Christian Féron

Le temps des hommes de fer

Mémoires

Christian Féron

Le temps des Hommes de Fer

Edition revue et complétée en juin 2020

Mémoires

Avertissement

Pour des raisons de discrétion, une partie des noms ont été remplacés, afin qu'il ne soit pas possible d'identifier certaines personnes.

Je ne parle pas au nom de la profession, mais partage simplement mon expérience, n'ayant été qu'un armurier parmi d'autres qui auraient également des souvenirs intéressants à raconter. Le but n'est pas de créer une polémique, mais de témoigner de ce que j'ai vécu.

Les armuriers écrivent peu, ce sont d'autres qui le font à leur place. C'est aussi pourquoi j'ai écrit ces mémoires. J'espère qu'elles seront utiles aux jeunes qui commencent dans ce métier.

Dédicace

À mes ancêtres, en regrettant qu'ils n'aient pas eu davantage de chance.

Exergue

« Les armes ont torturé mais aussi façonné le monde. Elles ont accompli le meilleur et le pire, enfanté l'infâme aussi bien que le plus grand, tour à tour rampé dans l'horreur ou rayonné dans la gloire. Honteuse et magnifique, leur histoire est celle des hommes. »

Charles de Gaulle, Le fil de l'épée

« Tu ne tueras pas ton prochain » (cinquième commandement).

Première règle de sécurité des armuriers : ne jamais braquer une arme à feu, chargée ou non, vers soi ou vers quelqu'un.

Pourquoi les hommes ne comprennent-ils jamais les choses simples ?

Première partie
Le temps des cerises

I.
Un enfant dans un monde d’armes

Tout a commencé voilà bien longtemps. J’avais cinq ans et pour moi, le monde était heureux et tout petit, plein de jeux et de surprises, de joies et de gourmandises. Mon père et ma mère formaient un couple très uni. Visiblement, ces deux-là s’aimaient d’amour, jamais la moindre dispute.

Parfois, j’écoutais leur conversation. Pour les réflexions de ma mère au sujet du métier de mon père, je ne voyais pas où était le problème. Apparemment, il s’agissait d’une activité pas tout à fait comme les autres. C’était un nom composé qui, en lui-même, n’évoquait rien de particulier pour moi : « *artisan-arquebusier* ». Je ne voyais pas le rapport avec la cour de récréation, où l’on jouait souvent à chat, mais pas encore au gendarme et au voleur.

Oui, bon, les armes... Les programmes télévisés des années 1960, en noir et blanc, n’en faisaient pas étalage comme aujourd’hui. Moi, je regardais plutôt les films de cape et d’épée, Thierry la fronde ou encore les cow-boys. John Wayne avec sa Winchester, les duels avec de vieux Colts... Pour un enfant de mon âge, il me semblait voir là une sorte de justice, où le bon gagnait contre le mauvais, et cela me semblait bien.

Une voiture de pompiers avec sa grande échelle, une locomotive et un rouleau compresseur en bois, avec le

conducteur qui montait et qui descendait quand on le faisait rouler ; un jeu de cube, quelques voitures miniatures, deux lutins. Bref, un petit bric-à-brac s'entassait dans ma chambre. Mais jamais le moindre pistolet en plastique. Mes copains en avaient bien, eux. C'était inexplicable.

Des armes, Maman n'en voulait pas à la maison, même en papier maché. Passer devant la vitrine du marchand de jouets, avec ses beaux révolvers nickelés et tout brillants, était pour moi un supplice de Tantale. Pour me consoler, elle m'achetait quelques boules à la noix de coco chez le boulanger d'à côté, ou bien, parfois, une glace italienne près du métro aérien.

Pourquoi n'avais-je pas droit à la même chose que les autres ? J'avais sans doute commis une grave bêtise, après tout, mais laquelle ?

Avec le temps, j'avais fini par croire que je n'étais pas un enfant tout à fait comme les autres, quelque chose comme un fils de médecin, d'instituteur ou de notable, ce qui me valait ce régime particulier.

L'explication était plus simple : j'avais un Papa armurier. Dans la logique de mes parents chéris, la chose comportait plus de devoirs que d'avantages. Il fallait donner l'exemple, ne pas être agressif, et se comporter très tôt comme un petit garçon civilisé, voilà tout. Pas question, par conséquent, de jouer au bandit mexicain, surtout avec un pistolet à amorces.

À la place, je m'amusais avec de la pâte à modeler, j'édifiais des gratte-ciel plus hauts les uns que les autres

avec mes cubes, jusqu'au jour où, constatant mes talents de bâtisseur, ils m'offrirent un jeu de construction. Je m'empressais de commettre mes premiers méfaits avec : fabriquer un canon, une crosse, et hop ! J'avais en main le fameux objet tant honni.

À vrai dire, c'était plus par défi que par intérêt véritable, car ma fabrication n'était guère conforme à mes désirs. Déçu, je retournais alors à mes premières amours, c'est-à-dire les autos, les motos, les bateaux et les hélicos. Dans ma baignoire gonflable, le tout flottait avec un bonheur parfois inégal, mais toujours renouvelé, au grand dam de ma mère que tout cela éclaboussait beaucoup.

Dans le même temps, j'étais pris d'une frénésie créatrice. Je griffonnais des machines étranges et complexes, comportant à la fois des roues, des hélices, des ailes et aussi des flotteurs. Je voulais, en effet, que tous les moyens de transport tiennent en un seul. Plutôt douteuse, la ressemblance de mes dessins donnait lieu à de vifs débats entre mes parents, mais pour moi, c'était clair : plus tard, je serais inventeur.

J'oubliais les armes et je retournais à mes classes. Le jeudi, ma grand-mère, Rose, me gâtait, ou bien Maman m'emmenait au champ de Mars. Là, je pouvais contempler le travail des autres bâtisseurs, soit dans le bac à sable, soit en levant la tête pour regarder la tour Eiffel. Cette différence de dimension dans les constructions devait, à mon avis, avoir une raison d'être. Je regardais alors ma culotte courte et la comparais aux pantalons des adultes. J'en déduisis qu'avec un vêtement plus grand, on devait

sans doute pouvoir monter plus haut. Il me faudrait donc attendre.

Un an passa, puis, de manière imprévue, le démon tentateur revint.

***

Les promenades hebdomadaires au parc étaient agréables, dans la fraîcheur des fontaines ou dans l'ombre des allées, l'été. Avec ma petite casquette en paille, j'allais voir le marchand de ballon qui était un grand magicien, avec sa bouteille d'hydrogène au col jaune. Je visitais systématiquement toutes les allées, dans l'odeur des marronniers et des tilleuls. Quand le sable grattait trop dans mes chaussures, j'allais sur les balançoires. Je n'y étais jamais seul, car les petites filles de mon âge m'aimaient bien.

Comme il fallait s'y attendre, tous ces plaisirs ne pouvaient pas durer. Un jour, Maman et moi n'avons pas suivi l'itinéraire habituel. Pour une raison inconnue, nous avons remonté la rue du Théâtre où nous habitions, et sommes arrivés devant un imposant immeuble datant du XIXe siècle.

Une grande porte massive, de couleur verte comme l'espérance, se dressait devant moi. Maman poussa le battant et je la suivis. J'ignorais alors comme il est dangereux de franchir certains seuils, et comment cela peut modifier toute une vie. Je découvris une grande cour ensoleillée, toute en longueur, avec, de part et d'autre, les façades usées de grands ateliers.

— Viens, ton Papa est ici... C’est là qu’il travaille.

Tiens, travailler ? Lui, pourtant, m’avait toujours dit qu’il s’amusait. Quelques instants plus tard, nous sommes entrés dans une bien curieuse officine, avec à ma droite, des établis encombrés où trônaient de gigantesques étaux à pied.

De mystérieuses machines, dont une avec sa grande courroie et ses poulies, m’intriguaient. Dans une pièce à gauche, j’entendais le ronronnement d’un moteur. Le parquet grinçait sous mes pieds. Ce qui m’étonnait le plus était l’odeur très particulière qui flottait : un parfum de vernis, d’huile et de bois. Quel étrange univers...

Il y avait là trois personnes : mon grand-père Gaston, ma grand-mère Odette qui l’aidait, et une troisième femme qui frottait un bout de bois avec une sorte de papier.

— Papa ! T’es où ?

Je le vis apparaître et me précipitais vers lui. Je remarquais immédiatement le curieux habit qu’il portait, et que je n’avais jamais vu auparavant. Une excentricité vestimentaire, peut-être ? D’une main prudente, je testais la résistance de l’étoffe. Pas de doute, c’était plutôt du genre solide.

— Eh ! Arrête de tirer, tu vas abîmer ma blouse !

— Pourquoi elle est pas blanche ?

— Parce que je préfère le bleu...

Je regardais rapidement autour de moi. C’était tout un terrain de jeu qui s’étendait là, avec ses recoins et ses

mystères. Quelle jungle ! J’entrepris, tel l’explorateur intrépide, d’aller à la découverte de cette péninsule inconnue. Avant que Papa ne puisse m’attraper, j’avais déjà fait le tour de l’atelier. En effet, déjà à cette époque, je courais vite.

Tout à coup, je tombais en arrêt devant un rideau en plastique, visiblement placé là pour dissimuler quelque chose. Je l’écartais fiévreusement. Soigneusement rangés les canons vers le haut, des fusils par dizaines s’entassaient le long du mur. C’était comme dans un rêve. Une exclamation m’échappa.

— Papa ! J’ai trouvé des armes !

Venant de l’autre pièce, des voix s’élevèrent, un peu dépitées. je reconnus celles de mes parents.

— Ça y est...

— Eh bien, il n’aura pas traîné, au moins.

On me tira de force vers des régions plus paisibles et surtout moins dangereuses en me donnant, à la volée, l’habituel conseil :

— Un gamin de ton âge ne doit pas toucher aux armes !

Un peu déçu, je restais près de ma mère, mais ma curiosité l’emporta. Je m’approchais d’un établi pour voir ce qui se trouvait dessus. Malheureusement, j’avais beau me dresser sur la pointe des pieds, j’étais encore trop petit.

Toutefois, en faisant de petits sauts, je voyais par intermittence quelques mécanismes démontés, étalés sur des linges blancs, parmi des outils de forme bizarre à

l’usage inconnu. Mon grand-père me regardait d’un œil inquiet, probablement dans l’attente de la prochaine bêtise.

Bien évidemment, celle-ci ne tarda pas et, comme il est de coutume, se produisit là où personne ne s’y attendait. Autrement, cela aurait été trop facile...

Quel contraste entre ma grand-mère Odette, toute pimpante et maquillée, et la dame au tablier à fleurs qui frottait un petit bout de bois. Je regardais celle-ci quelques instants dans son labeur.

— C’est dur, ce que tu fais ?

— Oh, un peu quand même, répondit-elle.

Je sentais quelque chose d’anormal, sans pouvoir définir quoi exactement. Pour l’âge de Gaston et d’Odette, je ne voyais pas de problème, puisqu’ils étaient mes grands-parents. En revanche, mon père et ma mère avaient l’air plus jeunes que cette ouvrière. Elle me semblait entre deux eaux, un peu fanée. Je continuais d’un air innocent :

— Ah... Alors, c’est pour ça que tu es déjà vieille.

Mon grand-père me jeta un regard foudroyant. Papa, quant à lui, eut un petit sourire ravi. Ma mère, par contre, me donna une gifle et me pria — si j’ose dire — de donner mes excuses. Ce que je fis sans trop savoir pourquoi.

Voilà ! Je venais de réussir le premier record de ma vie. En moins de deux minutes, tout le monde avait compris quel affreux garnement j’étais. Quel talent...

Toutefois, pour la dame au tablier, une subtilité m’échappait, je le sentais bien. Plus tard, je devais

apprendre qu'elle était la maîtresse de mon grand-père. Celui-ci ne voyait aucun inconvénient à la faire travailler à côté de sa femme Odette. Cette dernière, comme à son habitude, planait sur son nuage, dont elle ne descendait jamais.

Cet état de choses ne plaisait pas à mon père, raison pour laquelle il avait souri à mes bêtises. Mais cela dépassait le cadre de mes préoccupations enfantines.

Maman me ramena à la maison. Moi, j'avais encore à l'esprit l'image de tous ces fusils. Je rêvais de pouvoir les toucher la prochaine fois. Je ne pensais pas, d'ailleurs, avoir l'occasion d'en voir plus en une seule fois, même dans un avenir lointain.

Je me trompais.

***

Les mois passèrent, effaçant le souvenir de mes précédents exploits. Comme j'étais un petit garçon sérieux, je reçus mon premier prix, un livre intitulé « *Qui avait raison ?* » C'était une suite de contes sur l'aspect illusoire des vérités. J'entrais au cours préparatoire avec un avantage sur mes petits camarades : je commençais à savoir bien lire. Maman m'avait fait rentrer dans la tête, au marteau de guimauve, toutes les lettres de l'alphabet.

À la maison, rien n'avait changé. Toujours pas le moindre pistolet en plastique. Juste un déguisement de Zorro pour Noël, mais sans épée. C'était plutôt léger pour faire passer autant de lectures. J'avais l'impression d'avoir digéré l'encyclopédie de Diderot au complet, sans omettre les

articles d’Alembert. L’estoc de ce dernier, dont le père était chevalier, aurait pourtant fait ma joie.

Après quelques semaines, j’étais en petite forme. La cape de Don Diego se transforma en tipi puis en drapeau de flibustier, avant de finir en bandeau de pirate. À ce moment, des pots de peinture et des pinceaux envahirent la maison. On venait de déclarer la guerre des couleurs, il fallait repeindre. L’armistice fut signé au moment du séchage, dans une atmosphère pénible de décapant. Papa me fit alors un cadeau.

Outre son métier d’armurier, il était très bricoleur. À la fin des travaux, deux baguettes d’ameublement dorées traînaient dans un coin. À l’aide de clous et de colle, il relia les deux bouts en croix, fabriquant ainsi une petite épée. Je reçus ce don précieux avec une joie mesurée.

Je m’apercevais qu’il avait les mêmes problèmes que moi avec mon jeu de construction. Parfois, les résultats pouvaient étonner. En constatant que nous éprouvions les mêmes difficultés, j’aurais dû être content et me sentir plus proche de lui.

Malheureusement, je n’avais que six ans et, sans même m’en rendre compte, je fis une moue déçue. Ma mère me dit :

— Quoi, tu ne l’aimes pas ? Pourtant, elle est toute dorée... C’est parce qu’elle est toute en bois ?

Je baissais les yeux.

— Elle n’est pas très ressemblante, c’est ça ?

— Ben...

Elle se tourna vers Papa.

— Ah, toi et tes bricolages... Tu exagères un peu, quand même. Ce n’est pas pour ce que ça coûte, une véritable épée en plastique.

— Oui, mais comme ça, il voit que l’on peut construire des choses soi-même, tenta-t-il d’argumenter. Cela ne parut guère convaincre ma mère. Elle me regarda en souriant.

— Papa a voulu te faire plaisir, mon petit chéri... Après tout, elle n’est pas si mal que ça, cette épée... Il l’a fabriquée pour toi, avec ses mains, tu sais...

Je me rappelais alors de mon premier prix, ce livre qui s’appelait « *Qui avait raison ?* ». Entre une épée en plastique et une épée en bois, où était-on le plus proche de la vérité ? Dans l’objet qui avait été fabriqué avec amour, avant tout. Je remerciais Papa et lui fis un gros bisou, avant d’aller faire le forban, tout heureux, avec mon espadon végétal.

La nuit tombée, mes joies et mes peines me bercèrent, puis je glissais vers de jolis rêves tout bleus. Juste avant, la phrase de mon père me revint. Moi, je n’arrivais pas à faire ce que je voulais de mes mains. Je n’étais pas le seul, sinon pourquoi cette multitude d’outils dans son atelier ?

Dès lors, je n’eus de cesse d’y retourner. Je voulais connaître ces ustensiles mystérieux et, une fois pour toutes, lever le voile du mystère. Comment faire ? Je m’en rappelais très bien, ma tête n’arrivait même pas au niveau des établis.

Nicolas et Pimprenelle ne pouvaient pas m’aider, ils dormaient. Quant à lui, Zébulon était trop occupé à tournicoter sur son manège enchanté. Dans la maison de Toutou, Saturnin le canard chassait la belette. Pendant ce temps, Babar l’éléphant s’évaporait à Katmandou dans un nuage de fumée, et la fée Clochette s’envoyait en l’air au 220 volts. Le temps passait. Quand donc ma culotte courte se transformerait-elle en pantalon ?

Juste pour voir comment c’était, vu de plus haut.

II.
Un atelier d’arquebusier près de la Seine

La seconde fois, je fus plus sage. Je ne courus pas partout, je n’insultais personne. D’ailleurs, la confiance qu’on m’accordait était limitée. J’étais en liberté surveillée. Donc, on ne me laissa pas franchir les portes du temple. Je restais sur le parvis.

Dehors, dans la cour de l’atelier, une petite masure servait de laboratoire. Papa me la fit visiter. Il m’expliqua qu’on y faisait les trempes jaspées, les bleuissages thermiques, les bronzages à la couche pour les canons de fusil. C’était chimique.

D’après lui, de grands secrets dormaient ici. Je ne comprenais pas. En effet, tout ce que je voyais, c’était des brûleurs et des conduites de gaz en cuivre, des cuves rouillées comme de vieux cargos. Une odeur de sciure de bois et d’oxydes ferreux régnait. Juste à côté, la forge...

Dans le foyer plein de braise, le feu ardent rendait les métaux rouges de colère, me disait-il, aussi les calmait-on en les plongeant dans l’eau bénie par les maîtres. C’était leur baptême. Ce sacrement leur était donné dans un tonneau de chêne, juste à côté de la vigne.

Cette dernière se trouvait dans un petit jardin, domaine de ma grand-mère Odette. J’allais voir mon aïeule. Coiffée

d’un chapeau de paille, elle arrosait les fleurs qui s’épanouissaient au soleil. Toujours souriante, rien ne semblait pouvoir l’atteindre. Sans grand effort d’imagination, j’aurais pu croire qu’elle était déjà au paradis.

Les fois suivantes, on me laissa libre d’aller et venir à ma guise. Je pus alors visiter le grand navire. L’atelier avec ses charpentes ressemblait à une arche de Noé renversée. Il me paraissait immense. Chaque endroit était mystérieux. C’était une planète à lui seul, avec ses continents et ses mers, ses forêts et ses landes inconnues.

À un endroit, c’était le pays du bois, à cause des crosses suspendues. À un autre, les fontaines de fer. Près des polisseuses, de grands jets incandescents jaillissaient dans un bruit d’enfer. Après avoir été arrachées par les abrasifs, les particules d’acier finissaient en poussière argentée sur le sol, telle une écume scintillante balayée par le souffle des machines.

Dans les profondeurs peu fréquentées se trouvaient les gisements de plomb, des récipients de grenaille pour charger les cartouches. Plus loin, les mines de sel, mais je n’avais pas le droit de les visiter. Il s’agissait de l’armoire à produits chimiques. Par là se trouvait la zone volcanique, plutôt sulfureuse avec ses munitions, ses amorces et sa poudre.

Vers les régions tempérées s’élevait le jardin suspendu, une mezzanine où s’empilaient les ébauches de noyer. En dessous, je pouvais voir les hautes futaies de canons à la

verticale, dans l’attente d’un remontage prochain. Plus loin se dressaient les montagnes des établis avec les pics, inaccessibles pour moi, des étaux.

En bas, la vallée s’étendait. Une ville à chaque place d’homme, des casernes avec leurs armées bien disposées de fioles de vernis, une foule des citoyens chasse-goupille. Dans un désordre quasi général, des marteaux-juges punissaient le mauvais métal, des perceuses tricolores tournaient en tous sens, et les mécanismes réparés allaient à l’église du Pot-à-Huile pour recevoir l’onction sacrée.

Devant tout ce petit peuple, mon grand-père et mon père, bien droit dans leurs blouses bleues, s’activaient, imperturbables comme des chirurgiens.

Il y avait aussi la « *chapelle* », un minuscule bureau avec un vieux téléphone noir à cadran. Le tampon encreur aussi me tentait beaucoup, mais il était interdit de jouer avec. Tout autour, des livres de comptes s’entassaient, certains étaient fort poussiéreux, sans âge. C’était à croire qu’ils étaient là depuis plus de cent ans.

Au fait, où était-il, le fameux rideau en plastique ? Bien sûr, je n’avais pas le droit de toucher, mais pendant un bref instant, on me laisserait regarder. D’un pas destiné à donner le change, je me dirigeais innocemment vers le coin des armes. Discrètement, je levais le voile translucide. Tiens, aujourd’hui, il y avait du nouveau.

— Oh, chouette, des carabines de cow-boy...

Parmi les fusils de chasse, trois carabines Winchester, aisément reconnaissables à leur levier de sous-garde.

Jusque-là, je n’en avais jamais vu ailleurs qu’au cinéma. Instinctivement, j’allais en empoigner une, lorsque la règle impérative me revint : bas les pattes ! Sinon, j’allais encore me faire gronder.

Je pris donc sur moi. Pendant quelques courts instants, je les observais avec convoitise avant de m’éloigner, un peu tristement, vers la pièce du fond. Il y avait probablement, derrière la porte suivante, d’autres trésors qui m’attendaient. Après tout, pour quelle raison cela n’aurait-il pas été le cas ?

Très juste. À gauche de l’entrée, sur plusieurs volées de rayonnages, je découvris une multitude de beaux livres reliés, aux tranches dorées et aux signets multicolores. Il y en avait des centaines, tous d’égale qualité. C’était toute une bibliothèque qui s’étendait là. Je me penchais pour lire le nom des auteurs : « *Victor Hugo... Émile Zola... Guy de Maupassant... Baudelaire... Jules Vernes...* » lisais-je à haute voix.

J’avais l’intuition qu’un jour, on me forcerait à lire ces auteurs à l’école. Mais maintenant, leur présence m’était agréable. Ce goût des livres, je l’ignorais alors, était probablement génétique. J’avais eu un ancêtre relieur, et tous les volumes présents avaient été réunis par mon grand-père.

Tous ces grands écrivains ici, dans un lieu regorgeant d’armes, c’était bien étrange. À la réflexion, pourtant, cela n’avait rien d’anormal.

En effet, pourquoi donc cet atelier, qui était comme une arche à quelques pas de la Seine, aurait-il dû être privé, à la fois, d'âme et d'esprit ?

***

À plusieurs reprises, j'avais déjà remarqué, juste derrière la porte de l'atelier, une ficelle soigneusement enroulée par terre. De l'autre côté, vissé au pied d'un établi proche, un crochet... Je me penchais afin de suivre le fil mystérieux.

Celui-ci passait dans une suite d'anneaux fixés à des étagères, avant d'aboutir à un curieux objet : une sorte de gros tube assez court, fixé en hauteur. Un chien ainsi qu'une détente s'y articulaient. L'ensemble ne ressemblait pas du tout à une arme. Enfin, pas d'après moi, en tous cas. Donc, logiquement, j'avais le droit d'y toucher.

J'envisageais une série d'expériences pratiques. Par exemple, commencer par tirer sur cette petite cordelette. Que se passerait-il ? Venu de nulle part, un petit diablotin surgirait-il des profondeurs cachées de l'antre ?

Oui, en effet, et vêtu de la blouse bleue habituelle : c'était Papa.

— Stop ! Plus un geste !

Avec précaution, il me retira la ficelle des mains.

— Tu vois, fiston, le machin qui est là-haut, c'est un canon. Et si le fil se tend trop... Boum !

J'étais interloqué. Comment pouvait-on laisser un objet pareil devant une porte d'entrée ? Quelle était l'explication d'une telle folie ? Très simple : le tube était chargé à blanc

pour les cambrioleurs. Placé à une certaine distance, il ne risquait pas de blesser quelqu'un. Toutefois, s'il l'avait fallu, il pouvait fonctionner « *pour de vrai* ».

D'autre part, mais Papa s'était bien gardé de me le dire, le dispositif n'était armé qu'à la sortie des locaux. Donc, aucun risque à condition, bien évidemment, de se rappeler qu'il fallait détendre le fil tous les matins avant d'entrer.

Il me raconta comment mon aïeul Gaston, dans la beauté majestueuse de l'aurore, avait commis ce fâcheux oubli. Nerfs d'acier, cœur solide ? Il s'était juste contenté de prononcer quelques mots peu poétiques. Cela avait réveillé les voisins jusqu'au septième étage.

En tous cas, cela rappela à mon père les dangers de n'importe quel atelier. Il me renvoya donc dans la cour où, à sa connaissance, personne n'avait jamais posé de mines.

Juste avant, histoire de me mettre en confiance avec le métier, il me montra un trou dans une fenêtre de l'atelier. Une réparation rapide y avait été faite au chewing-gum.

— Tu vois ça, fiston ? C'est une balle qui l'a fait.

— Ah…

— Oui, juste en faisant une manœuvre de sécurité.

Ma foi, je voyais mal comment la prudence pouvait causer des accidents. Il me l'expliqua.

— En déchargeant un pistolet en mauvais état. Une cartouche était coincée dans la chambre, avec un percuteur bloqué en avant par la rouille. Lorsque la culasse a été tirée en arrière, elle a échappé et le coup est parti.

Malheureusement, dans l’élan du geste, le canon s’est retrouvé devant une main. Celle de quelqu’un que tu connais... Non, pas moi... Gaston...

Je regardais alors mon grand-père. Il avait des allures d’acteur et ressemblait à Humphrey Bogart. Une grande impression de droiture se dégageait de lui. On devinait le professionnel compétent et rigoureux. Pourtant, cela lui était arrivé quand même.

Il ne fit aucune difficulté pour me montrer sa blessure. De calibre 6,35, la balle avait traversé son pouce. Cette blessure n’avait pas résisté à un remède de choc : Javel et eau courante pour désinfecter et rincer, puis gaze et sparadrap en guise de rustine.

Il me regarda avec un petit sourire en faisant fonctionner sa main. Aucun problème, c’était réparé. En ce qui concernait le projectile, celui-ci avait ensuite perforé la vitre et traversé la cour pour finir, en vol plané, dans le mur du laboratoire.

Ce jour-là, j’ai compris que nous avions de la chance dans la famille, et aussi qu’on cicatrisait bien.

Je retournais ensuite, un peu tristement, dans la cour au sol de terre battue. Le choix était limité : courir d’un bout à l’autre ou jouer avec le jet d’eau. Voyant mon ennui, Papa chercha dans une caisse à outils sous son établi. Il me fit un cadeau inespéré, mon premier outil.

Il s’agissait d’une pioche. Elle paraissait âgée d’un bon siècle. Combien de familles avait-elle nourries ? Mystère... J’acceptais avec joie cet outil béni par le travail, d’autant

plus que sa taille correspondait, de façon parfaite, à mes petites mains d'enfant.

Ma grand-mère plantait des graines dans son jardin. Je lui proposais mon aide et elle accepta. Tout content, j'entrepris d'ouvrir la terre. Le fer y entrait sans résistance, c'était amusant. Pas une seule fois je ne me fis mal, par exemple en me tapant sur l'autre main. Peut-être l'hérédité ? Quoi qu'il en soit, avec mon nouveau jouet agricole, j'étais ravi.

Mais chaque ustensile possède une vérité cachée. Pendant que je creusais, j'entendis des voix derrière moi. C'était Mémé et Papa qui chuchotaient.

— La prochaine fois, donne-lui une pelle en plastique, à ton gamin.

— Pourquoi ? Il est bien, mon vieux marteau de charpentier...

***

Juillet 1966. Papa venait d'acheter une maison dans la région parisienne. Cela faisait des années qu'il économisait. Après cet achat, il lui resta de quoi payer un taxi, ou à peu près. Pas de problème : à cette époque-là, les armes nourrissaient leur homme. Le temps des vaches maigres ne durait jamais plus d'une matinée. D'autre part, maman était économe.

Bien que les travaux ne soient pas terminés, nous allions là-bas tous les trois le dimanche en pique-nique. Nous pouvions ainsi contrôler l'avancement des travaux. Tout se passait sans problème, dans une odeur de ciment et de

fondations fraîchement élevées, au milieu d'une nuée de coquelicots rougeoyants et de boutons d'or.

Apparemment, je n'étais pas le seul à creuser. Papa, tous les week-ends, continuait la tranchée destinée à recevoir l'arrivée d'eau. Je le voyais s'activer avec sa pioche — une vraie, ce coup-là ! — et avancer mètre après mètre, avant de souder tous les tubes de la canalisation ensemble. A priori, un armurier devait savoir tout faire.

Fin octobre, lorsque les travaux furent terminés, ce fut l'heure des cartons. Le matin du départ, maman me confia un bouquet de fleurs. Je devais remettre celles-ci à mon professeur de cours préparatoire, une jeune femme que je croyais sévère. Lorsque je les lui donnais, elle ne put retenir quelques larmes. Du coup, je pleurais aussi.

Je ne regrettais aucunement, en revanche, les sombres murs de pierre de mon école. Dans la soirée, on termina les derniers paquets dans l'urgence, car le déménagement aurait lieu le lendemain matin.

La nuit, je ne dormis pas. Le sommeil ne vint qu'avec l'aube. Pendant le trajet en voiture, je somnolais avec mon doudou, un ours en peluche aussi couturé qu'un vieux grognard. J'avais l'impression de partir comme un petit mendiant, les mains dans les poches. Adieu, balades au champ de Mars ! Adieu, cornets de glaces italiennes à la vanille ! Adieu, mes petites amies de balançoire...

Nous sommes arrivés en milieu d'après-midi. Dans la future salle à manger, presque tout le contenu de l'ancien chez nous tenait. Dans un premier temps, afin de réduire

les espaces vides, on éparpilla le mobilier dans les pièces principales, mais il fallut se rendre à l'évidence, la nouvelle maison couvrait une certaine superficie. En plus, avec ses murs tout blancs, elle semblait tellement froide que j'en grelottais.

D'ailleurs, la chaudière au fuel était déjà enrhumée, pas moyen de l'allumer. Maman pestait contre mon père.

— Tu m'as dit qu'elle était neuve !

— Mais oui, ma chérie... Je l'ai allumée la semaine dernière.

— D'accord, c'était la dernière fois...

— Écoute, il faut qu'elle se rode un peu.

— Tu es certain d'avoir appuyé sur le bon bouton ?

— Mais oui...

— Et le réservoir, il est plein ?

Dix-neuf heures sonnèrent. Tel l'ange de la mort, je passais entre mes parents, l'index tendu devant moi :

— Moi aussi, je veux appuyer sur le bouton !

Après un court moment de silence, ils hurlèrent d'effroi dans le crépuscule glacial. Apparemment, on déclinait ma proposition d'aide.

Finalement, la chaudière daigna s'allumer, et de petites flammes bleues surgirent du foyer après de ferventes prières à Vulcain, Mars et Archimède réunis. Le chauffe-eau fut plus clément envers nous. L'onde vaporeuse fusa au bout de quelques instants.

Il ne nous restait plus qu’à sortir les couvertures pour la nuit et nous serions enfin parés !

Dans les dernières lueurs du jour finissant, je regardais par chacune des fenêtres. Une grande lande triste et déserte s’étendait, parsemée de quelques maisons. Nulle part la moindre barrière... Enfin, pas encore. Un grand silence... Le monde me paraissait arrêté dans sa course, car aucune voiture ne passait par là.

Le ciel gris, le froid, l’humidité, la fatigue, notre nouvel intérieur en désordre : triste addition, mais qu’importait ; je ne pouvais pas revenir en arrière.

Le lendemain, je pénétrais dans une école inconnue. On me fit sauter une classe, étant donné que je savais déjà bien lire et compter. Mon nouveau professeur, une dame toute ronde et très gentille, savait enseigner avec simplicité, aussi je m’adaptais sans m’en apercevoir. Même chose avec mes nouveaux copains, car beaucoup, comme moi, venaient de Paris.

L’hiver arriva d’un coup. Un beau matin, dans l’air glacé de ma fenêtre, première surprise de Noël : de la neige partout ! C’était bien mieux qu’en ville. Ici, elle formait une mer lumineuse et infinie. Toutefois, il manquait un pôle sur cette planète.

Deux boutons de culotte, une carotte et un peu de neige y remédièrent. Bientôt, un bonhomme de neige haut comme un immeuble de trois étages marqua le centre de ce petit monde.

Un mois après, ce fut le temps des frontières. Des clôtures se mirent à apparaître un peu partout, en prévision des jardins qui fleuriraient plus tard. Les hommes, fidèles à leurs habitudes, marquèrent leur territoire, certains avec de la pierre et des grilles en fer forgées, et d'autres, moins fortunés, avec des planches.

Comme c'était contagieux, j'en déduisis qu'il s'agissait probablement d'une maladie, tout en regardant d'un air pensif notre palissade toute neuve en bois.

Pendant ce temps, Papa continuait son travail à Paris. Tous les jours, il faisait l'aller-retour en train. Cela ne le gênait pas. L'atelier était loin maintenant, ce qui me désolait, mais le souvenir s'en atténuait lentement dans ma mémoire.

Et puis je cessais d'y penser pour cause de bicyclette.

III.
L’atelier aux cerises

Petit à petit, la maison s’aménageait. Nouveau mobilier, papier pour les murs et peinture. Mélangées ensemble, ces odeurs étaient nouvelles pour moi. Maman ne les appréciait guère. « *Encore le chantier* », disait-elle. Il est vrai que le désordre était inhabituel là où elle était née, dans le Pays basque.

L’hiver suivant, Papa me fit la courte échelle et, un peu essoufflé, j’accédais à une partie jusque-là inconnue de la maison : le grenier. Une haute charpente se dressait autour de moi, sur un sol que je crus d’abord couvert de neige. Précautionneusement, je marchais sur les dalles de polystyrène blanc. La lumière arrivait au travers de quelques rares tuiles en verre.

— Dis Papa, c’est grand...

Il me rejoignit. De la place, cela ne manquait pas. Passant derrière les contre-travées, je commençais par visiter les sous-pentes. J’avais interdiction de courir ici, aussi avançais-je d’un pas mesuré. Un univers infini et vide s’étendait, un monde vierge...

— Fiston, un jour ici, tu verras une cheminée, une bibliothèque, des fenêtres, et un atelier d’armes.

Oui, bien sûr. Je pensais qu’il plaisantait et j’en restais là. Comment l’aurais-je cru, puisque l’indispensable escalier

manquait ?

Il le fabriqua, voilà tout. Je ne l'en aurais pas cru capable. Les planches en trop servirent pour la bibliothèque, où s'entassèrent bientôt quelques collections complètes : Science et Avenir, Planète, le Fleuve noir Anticipation et ses couvertures de Brantonne, Faites-le-Vous-Même...

Avec beaucoup d'enthousiasme, il commanda de la pierre réfractaire, du ciment et du plâtre. Comme prévu, il s'attela à la construction de la cheminée. Après, il assembla un établi en bois et commença à monter ses futures machines.

J'appris ainsi que, même pour un homme seul, rien n'est impossible. Soulever autant de choses lourdes et créer, pour ainsi dire de toutes pièces, des objets aussi massifs me dépassait complètement. Ce fut ma première leçon de fabricant.

J'avais neuf ans. À cette époque, les soucoupes volantes venaient d'atterrir : David Vincent ne trouvait pas son chemin, comme beaucoup d'autres hommes avant lui, d'ailleurs. Tout ça pour un problème de vue, il lui aurait fallu des lunettes. Je le savais bien, moi, puisque j'en portais maintenant.

Les semaines passèrent, puis Maman mit un disque de Léo Ferré sur l'électrophone, et ce fut le printemps… Papa traça les allées, sema les pelouses, planta des conifères et des peupliers. Il ne s'en tint pas là. Un jour en rentrant de l'école, je le vis près de l'abri d'eau, très occupé à piocher large et profond.

— Tu fais quoi, Papa ?

Il me répondit entre deux efforts.

— Tu vois bien, je creuse une piscine !

Pour l'instant, ce n'était qu'un cratère. Ni ma mère ni moi n'osions nous lancer dans les pronostics. À la vitesse où il allait, quand donc jaillirait le pétrole ? Ah, quelle aventure ce fut…

Pour l'eau, tout était déjà prévu. Elle viendrait du puits que venait de terminer notre voisin. En effet, par ici, tout le monde creusait. Afin que je puisse aider mon père, celui-ci fit l'acquisition d'une seconde pioche, et pendant quelque temps, je m'adonnais au sport favori du lotissement.

Après, les parois du gigantesque bassin furent montées avec parpaings et ciment. On traita l'ensemble avec le même produit d'étanchéité que celui des stations de métro situées sous la Seine. Dans ce cas, ce n'était pas pour empêcher l'onde d'entrer, mais plutôt de sortir.

Avec les années, nous découvrîmes un ouvrage aux formes audacieuses, dépassant du sol d'une cinquantaine de centimètres, avec petit et grand bain intégré, rochers intégrés, arbres intégrés. Le bord ondoyant de l'édifice contournait, non sans une certaine majesté, les sapins du jardin.

Plus que quelques coups de pelle et un peu d'enduit à faire ; ce n'était plus qu'une question de mois avant de nous baigner, selon l'estimation de l'architecte en chef. Mais, quand ce fut vraiment terminé, quatre ou cinq années avaient passé.

Quoi qu’il en soit, cette piscine était la bienvenue. Elle était située à un endroit stratégique : deux sœurs blondes comme le soleil habitaient vers les framboisiers, et quatre autres, assez joueuses, non loin des lilas. C’était avec plaisir que nous partagions l’eau ensemble, dans les senteurs printanières des jardins. Je commençais à les trouver jolies, car j’entrais dans l’adolescence.

***

Lorsqu’il rentrait le soir de Paris, mon père revenait toujours avec de l’outillage sous son bras. Pendant les mois qui suivirent, il compléta petit à petit son atelier, entre deux séances de jardinage ou de bricolage à la maison.

Pour moi, la présence d’un établi s’expliquait par l’habitude. Comment aurait-il pu vivre éloigné de ses limes, burins et marteaux ? Pour l’heure, faute d’outillage lourd, il ne pouvait pas faire grand-chose sur place. Le dimanche, il réparait quelquefois une arme à la maison, mais c’était tout.

Bientôt, l’heure de l’argent de poche sonna pour moi. Côté sous, Maman ne me donnait pas grand-chose. À court terme, elle espérait transformer son garnement en garçon économe. Le vide régnait dans mes poches. Comment remplir cet abîme ?

L’argent et les armes, voilà deux fruits qui m’étaient défendus.

J’entrais dans ma période Ennio Morricone. Pour une poignée de dollars, mon père donna à Clint Eastwood son premier contrat : polir une crosse. Lissant le bord de mon

stetson, je mâchonnais un instant mon cigarillo en chocolat, puis j'acceptais. Étais-je prêt ?

J'examinais l'objet, un vieux fusil à chiens, d'un œil découragé. Papa sépara les pièces majeures, tout en me donnant mon premier cours d'armurerie.

— Ça, mon petit, c'est un système Lefaucheux. La grosse clé en dessous permet de l'ouvrir, et la petite de sortir le canon. C'est une arme de collection, on les fabriquait à la fin du dix-neuvième siècle. Entièrement à la main…

Ensuite, il prit du papier abrasif, me montrant comment faire pour restaurer le bois. Je retroussais mes manches et me mis à l'ouvrage. Il suffisait de frotter, tantôt en long, tantôt en rond, jusqu'à obtenir une surface exempte de défauts. C'était éreintant, aussi y allais-je à petites doses, afin d'éviter les risques d'accoutumance.

Une semaine plus tard, j'avais terminé. Comme promis, je reçus quelques écus sonnants. Aussitôt, je m'empressais d'acheter quelques revues de moto, avec leurs photos de bolides en limite d'adhérence.

Bientôt, j'entrerais au lycée. Seul problème, le moyen de transport. Pour l'instant, j'avais le choix entre le vélo ou les patins à roulettes. Je n'arrivais pas à décider lequel des deux l'emporterait.

En ville, je rêvais devant de sculpturales Italiennes aux formes généreuses : Réault, concessionnaire et préparateur, faisait tourner ses Ducati au Mans. Derrière sa vitrine, côtoyant ses monstres à record, il exposait une

gamme de cyclomoteurs, tous bridés réglementairement à quarante-cinq kilomètres-heure.

Dans un magasin concurrent non loin du circuit de Montlhéry, des café racer Testi à six vitesses, taillés pour la course, n'excédaient pas la fatidique cylindrée de 49,9 cm3. Je regardais les prix... Très bien, où était la prochaine crosse à polir ?

J'attendis avec impatience l'anniversaire de mes quatorze ans, âge obligatoire pour piloter ce genre d'engin. Petite difficulté à l'horizon : ma mère détestait tout ce qui pouvait ressembler, de près ou de loin, à une moto. Je fus recalé au budget. Mes parents mirent une partie, je mis l'autre, malheureusement je n'avais pas fait suffisamment de polissage. Dans l'aube naissante d'un matin glacé, je me retrouvais assis sur une petite mobylette.

Quand ce météore crachait sa puissance, le compteur marquait une vitesse inouïe : cinquante-cinq, sauf vents contraires… Que faire ?

Au lycée, mes copains et moi parlions moteur. Parmi les filles qui nous écoutaient, plus d'une avait déjà perdu la raison, craignant qu'on lui astique le carburateur ou les bougies.

J'investissais dans l'achat d'une boîte à outils de mécanicien avec des outils de toutes tailles. Je me mis à collectionner les revues techniques. Puis, un samedi en décembre, j'opérais à froid mon moustique d'acier. Je remplaçais le pignon de la roue arrière par un plus petit.

Le gain fut inespéré : dix kilomètres-heure d'un coup ! La suite, par contre, nécessitait des connaissances pratiques. Malheureusement, je n'étais qu'un apprenti, tout au plus.

Le hasard me fit connaître un spécialiste du deux-roues, en l'occurrence un mécanicien algérien qui, habitué à travailler avec peu, brillait par l'ingéniosité. Comme j'avais besoin d'accessoires, il me décrivit les opérations de base : carburation, vis platinées, modifications diverses. Dernier problème, il fallait des machines, car tout ne se faisait pas à la clé à molette.

Un matin, j'allais inspecter de près l'atelier de mon père. Dans une odeur de térébenthine et de vernis, je me mis à l'inventaire : « *perceuse à main... meules de modéliste... scies... chalumeau...* ». Pas de doute, l'équipement nécessaire était là.

Dans un premier temps, je rabotais la culasse à la lime pour finir à la pierre à dresser, afin d'augmenter le taux de compression. J'attaquais ensuite l'admission à clapets, le carburateur et ses gicleurs, les canaux d'admission et de transfert, pour terminer par le pot d'échappement. De cette manière, j'appris à limer plat, à souder, à aléser et à ajuster. Un métier rentrait bien, oui, mais lequel ?

Et tout cela n'allait pas encore assez vite.

Un an après, le destin me fit un merveilleux cadeau : une épave de Testi, moteur foutu. Mon rêve, avec quelque retard, se réalisait enfin ! La belle changea vite de robe, car je lui fis découvrir toutes les facettes de mon nouveau talent. Cylindre compétition client, pièces carénées

étudiées en soufflerie, carburateur à cornet... À la fin des travaux, le moteur prenait dix mille tours à la minute.

Mon argent de poche, si laborieusement gagné, fut totalement englouti dans ce désastre financier, mais qu'importait ; le vent ne comptait plus, et dans un bruit de sirène, je contemplais avec ravissement le compteur bloqué à fond, au-delà de cent vingt kilomètres-heure. J'accélérais même plus vite que certaines cylindrées supérieures. J'étais enfin heureux…

J'avais une seconde raison de l'être. Je venais de découvrir que rien n'était impossible. C'était avant tout un problème de connaissances.

Et aussi, malheureusement, de moyens.

***

Un jour en fin d'après-midi, une camionnette de location, chargée à ras bord, se gara devant la maison. Papa en sortit, apparemment calme. Des ondes bouillonnantes semblaient parcourir l'air. Pour une raison inconnue, il revenait de son atelier parisien avec tout son équipement.

Puis vinrent les explications. Mon aïeul et lui venaient de rompre leur association. Voilà quelques mois, Gaston s'était remis, plutôt bien, d'une hémiplégie. Depuis, celui-ci faisait partager aux autres des moments d'irascibilité absolue. Ses colères étaient, paraît-il, terribles. Certes, il avait de grandes excuses, mais maintenant, il se permettait de jeter dehors les clients de mon père. Cela ne pouvait plus durer.

Le cœur a ses raisons, mais s'efface devant la charge d'âmes, d'où ce déménagement aussi nécessaire que

pénible. Dans la semaine, Papa réussit à faire suivre ses relations d'affaires, ainsi qu'à livrer tout le monde.

Je me souvins de ses paroles prémonitoires : « *Un jour ici, tu verras un atelier d'armes* ». Sa prévoyance passée le sauvait aujourd'hui. Pas besoin d'ouvrir les parachutes, puisqu'il disposait d'un avion prêt à s'envoler...

Pendant les jours qui suivirent, je l'aidais à installer le nouvel espace de travail. Il donna une place à tout cet outillage imprévu, classa les pièces détachées, inventoria les armes en cours. Combien de kilos montèrent l'escalier ? A priori un certain nombre, étant donné notre fatigue. Profitant d'une pause, Papa me raconta un vieux souvenir.

— Quand j'avais ton âge, Gaston ne voulait pas que je fasse ce métier. Il m'a fait rentrer dans une école d'ingénieurs en électricité, rue Violet. Mais j'ai laissé tomber, je voulais faire comme lui.

Il marqua un silence. Sa véritable raison était tout autre, mais je ne devais l'apprendre que bien plus tard. Il continua :

— Alors, ça ne lui a pas plu... Il m'a donné un premier travail très difficile, faire un verrou de P.38, en me disant : « *Alors comme ça, tu veux jouer à l'homme de fer, hein ?* »

L'homme de fer, comme il me l'expliqua alors, n'était pas fait de chair. C'était cette grande masse de fonte au poids écrasant, l'étau à pied. On les appelait ainsi dans l'ancien temps, à cause de leur apparence humaine : les mâchoires pour la tête, la grande barre pour les bras, le support pour les jambes.

Telle l’aiguille de l’horloge, l’artisan tournait autour de ce pôle du devoir jusqu’à sa dernière heure. Enchaîner à soi cette pénitence, cela revenait à baptiser un voilier avec une enclume. Les simples mortels se brisaient dessus. Seuls les fils de l’art, s’ils étaient suffisamment humbles, parvenaient à lui survivre.

Posé contre la cheminée, l’un de ces colosses de métal attendait l’heure du combat. La bataille fut sans pitié. Bientôt, grâce à mon père, de solides tire-fond asservirent le monstre à un établi. Dorénavant, ce serait notre serviteur.

Le lendemain, Papa s’occupa de la travée de tir, indispensable pour effectuer les réglages de visée. Il utilisa une sous-pente. Je fabriquais le caisson devant recevoir la plaque de blindage. Ensuite, en prévision du septième jour, il fit l’acquisition d’un grand chevalet et de quelques toiles au format paysage, car peindre faisait partie des arts qu’il pratiquait.

Les étagères en chêne suivirent peu après, au moment des vendanges. Vers le premier équinoxe, elles accueillirent des fioles mystérieuses et des outils : le chevalier de Porte-Mèche, son bouclier posé dans un creuset, perçait le flanc de Sang-Dragon, étoilé de sel de pierre ; le même salpêtre voulait purifier le plomb sage ; le vitriol vert s’éclairait de rouge dans l’écuelle de bronzage ; un nuage de poudre noire cachait l’arc en ciel de la nacre, d’où la colombe blanche de l’élémi s’envolait vers la teinture d’acajou.

Au-dessus, don du pharmacien local, un sirop contre la toux, tout doré comme un or potable...

Voilà, l'atelier était prêt. Pas besoin d'attendre les clients, un flux régulier arrivait déjà. La clientèle parisienne en formait une partie, et l'autre provenait des premières retombées publicitaires sur la région. Des armuriers donnaient du travail en sous-traitance. Le reste se constituait de chasseurs, de tireurs et de collectionneurs d'armes anciennes. Quelques antiquaires amenaient des sabres d'empire. Parfois même, des sarbacanes et des cannes-épée occupaient le râtelier.

Tout était fait sur place, non seulement les réparations, mais également les vernis au tampon, la gravure, les bronzages à la couche, les trempes thermiques, la fabrication des crosses et les quadrillages. Logiquement, dans des cités armurières telles que Saint-Étienne, Liège ou Ferlach, cinq spécialistes différents auraient été, au minimum, nécessaires. Ici, le stakhanovisme avait adopté son secrétaire général. Le même homme accomplissait toutes ces opérations, et c'était mon père.

En sortant du lycée, son jeune aide lui prêtait assistance après les devoirs de classe. Ce n'était pas vraiment pour l'argent de poche. Maîtriser un vrai métier pour en vivre décemment toute une vie ? Moi, je ne voyais qu'une seule chose, progresser suffisamment pour faire voler en éclat les limites.

Papa me fabriqua un petit établi. J'inaugurais celui-ci en apprenant l'art du vernissage, luttant tantôt pour trouver,

soit l’indispensable coup de main, soit le dosage du périlleux alcool à éclaircir. Bientôt, les mattines, les gommes-laques, le copal et les térébenthines me devinrent familiers.

Lorsque j’avais terminé, ma plus grande récompense ne se comptait pas en argent. Toute la beauté du bois se révélait à mes yeux, avec ses marbrures et ses contrastes délicats, sous un bel émail transparent et lumineux. Ce fruit de mon travail, moi, jeune incapable, j’en étais heureux.

À droite de mon étau se trouvait la nouvelle porte-fenêtre. Lorsque je voulais me reposer, j’ouvrais celle-ci pour aller sur la terrasse surplombant le jardin. Un beau cerisier s’épanouissait, ses branches finissaient à portée de main. Ne pas cueillir aurait été un péché. Entre deux réparations, j’allais manger quelques cerises toutes sucrées dans leur habit vermeil, et puis je reprenais mon ouvrage.

Lorsque le soir venait, je revenais sur la terrasse pour me détendre. Parmi les senteurs de l’été, dans la brise encore tiède, le soleil disparaissait à regret dans les nuées du jour finissant. Une cerise de plus…

En rentrant, je passais devant le râtelier. Là, notre travail d’artisan jetait ses feux discrets malgré la pénombre, dans une odeur de livres, d’armes et de peinture à l’huile. À quelques pas, les tableaux que peignait mon père. Une toile qui n’avait jamais été peinte venait de devenir une réalité…

IV.
Comment suis-je devenu arquebusier

— Dis Papa, d’où vient notre métier ?

— Tiens, depuis quand t’intéresses-tu aux origines, toi ?

— Oh, c’est juste comme ça.

— Eh bien, c’est une longue histoire, et personne n’a jamais été totalement d’accord...

Il m’expliqua que les armuriers n’avaient pas toujours fabriqué des armes. Au début, ils s’occupaient uniquement d’armures. Pendant ce temps, les fourbisseurs faisaient les épées, puis les arquebusiers sont arrivés après.

— Arquebuse, c’était le premier nom des armes à feu ?

— Oui, et elles fonctionnaient à poudre noire. L’un des premiers systèmes de mise à feu était la platine à rouet. Léonard de Vinci en a dessiné une, dans l’un de ses Codex. Elle comportait un ressort à boudin, au lieu des habituels ressorts à lames, ce qui était une innovation pour l’époque.

— Et le nom d’armurier, alors ?

— Progressivement, ce terme a englobé l’ensemble des trois activités. Toutefois, bien qu’on nous appelle ainsi aujourd’hui, nous sommes, historiquement parlant, des arquebusiers.

— Et ceux qui ont une boutique ?

— Ce sont des détaillants, ou plutôt des commerçants, si tu préfères. Ils achètent des fusils chez les grossistes et les importateurs, pour les revendre plus cher qu'ils ne les ont payés.

Je pensais alors que la revente, quel que soit le genre d'articles, n'a rien d'honnête, puisque les clients achètent un objet à un prix plus élevé que la valeur réelle. Sans parler des taxes imposées par l'État… Je découvrais ainsi quels procédés utiliser pour vivre sur le dos des autres, avec une position sociale reconnue.

— Et comment font-ils pour les réparations, puisqu'ils ne sont que vendeurs ?

— Rares sont ceux qui ont suffisamment de connaissances ou d'équipement. Alors, soit ils ont un employé, soit ils viennent voir des techniciens comme nous, qui savons tout faire.

— Donc, on doit gagner plus d'argent qu'eux !

— Pas du tout. Imagine un peu : quand on leur prend mille francs pour un travail, certains facturent jusqu'au double à leur client. Alors, s'ils vendent cinq ou six réparations dans la journée, fais le compte... Il faut bien qu'ils payent leurs impôts, comme tout le monde. En plus, comme ce n'est pas obligatoire dans notre métier, ils ont le droit de faire ça sans études ni diplômes.

Voilà qui était surprenant. Par exemple, pour donner les premiers secours, un brevet était obligatoire, soit à la Croix rouge, soit à la Protection civile. Mais ici, rien, absolument rien ! Même pas un stage de quarante-huit heures sur les

règles de sécurité. N’importe qui pouvait exercer dans les armes à cette époque.

— Et toi, tu en as un, de titre ?

— Oui, et c’est ton grand-père qui me l’a transmis : Maître-Armurier. Le titre exact est : « *Maître d’Œuvre d’Arquebuserie* ». Il le tenait lui-même d’autres maîtres, dans les années 1930. Les premiers secrets de métier que nous nous sommes transmis viennent de là. Une partie nous est arrivée d’Angleterre.

— C’est tout ce qu’il faut ?

— Non, un des devoirs est de transmettre son savoir. J’ai formé des jeunes à plusieurs reprises. Ton grand-père, Gaston, l’a fait aussi. Tu le feras également lorsque l’heure sera venue.

— Il faut faire un chef-d’œuvre ?

— Avant, tu auras d’autres morceaux à faire. À chaque fois que nous livrons un travail, c’est selon les règles de l’art qu’il doit être réalisé.

— Et les écoles d’armurerie ? Saint-Étienne, Liège, Ferlach ?

— Ceux qui en sortent deviennent le plus souvent employés. Les professeurs n’ayant qu’une partie des secrets de métier, ils ne peuvent pas tout enseigner.

Donc, on ne pouvait pas apprendre tout ce qu’il fallait à l’école.

— Et le diplôme ?

— C’est un certificat d’esclavage...

— Pourquoi ?

— Parce qu’il permet à un patron de t’exploiter, alors que tu pourrais gagner ta vie sans lui. Sois d’abord un homme libre…

— Mais par où commencer ?

— Trois choses, la première est de te taire : la nature est belle, mais ne parle pas, et pourtant elle sait tout de la vie. La deuxième est le travail qui édifie : c’est la force. La troisième, c’est d’apprendre à apprendre, seul quand il le faut. Si quelque chose te manque, invente-le. Si tu n’y parviens pas, détends-toi et recommence.

— Et si c’est impossible ?

— Lorsque tu auras la sagesse, alors, le jour venu, tu sauras comment faire.

Il n’y avait qu’une seule école en France, à Saint-Étienne, qui formait les jeunes au CAP d’armurerie. La formation durait deux ans. En Belgique à Liège, c’était trois ans pour le premier diplôme : marcheur-basculeur. Là-bas, on pouvait aussi devenir monteur à bois, c’est à dire crossier, si l’on suivait les cours du soir. Autrement, il fallait aller à Ferlach en Autriche, mais c’était pour sept ans. D’autre part, la France ne reconnaissait pas encore les qualifications européennes.

— Le problème du titre, c’est sa légitimité. Or, sans transmission du titre, et également des secrets qui l’ont fait, point de légitimité. Un titre ne vaut rien si tu n’as pas les secrets qui doivent, logiquement, l’accompagner.

— Et toi, Papa, tu en sais, des secrets ?

— Oh oui, tout plein... Les miens et ceux de ton grand-père...

— Mais, à notre époque, tout le monde les connaît !

— Ah ça, je te garantis que non... Va dans les musées voir certaines armes restaurées, et nous en discuterons après... Nous avons aussi les formules des liqueurs pour l'acier et le bois. Non seulement celles des plus grands fabricants, mais aussi les nôtres, perfectionnées durant de longues années. Mais je sais me taire…

Comme je l'appris plus tard, rien ne se transmettait entre maîtres-armuriers, car ils étaient très souvent concurrents. Il n'était pas rare, dans l'ancien temps, qu'un artisan se cache pour accomplir un geste connu de lui seul.

Afin que personne ne le voie, un grand livre déployé faisait alors l'affaire ; par exemple, afin de remonter une bascule d'hammerless en mettant le chien en premier et son ressort en V après, évitant ainsi d'endommager l'axe à cause de la pression (*astuce que beaucoup d'étudiants de Liège ignoraient*). S'il n'avait pas de descendance, il emportait son secret dans la tombe.

S'il n'y avait eu que cela ! Stradivarius avait son vernis, d'une inestimable valeur. Certains croyaient même qu'en connaître la composition suffisait. Quelle erreur... Mon père aussi possédait ses potions magiques, mais le plus important était dans la manière et la façon. Cela, il ne l'écrivait jamais nulle part. Il n'était pas le seul à faire ainsi.

Ce savoir supplémentaire ne se trouvait pas dans les livres, et, en tous cas, ne venait pas d'un quelconque diplôme.

Ici, on se taisait sous peine d'excommunication, car les métiers que l'on fait par passion sont comme une religion.

Qu'on en juge plutôt : les marchands du temple, c'est-à-dire les commerçants, arpentaient le parvis. Pour passer le seuil, obligation était faite de porter les outils consacrés. Près du bénitier, les armuriers fraîchement baptisés portaient le petit bourdon, indispensable pour les premiers travaux. Pour franchir le transept, porter la bure bleue ou le tablier était exigé, avec le sautoir complet d'outils.

Les graveurs et les sculpteurs se tenaient près de la statue de Saint-Paul, apôtre de la charité, car ils venaient donner là un peu de leur art. Près de l'autel, les pénitents repentis communiaient. Parmi eux, les réparateurs confirmés, les équipeurs, les canonniers, les crossiers, les trempeurs et les bronzeurs. Ils prenaient place selon la couleur de leurs marteaux. Ceux d'acier allaient à droite, et ceux de cuivre, qui travaillaient donc le bois, à gauche.

D'autres encore possédaient les deux maillets. Ils allaient sur le balcon, car ils étaient capables de fabriquer totalement une arme. C'étaient les maîtres-armuriers. De l'autre côté, vers l'Orient, on rencontrait les maîtres-arquebusiers, car ceux-ci connaissaient, de surcroît, les armes anciennes et donc, les mystères des origines.

Pour des raisons honorifiques, les présidents de corporation étaient placés dans le beffroi, avec les carillons,

les grelots et les timbres. De cette manière, la cloche adjacente leur permettait, s'il le fallait, de sonner le tocsin. Mais chacun craignait qu'ils ne fussent devenus sourds.

Ah, quelle belle cathédrale...

Puis j'ouvris les yeux et je revins à la réalité.

— Papa, cette église, elle n'a pas de curé ?

— Pas plus de diacres que de diable ! Pourtant, elle a un dieu unique, des chants et des prières que chacun partage.

— Et aussi un livre sacré ?

— Oui, bien sûr, mais il y a un autre ouvrage important : c'est ce que tu feras de ta vie, sans rendre malheureux les autres.

***

Le lycée où j'allais, proche des cités, ressemblait plus à un ring de boxe qu'à un gymnase. Il fallait se battre tout le temps, cogner, comme cela avait déjà été le cas en classe de quatrième et de troisième. Cela ne ressemblait guère au lieu où Aristote enseignait la philosophie.

Bref, j'étais entré dans une filière idéale pour mon BEP commerce, car dans cet endroit, je m'aperçus qu'on pouvait vendre à peu près de tout.

Après quelques semaines, une paix relative s'installa. Un seul remplacement survint parmi les professeurs, pour cause de dépression nerveuse, et on changea les vitres cassées par des panneaux en contreplaqué.

Moi, j'aurais voulu m'orienter vers un bac philo, mais mes enseignants trouvaient mon niveau moyen en français,

malgré d’excellentes notes de rédaction. Mes parents suivirent l’avis de mes professeurs et finirent par me convaincre. J’entrais donc le rang des petits monstres, ceux qu’on allait formater pour en faire des employés souriants et muets.

Deux mois après mon entrée, la majorité d’entre nous arrivait plus ou moins à suivre. L’heure des cours passée, nous étions quelques-uns à partager des instruments de musique. Nos rythmes barbares résonnaient dans les caves du voisinage, à tenter de rivaliser avec les Stones, Led Zeppelin, Deep Purple, les Doors ou encore Iron Butterfly.

À cette période, j’appris à jouer de la batterie grâce à un ami qui possédait une superbe Ludwig à fûts bois. Ainsi, je m’initiais aux mesures à quatre temps tout en approfondissant celles, plus rapides, des moteurs qui n’en possédaient que deux.

Puis, les samedis après-midi, j’allais en stage dans une grande surface. L’absence d’encadrement ne m’y gênait pas. Je commettais mes premiers méfaits de vendeur au rayon jouet, vers Noël, parmi une multitude de circuits électriques et de parents bousculés.

Point de mystère : une seule obligation, écouler la marchandise. À cette époque-là, les routes comptaient moins de morts qu’aujourd’hui, et peu importait de donner aux enfants des envies de voitures rapides.

Moi, je préférais vendre les poupées et les peluches. Pendant un instant, j’apercevais un éclat merveilleux dans

l’œil des bambins. Cela me rappelait à quel point le monde aurait pu être différent…

Publicité, promotions et, bien évidemment, crédit total : sur place, tout était calibré pour faire le plus grand nombre de victimes possible. Tant pis si les clients ne mangeaient un sandwich qu’une fois tous les deux jours, aucune loi n’aurait mis un commercial en prison pour délit de manipulation mentale. Cela, nos professeurs négligeaient de nous le dire.

Une seule lueur d’âme dans mon lycée, notre professeur de français. Son parcours du combattant avait déjà eu lieu en mai 1968, lorsqu’il enseignait à l’intérieur des facultés embrasées. Dans notre école qui portait le nom d’un grand tireur de langue, donner un cours était, pour lui, tout au plus de l’échauffement.

Son humanité et son anticonformisme ressortaient dans sa question favorite : « *En te disant une chose, qu’a-t-on voulu te faire croire ?* » En matière de politique, de religion ou de liberté, c’était son premier commandement.

Vint ensuite le temps de l’examen final. La moyenne des classes était comprise entre un et deux ans de retard. Les examinateurs, surpris en me voyant, regardèrent mon âge sur une fiche. Pendant l’oral, ils additionnèrent mes notes précédentes à l’écrit, puis ajustèrent la leur. « *Comme ça, elle te servira, ton année d’avance* » me fit l’un d’eux avec un sourire ironique. Je fus donc recalé. Ce fut grâce à lui que je devins un jeune homme dangereux. J’en avais les moyens.

J’avais eu seize ans au mois de mars. Par conséquent, rien ne m’obligeait à faire une année de plus. Je décidais alors de quitter le grand chapiteau, ses clowns injustes et ses acrobates en captivité. Cette fois-ci, personne n’aurait pu me convaincre du contraire. Ailleurs, il existait peut-être des gens honnêtes ?

Il n’y avait pas à chercher loin. Papa vivait du travail de ses mains, il n’avait jamais mis personne en position financière difficile. Oui, cela paraissait une bonne solution. D’autre part, il n’avait qu’un désir, je le sentais bien : transmettre son métier — pardon, son art ! mais il n’insistait pas, à cause de ma mère.

Progressivement, je passais à l’étude des mécanismes d’armes à feu. Avantage immense, les cas pratiques excédaient la théorie. En période de chasse, une vingtaine de fusils entraient dans ses râteliers de réparation. Le vendredi, encore autant. On pouvait appeler ça de l’abattage... D’autre part, une partie étant assez usagée, c’était l’idéal pour apprendre.

Au début, Papa m’expliquait et je ne faisais pas grand-chose d’autre que les nettoyages, parfois aussi les fabrications des pièces simples. Assez rapidement, les principaux systèmes me devinrent familiers : juxtaposés et superposés basculants avec ou sans éjecteurs, semi-automatiques et incontournables carabines type K98 Mauser, sans oublier les inévitables 22 Long Rifle ou encore la pose des plaques-amortisseur sur les crosses.

Un jour, il me confia une vénérable antiquité. Il fallait mettre des gants avant d'oser la toucher : des araignées séchées dans les tubes, un canon mangé par la rouille, un bois blanchi par la moisissure... D'un œil morose, j'examinais l'objet, un fusil à chiens.

Issu d'un autre siècle, ce vénérable vieillard venait de trépasser. Levant mon tournevis, je lui administrais les derniers sacrements. Agitant mon marteau, je donnais la bénédiction aux reliques, puis, non sans cérémonie, je séparais les ossements. Une seule chose restait à faire, le mettre en terre et prier Dieu. Je retroussais mes manches, car il fallait bien ressusciter l'ancêtre. Au troisième jour, il revint d'entre les morts.

Vers l'Ascension, lorsque le client arriva, on retira le suaire. Il nous avait confié une immonde dépouille, on lui rendait un jeune homme transfiguré qu'il ne reconnût d'abord pas :

— C'est réellement mon vieux fusil ? Je peux vraiment le prendre ? Quel miracle... Oh, qu'il est beau !

Le sourire aux lèvres, il paya mon travail la somme convenue. Pour me remercier, il ajouta même un gros billet. Je lui fis remarquer que ce n'était pas la peine, puisque le prix fixé était payé, mais il insista.

La lueur dans ses yeux me ramena quelques mois en arrière, lorsque j'étais en stage dans un grand magasin près de la RN 20. Il avait le même regard émerveillé qu'un enfant devant le rayon jouets. Mes inquiétudes s'envolèrent alors, je n'avais pas quitté l'école pour rien.

Non seulement je faisais un heureux, mais c'était honnête. Il ne s'agissait pas de prendre mille francs sur un objet n'en valant que la moitié, ni d'endetter les gens par le crédit, mais de partager des compétences et un savoir-faire. Rien de comparable avec la violence de mon ancien lycée.

— Un seul problème, mon fils : personne n'a jamais été d'accord sur le prix des miracles. Alors, réserve-les pour ceux qui le méritent.

Conseil essentiel s'il y en avait ! Le vrai danger, c'était l'homme. Il suffisait de voir ce qu'il pouvait faire avec une bouteille d'essence et du chiffon, des automobiles ou des usines chimiques, pour être fixé. Inutile de supprimer les armes, on les avait déjà remplacées par des choses bien plus meurtrières. Le spectacle de la pollution ou des marées noires le montrait, l'argent était en train de détruire notre planète. Ce n'était, à cette époque, qu'un début.

Durant cette période, combien de travaux difficiles passèrent entre mes mains ? Aucune idée. Lutter contre l'impossible devenait une habitude, car j'ignorais beaucoup de choses. Comme mon père me l'avait enseigné, tout n'était pas dans les livres et donc, inventer s'imposait.

Aucune difficulté à cela puisqu'en matière d'invention, trouver n'était pas le privilège exclusif des ancêtres, pour cause d'oubli. Tout en écoutant « *Born to be alive* », je passais une grande partie de mon temps à réinventer la roue.

Avec les semaines, le métier rentrait et les résultats se voyaient. Le travail ne manquait pas, apporté par les grossistes, les détaillants ou les clients particuliers. L'hiver, Papa allumait le feu dans la cheminée de l'atelier. Rien n'était plus agréable alors que de s'asseoir sur le canapé, à côté de la bibliothèque, avec les flammes jetant leurs reflets sur les râteliers pleins du labeur de la journée.

Tout allait bien...

***

Lorsque les armes de petit calibre étaient réparées, les essais se déroulaient dans une partie sécurisée de la sous-pente. Le réglage des lunettes de visée se faisait également là. Pour m'amuser, avec une seule cartouche, je coupais un carton de tir dans l'épaisseur ou j'éteignais une bougie. Quand j'y arrivais, je ne touchais plus à aucune vis.

Je ne possédais aucune arme, mais le tir me plaisait. Pourquoi ne pas dépenser un peu ? D'une part, les meilleures mécaniques du moment m'étaient connues, et d'autre part tout était livré chez mon père au prix de gros.

Un jour de novembre, ma première carabine arriva. Elle venait des établissements Unique à Hendaye, par l'intermédiaire d'un demi-grossiste dont nous étions les sous-traitants. Réceptionniste et livreur, Claude travaillait depuis la Révolution française chez ce confrère.

Il amenait une énorme caisse de réparations à effectuer. Comme d'habitude, elles étaient toutes plus urgentes les unes que les autres. Son éternelle cigarette brune au coin

du bec, il posa mon colis sur le canapé. De sa voix cassée par le tabac, il annonça :

— Tiens, Jacquot, j'ai amené l'obusier pour ton gamin.

Jacquot, c'était ainsi qu'il appelait mon père. Ils se connaissaient depuis l'atelier parisien. Cela faisait une bonne vingtaine d'années déjà. On mit les fusils au râtelier tout en inventoriant, au cas par cas, chacun des travaux à réaliser.

— Sur cette escopette, Jacquot, ce sont des ratés de percussion au premier coup. Cette espagnolade-là, c'est un client délicat, il faudrait faire disparaître la petite rayure sur la crosse, juste ici... Tu vois ? Et sur ce vieux rossignol, il faudrait remplacer un chien. Là, sur ce Saint-Étienne, du classique : le ressort de clé. Il y en a cinq autres dans le même cas...

À chaque fois, en période de chasse, c'était une vingtaine d'armes qui faisait irruption dans l'atelier familial. Une bonne demi-heure s'écoulait ainsi avant que tout ne soit, comme il s'imposait, dûment rangé. Laissant flotter derrière lui une odeur de tabac brun, Claude nous saluait de sa voix rauque, et reprenait sa camionnette après un petit café. Il revenait trois jours ensuite et l'on recommençait.

Dans l'immédiat, je déballais ma nouvelle acquisition. C'était une carabine à répétition manuelle de calibre 22 Long Rifle. La fabrication en était très convenable : un bois de crosse dans les tons noyer pastel, un bronzage d'un joli noir brillant, un boîtier de culasse d'une épaisseur plus que

respectable. Très bien, il ne restait plus qu'à voir ce que donnait le canon !

Ce que je fis l'instant d'après dans la travée de tir, au moyen d'un groupement de cinq cartouches quasiment parfait. Je remerciais l'air des Pyrénées et du Pays basque, où ce fabricant était installé depuis les années 1930.

Toutefois, pour le jeune homme exigeant que j'étais devenu, des modifications s'imposaient. Je commençais par le remplacement de la détente, celle-ci n'étant pas réglable. En effet, pour des raisons cruellement budgétaires, j'avais acheté le modèle d'entrée de gamme. Je continuais par une lunette à grossissement variable de six fois munie d'un compensateur de flèche, tout en adoptant un montage pivotant réputé.

J'essayais ensuite une série de modérateurs de son, que l'on appelait de manière impropre des silencieux, car ils ne faisaient que réduire la déflagration. Ceux du commerce ne me donnèrent pas satisfaction, étant donné qu'ils diminuaient très légèrement la précision de l'arme.

J'essayais alors la vieille astuce consistant à ajouter des rondelles. Je les réalisais en caoutchouc de chambre à air, avec une fente en croix faite au cutter pour le passage du projectile. Au niveau sonore, les résultats s'en trouvèrent améliorés de façon remarquable.

En termes de groupement, cela s'avéra catastrophique. Sur ce petit calibre, la déviation au tir aurait pu faire rater une vache dans un couloir. Je retirais donc cette adaptation

malheureuse, me promettant de régler le problème plus tard.

Ensuite, j’adaptais l’ensemble à mes mesures. Une crosse, en effet, est comparable à un costume : d’un coté le prêt-à-porter, et de l’autre le sur-mesure. Il n’est pas indispensable de passer par la confection, étant donné que l’existant est modifiable. Quelques accessoires de match trouvèrent là leur emploi. Pour terminer, je sculptais l’empreinte de ma main dans la poignée, afin d’obtenir une prise en main toujours parfaitement identique.

Distant d’une douzaine de kilomètres, le stand d’un régiment d’artillerie se trouvait dans les bois. Tantôt les groupes d’intervention réputés venaient s’y entraîner, tantôt les militaires. La fin de la journée était réservée au club, où l’on tirait selon les règles internationales de la compétition civile. J’emmenais mon petit monstre là-bas, profitant d’une soirée de tir long-range.

Au sortir de sa mallette, l’engin créa une forte sensation parmi mes camarades militaires, tous plus âgés que moi. Le calibre, toutefois, semblait les décevoir. Ils employaient plus gros et plus puissant.

Un ancien de Djibouti, au grade de sergent, observa le phénomène d’une mine songeuse.

— C’est du 22, ça...?

Il s’abstint de tout autre commentaire, car il me connaissait un peu, quand même. Coiffant les indispensables casques antibruit, chacun s’installa à sa

place et la séance commença. Entre deux séries, c’était le contrôle des résultats.

À chaque fois que la distance augmentait, la taille des cartons diminuait d’autant, jusqu’à se réduire à la taille de pucerons au lointain. À ce moment-là, les optiques furent les bienvenues.

Si le calibre me désavantageait, c’était différent avec la lunette. La mienne, digne du baron de Munchausen, possédait des lentilles traitées dont le grossissement était, par rapport aux armes réglementaires, supérieur d’au moins deux fois, sans parler du compensateur de flèche.

Je fis des tirs jusqu’à deux cents mètres, et cela avec une munition prévue pour cinquante. Logiquement, je n’aurais jamais dû toucher le carton. Une demi-seconde séparait la percussion de l’impact. À cela s’ajoutait le temps de basculement de la cible, ce qui produisait une curieuse impression de décalage temporel.

Ensuite, une fois de plus, on alla aux cibles. Arrivé devant la mienne, j’analysais mes résultats. Je sentis une présence derrière moi. Je me retournais et entendis une voix familière, celle du sergent, qui comme à son habitude, faisait une moue désabusée :

— Oui... Pour du 22, c’est quand même pas trop mal...

Ensuite, il me posa une question. Avais-je des a priori contre les tireurs d’élite ? Je lui répondis que non, mais que le tir n’était, pour moi, rien d’autre qu’un plaisir.

Quelques mois plus tard, il me demanda ce qu’était devenue cette carabine, probablement parce qu’elle lui

plaisait bien. C’était trop tard, je m’en étais séparé pour acheter, à la place, des pièces de compétition pour ma nouvelle moto.

Entre les armes et la vitesse, par faute de moyens, j’étais bien obligé de choisir.

V.
Comment disparaissent les arquebusiers

Vers la même période, d’autres clubs de tir vinrent grossir la clientèle de mon père. Professionnellement parlant, c’était très agréable de travailler sur des armes de précision. Destinées à des matchs jusqu’à l’international, elles ne feraient rien d’autre que des trous dans des cartons ou gagneraient des médailles.

Les petits stands étaient les plus sympathiques. Les habitués n’allaient pas ailleurs, certains pour le tir récréatif, d’autres pour le tir sportif. Le comportement y était toujours poli, l’attitude mesurée, et le respect des règles de sécurité scrupuleusement respecté.

Qui n’aurait pas respecté le « *halte au feu* », ou aurait chargé son arme le dos aux cibles, se serait fait exclure sur le champ. Une fois les armes sous clé, se rafraîchir à la buvette du club ou au café proche était changer d’univers.

Assez souvent, tout armurier effectuant le réglage d’armes tombait dans un traquenard. Tout d’abord, il se faisait immédiatement démasquer. Un petit groupe de tireurs l’encerclait, à discuter poudre vive, rechargement de munitions et calibres… Cela pouvait durer longtemps ! Certes, on se faisait vite des amis. Toutefois, effectuer son travail dans le temps imparti relevait alors de l’exploit.

L’un des problèmes appelant le plus de commentaires était l’ergonomie. Chaque matcheur voulait une poignée parfaitement ajustée à sa main. Mais personne ne semblait connaître les principes de base, à en juger par l’épaisseur de pâte à bois sur les plaquettes des révolvers.

C’est ainsi qu’arriva le temps de ma première crosse anatomique. C’était sur un Smith & Wesson 357 magnum. J’employais du noyer de dix ans de séchage. Je découpais la fabrication en trois temps : fabrication de l’ébauche, réalisation de l’empreinte initiale de la main, puis rectification finale en tir réel avec le client. Cette année-là, celui-ci trouva son arme plus confortable. Il obtint deux médailles de plus que d’habitude. Peut-être grâce à la chance, peut-être grâce à moi ?

Je n’étais pas satisfait. Rectifier supposait le respect de certains principes, mais aucun livre n’existait sur la question. Voilà qui ne se trouvait pas dans les bibliothèques ! En pareil cas, il ne restait plus qu’à inventer, comme me l’avait enseigné mon père.

Je lui demandais ce qu’il en pensait, mais il n’avait jamais fait de compétition. De longues discussions avec des matcheurs me permirent de mieux cerner leurs problèmes. Toutefois, c’était insuffisant. N’ayant jamais participé à des épreuves sportives, j’étais hors des conditions réelles. Dans le seul but de perfectionner mes techniques, je m’inscrivis à des concours de tir.

Après quelques mois, je disposais d’une quantité d’informations nouvelles. Notamment, un problème

apparaissait après deux heures de match, lorsque l'organisme avait absorbé une certaine quantité de recul : la fatigue se faisait sentir. La victoire se jouait dans la dernière demi-heure. Pour moi, c'était une découverte…

Au cours des semaines suivantes, je fis l'acquisition d'une dizaine d'armes de poing, soit à air comprimé, soit à poudre noire. Je les revendais après avoir remplacé leurs crosses. Les premières furent plus ou moins satisfaisantes. Puis enfin, un jour, les problèmes furent totalement réglés.

À ce moment-là, je notais soigneusement les règles à suivre, les points d'appui et les volumes à respecter. Plus tard, je m'inscrivis dans un club d'archers, car leurs poignées avaient également des choses à m'apprendre. D'autre part, tirer en silence m'était inconnu jusque-là.

Puis, vers l'âge de 17 ans, Papa m'enseigna mon premier secret de métier : le bronzage des canons de fusils, en employant le procédé traditionnel du bronzage à la couche. Bien des armuriers se seraient damnés pour cela. Il s'agissait d'un procédé hautement traditionnel, une sorte de secret en forme de château fort, avec ses grandes marmites dans les cheminées et ses culs de basse-fosse. Quelques mauvaises manipulations pouvaient, en effet, creuser de profondes piqûres dans l'âme des canons, cela de manière irréversible.

Bien évidemment, pour m'apprendre à éviter ce genre de problème, il me donna des formules très anciennes, mais sans leur procédure spécifique. Je commençais par un grand classique : la Joliot aux trois liqueurs. Le sublimé

corrosif et le nitre chloré rentraient à doses quasiment homéopathiques dans l'eau, et le temps de traitement s'en trouvait allongé d'autant. La première fois, quinze jours me furent nécessaires, Papa ayant négligé de m'instruire totalement sur l'alternance des temps secs et humides, ou encore sur les étuves.

De la même manière, il avait sa façon de décrire le procédé. Jamais un chimiste n'aurait dit : « *Formons une couche d'oxyde ferreux, et laissons là croître comme une plante* ». Lui, pour sa part, employait des mots simples : « *Nourris d'abord la rouille, tu la convertiras en bronzage au moyen de la cuisson* ».

En fait, il s'agissait d'un petit prodige aux airs d'agriculture. On faisait pousser une couche d'hématite que l'on transformait ensuite en magnétite, minéral noir que la Terre cache habituellement en son sein. Le revêtement obtenu possédait la même propriété que la pierre d'aimant, il attirait les particules de fer très fines. Ce n'était rien d'autre qu'un phénomène d'oxydoréduction. Toutefois, au Moyen-âge, on m'aurait probablement fait connaître les flammes de l'Inquisition, tel un sorcier ou un grand-maître, pour si peu...

Après avoir testé une bonne cinquantaine de lotions anglaises, françaises ou belges, et essayé toutes les procédures possibles, je dus me rendre à l'évidence. La durée du traitement, dans le meilleur des cas, ne tombait jamais sous trois jours. Si une urgence se présentait, la seule solution était d'employer une autre méthode à base

de soude caustique, mais celle-ci détruisait la soudure à l'étain des canons après deux ans. Parfois même avant.

J'entrepris une série de mélanges dont le premier faillit m'exploser à la figure. Eh oui : je n'y connaissais rien en chimie !

Un ami d'enfance, ayant eu la chance de faire de meilleures études que moi, me prêta ses livres de physique, avec un superbe tableau périodique des corps simples, la liste des valences et les équations de base. Je me plongeais dans cette littérature nouvelle pour moi, et je complétais à mesure.

Quelques mois ensuite, je mettais au point ma formule de bronzage par oxydation, avec laquelle je pouvais traiter les canons en une heure et quatre couches. À cette époque-là, le plus grand fabricant de Liège, qui fabriquait des armes civiles et militaires, en mettait deux de plus que moi, et encore, avec des armoires hygrométriques. Cette usine ne comptait pas ses millions. Moi, je n'avais que mes dix-sept ans et demi.

Ma lotion se composait de deux parties, à savoir la charge métallique et l'activateur séparé, ce qui est encore, aujourd'hui, un concept totalement inconnu dans ce domaine. Enfin, plus depuis cette seconde, puisque je viens de vous le révéler…

L'endroit où j'effectuais ces opérations possédait sa propre magie. Une pergola s'élevait maintenant, juste devant la piscine. Le toit transparent laissait couler sur moi la merveilleuse lumière de l'été. Les reflets ondoyants sur

l’eau se réverbéraient sur les fenêtres. Avec un tel éclairage, tout à fait comparable à celui d’un atelier d’artiste, aucun défaut dans la formation des oxydes ne pouvait m’échapper.

Les senteurs acidulées des liqueurs de bronzage s’exhalaient dans la tiédeur du mois de juillet. À cette période, mon odorat était assez fin. J’arrivais à identifier les principaux composants juste d’après un effluve, tel un fabricant de parfums. Près de moi, des nuages de vapeur montaient de la cuve à bouillir. Oui, cela avait tout d’un antre d’alchimiste, avec ses vitriols multicolores et ses fioles bizarres, ses fourneaux, mais il était loin d’être sombre.

Au même endroit, on effectuait aussi le bleu impérial, le jaune du réglementaire modèle 1873 de la fin du XIXe siècle, les bronzages-tabacs pour les canons damassés, le brunissage qui donnait de beaux noirs brillants, ainsi que le pliage à l’huile chaude des crosses de fusil.

J’avais une question en tête. D’où nous venaient toutes ces formules de liqueurs qui venaient d’un peu partout en Europe ?

— Une grande partie, mon fils, vient de ton grand-père Gaston. Voilà très longtemps, il travaillait chez les prédécesseurs d’une armurerie de Paris très réputée, avenue de la Grande Armée. Rends-toi compte : à cette époque, on polissait l’intérieur des canons avec des calibres de plombs tirés à la main, c’était un vrai travail de galérien !

— Oui, et bien ?

— À ce moment, les plus beaux bronzages venaient d'Angleterre, mais personne en France n'avait la formule. Aussi, une certaine année, cette maison parisienne offrit des vacances dans notre capitale aux meilleurs artisans anglais, travaillant pour les plus grands fabricants de Londres et de Birmingham.

— Ah oui, je vois...

— Moulin Rouge, Folies Bergère, mais tout ça, c'était le soir, parce que dans la journée, ils traitaient les canons et faisaient les trempes jaspées. Ça a duré ainsi une paire de mois.

— Et Gaston ?

— Eh bien, il se fit quelques nouveaux amis, comme d'habitude... Voilà, tu sais tout.

— Mais les autres formules ? Toutes celles de Liège et de Saint-Étienne ?

— Tout cela s'est complété avec le temps, tout simplement. Tu verras, tu allongeras toi-même notre formulaire d'ici quelques années.

Pour ce genre de choses, je pouvais lui faire confiance, il avait toujours raison.

***

Jusque-là, tout allait bien. Je faisais très attention, la sécurité étant l'une de mes préoccupations favorites. Avec le respect des règles, quel problème pourrait exister ? J'avais complètement oublié l'histoire de mon grand-père se tirant une balle dans le pouce.

Je réglais bien sagement une carabine de calibre 22. Une cartouche monta de travers et son culot, au lieu de se placer normalement dans la chambre, fut écrasé par la culasse. Dans un éclair fracassant, la munition éclata en faisant tinter les plaques de blindage. Complètement sonné, j'avais les oreilles qui bourdonnaient. L'explosion s'était produite à une vingtaine de centimètres de ma tête. J'aurais pu être blessé.

À partir de ce moment-là, je compris que la tranquillité et ce métier n'avaient pas grand-chose en commun. Finalement, on risquait toujours de s'en prendre une, soit aux essais, soit derrière son comptoir.

Quelques exemples ? Chez un importateur, un accident du travail avait eu lieu, deux établis se trouvant face à face, disposition qu'il ne faut jamais adopter. Lors d'une manipulation, un coup de feu était parti accidentellement dans le ventre du réparateur placé de l'autre côté. Résultat, un mort.

D'autre part, les agressions d'armuriers par des voyous n'avaient rien d'exceptionnel. L'un de nos confrères s'était tiré une balle dans le bras en voulant se défendre avec un 357 magnum. Un autre avait été assassiné dans son magasin de la rue Lafayette. Il laissait derrière lui une veuve et des orphelins.

Maintenant, toute activité quelle qu'elle soit présente des dangers. Le risque zéro n'existe pas. En fauteuil roulant, est-on plus en sécurité ? Cela, pour le savoir, il aurait fallu le vivre. J'ignorais que cela allait m'arriver.

Un soir, rentrant d’une balade en moto, j’eus un accident. Je me retrouvais rapidement dans un grand service spécialisé à Paris. On me fit un pontage artériel. Quatre heures d’opération... Lorsque ce fut terminé, j’avais une cicatrice d’une vingtaine de centimètres de longueur, ornée d’un joli drain évacuant des caillots rougeâtres dans un filet de sang.

J’eus droit à un cadeau d’entrée : on m’offrit un nouveau deux-roues, mais il ne possédait ni guidon ni moteur. La propulsion se faisait exclusivement à la main, d’où une économie certaine. Comme je ne pouvais plus marcher, un jardin s’étendait sous mon lit. Il s’y trouvait même un bassin, mais barboter y était impossible. Pour me distraire, les infirmières m’avaient même donné un pistolet, probablement pour que je puisse faire du tir avec ?

Le chirurgien passait tous les matins dans ma chambre avec toute sa cour. Sa manière impersonnelle de parler de ses patients n’était pas faite pour rassurer, ni la vitesse à laquelle il les visitait. Malgré tout, j’osais poser une question avant qu’il ne disparaisse.

— Je pourrais me lever quand ?

— Hier, me répondit-il froidement sans se retourner.

Juste après, car je n’en avais pas encore terminé, je reçus le même traitement que Pompidou, consécutivement à d’autres problèmes. Pour moi, c’était secondaire. Je voulais avant tout conserver l’usage de mes jambes et courir comme avant.

Faire un pas et s’allonger immédiatement, à cause des étincelles devant les yeux ; attendre que le rythme cardiaque retombe ; recommencer, et ainsi de suite... Essayer de ne pas penser à la douleur, même si l’on tient sur des jambes de plomb avec des cordes de violon tendues à l’intérieur. Ne jamais désespérer, ne pas hurler, même si… Et les semaines passent.

Une infirmière me laissa entendre que j’étais bon pour les bandes de contention et les anticoagulants à vie, dans le meilleur des cas.

Étant donné que j’étais déjà au régime sans sel à cause des corticoïdes à haute dose, au régime sans résidu à cause d’une pathologie de type maladie de Crohn, et au régime sans sucre parce que je tenais à conserver ma ligne — au cas où j’aurais voulu faire le beau après — ce n’était qu’une goutte d’eau de plus dans l’océan.

Je ne parlerais pas des ampoules de quatre à cinq centimètres de long qui se développaient un peu partout sur mon corps. Une infirmière venait les crever toutes les trois heures. Est-ce que, par hasard, je n’étais pas devenu un cobaye ? Et les prises de sang dans des pièces chauffées très précisément à 37 degrés ?

À cette occasion, je découvris les joies de la phlébographie, technique consistant à radiographier les vaisseaux sanguins en utilisant un produit opaque aux rayons X. Seule contrariété, la longueur des aiguilles est à peu près celle des couteaux à gigot allemands. Elles doivent traverser une grande épaisseur de muscles, aussi leur taille

est-elle réellement impressionnante, genre péridurale à girafe.

— Vous allez réellement me planter ça ?

— Oui, ça vous pose un problème ? Personne ne vous a dit de vous retourner pour voir l'aiguille, après tout.

À cette période, ce genre d'examen se faisait sans anesthésie. Quand les raccords des pompes ne lâchaient pas, et qu'on ne prenait pas du produit plein la figure, il était mal vu de hurler. Même mon boucher avait plus d'égard pour son faux-filet.

Parfois, on pouvait tomber sur un pathologiste vous expliquant l'art et la manière.

— Oui, vous savez, il y a pire que ce que je vous fais, là.

— Ah bon...?

— Oui, la radio des coronaires. On place deux aiguilles au pli iliaque, et deux cathéters jusqu'à la veine cave supérieure. Vous devenez un vrai petit hérisson. On balance les quatre flux en même temps. Ils se tamponnent au milieu, et passent alors dans les coronaires, sous une pression de sept kilos, car à six seulement, ça ne marche pas.

— Non...

— Si, si ! C'est moi qui ai mis au point cette technique dans les années 1960. Atroce. Au fait, votre une intraveineuse de valium, sec ou avec des glaçons ? Je n'ai plus de morphine ici.

— Comme vous voudrez, homme de l'art...

— Ah, j’oubliais : après une phlébo, demandez toujours qu’on vous rince les veines au sérum physiologique. Sinon, ils oublient toujours de le faire, et c’est mauvais pour votre tuyauterie ! Cette saloperie colle même les lunettes ! Oh, ça va...? Eh, réveillez-vous !

Je venais de m’évanouir.

Mon compagnon de chambre, comme moi, revenait des sous-sols maudits. Au moment de l’injection, une de ses veines avait éclaté. Le volume de son pied droit équivalait maintenant à celui d’un gros potiron, car le produit opaque aux rayons X s’y était diffusé.

Plus tard, on me mit à côté d’un vieillard qui tenta de se suicider, au cours de la nuit, en arrachant ses perfusions. Son sang giclait le long de ses bras, formant deux fleuves qui se terminaient en flaques écarlates sur le lit. Je me réveillais par miracle et sonnais après l’infirmière de garde. Il fut sauvé pour cette fois-ci.

Quelques semaines plus tard, je devais m’interroger sur le bien-fondé de mon geste, en entendant d’autres personnes implorer qu’on les débranche parce qu’elles souffraient trop.

L’été arrivait, je le voyais par la fenêtre. De l’autre côté de la rue, une jeune femme à son balcon peignait ses longs cheveux blonds. Ils resplendissaient dans un éclat de soleil, elle était belle comme dans un rêve. Comme j’aurais voulu pouvoir m’envoler vers elle…

Un week-end, je sortis de l’hôpital, mon médecin traitant m’ayant accordé une permission de sortie. Seule condition,

faire mes injections d’anticoagulants moi-même. J’appris donc à faire des piqûres. Pour la calciparine, c’était toutes les 4 heures, y compris en pleine nuit. Cela ne me posait aucun problème, étant donné tout ce que j’avais déjà subi.

Mes parents me tirèrent d’un univers monochrome. Je venais de passer plusieurs mois avec des murs blancs, des draps blancs, un régime blanc, des docteurs blancs et des malades blancs, tellement blancs... Même le chocolat paraissait bizarre.

Lorsque je passais la porte du jardin, ce fut un choc. Un bouquet de couleurs resplendissait à mes yeux. Je vis des teintes dont j’ignorais l’existence, à croire qu’un magicien avait tout repeint pendant mon absence, y compris les petits oiseaux qui voletaient. Et la brise tiède du mois de juillet, avec les senteurs suaves du jardin... D’un seul coup, deux choses venaient de m’être rendues : la vue et la vie !

Pendant les mois qui suivirent, je faisais marcher mes jambes régulièrement, afin de rétablir une vascularisation suffisante. Ne plus travailler sur les armes me manquait. Je montais à l’atelier de temps en temps afin de toucher mes outils d’artisan, respirer le parfum des vernis qui flottait près des étaux. Mais gravir l’escalier me faisait hurler de douleur.

Continuer ou pas ? Ce n’était pas une arme qui m’avait démoli. Alors, les risques du métier ? Oui, d’accord... D’ailleurs, ils ne tardèrent pas.

Un matin, cinq hommes sonnèrent à la porte de la maison. Il s’agissait de fonctionnaires de terrain. Détaché

d’un ministère, un officier en civil, portant costume, les accompagnait. Ils venaient perquisitionner sans commission rogatoire. Ceux-là possédaient ce droit. Ils le faisaient comprendre à leur attitude. À cause de l’enquête sur l’assassinat d’un prince de la République, Jean de Broglie, c’était le grand contrôle des armuriers.

La semaine précédente, mon grand-père avait reçu la visite de cette équipe. Tant bien que mal, il se remettait encore de son hémiplégie. Son âge et son état de santé ? Ils en avaient vu d’autres… Le questionnant toute la matinée durant, utilisant les ficelles de leur métier, ils le firent parler. Lui, se sentant harcelé, n’était guère en état de se défendre. De cette manière, après quelques heures, ils avaient trouvé le prétexte pour venir jusqu’ici.

Le mot censure est, lui-même, censuré. Quand on censure quelque chose, il ne faut pas le dire, ou bien d’une certaine manière. Jusque-là, je pensais que nous vivions dans une société démocratique, et que la justice n’avait pas besoin du bandeau qu’elle portait. Voilà ce que mes professeurs m’avaient enseigné pendant les cours d’éducation civique. D’un seul coup, je basculais dans une autre réalité.

Ils nous parquèrent, mon père, ma mère et moi, dans la même pièce. À chaque pas, je me mordais les lèvres pour ne pas montrer ma souffrance, car marcher n’était pas redevenu un acte indolore pour moi.

Pas question de téléphoner, d’appeler un avocat, ni même de brancher un magnétophone. Pas de témoins. Il fallait

demander la permission pour boire un verre d'eau ou aller aux toilettes, puis supporter la pression pendant une demi-journée. Et quelle pression ! Ceux-là n'étaient pas des envoyés du père Noël.

Chaque arme posée au râtelier semblait poser un problème. À les entendre, on aurait pu croire que mon père était un trafiquant international. Comme il était étranger à l'affaire du prince, autant faire un contrôle, histoire de ne pas s'être déplacé pour rien.

— Et ça, monsieur, c'est quoi ?

— Vous voyez bien, un fusil de chasse à réparer.

— Oui, mais il appartient à qui ?

— C'est marqué sur la fiche, là, regardez…

— Et la fiche, si vous la perdez ? Où est votre registre ?

— Le registre est obligatoire pour les ventes, mais pas pour les réparations, vous le savez bien.

Papa appliquait scrupuleusement toutes les lois qui paraissaient au Journal officiel, même si cela changeait tout le temps. En effet, le syndicat des armuriers, auquel il était affilié, informait régulièrement tous ses adhérents.

— Pas obligatoire, un registre de réparations ? Absolument faux, monsieur.

Le piège était là. Sans cela, ils seraient rentrés bredouilles. Quelques lignes dans un Code peu pratiqué par les juristes, mais ayant force de loi quand même, stipulaient qu'une trace régulière devait justifier la provenance d'une

marchandise, même si la facture existait. En d’autres termes, un registre...

— Eh bien, j’ai un cahier où tout est noté. Tenez, le voilà.

Ils jetèrent un rapide coup d’œil dessus.

— Votre registre des réparations n’est pas valable.

— Comment ça ?

— Le foliotage est obligatoire…

— Mais tout est noté : nom et adresse des clients, marques et numéros des armes. C’est suffisant pour connaître la provenance, non ?

— C’est vrai, mais rien ne vous empêche d’arracher une page, puisqu’elles ne sont pas numérotées.

— Pourquoi ôterais-je des pages à mon registre ? Je suis un homme honnête !

— Désolé, monsieur... On verbalise et on ramasse tout. Quant à l’amende, elle pourra atteindre jusqu’à trois fois le montant des armes en question.

— Mais comment je pouvais savoir, moi, pour cette histoire de registre ? Ce n’est même pas marqué dans les textes de loi !

— Ce n’est pas marqué dans le Code civil, mais c’est dans le Code des douanes. La loi, nul n’est censé l’ignorer, monsieur.

Apparemment contents de leur visite, ils saisirent plus d’une trentaine de fusils. Personne ne savait, à cette époque, s’il existait des formulaires de restitution. Presque toutes les armes saisies appartenaient à des clients. Bien

qu’il eût une famille à nourrir, cela empêchait mon père de travailler temporairement.

Il lui fallut plusieurs mois pour récupérer la totalité des fusils. Cela exigeait de produire soit les factures initiales, soit les déclarations de possession, faites sur l’honneur et signées par les propriétaires. Encore fallait-il que tous l’acceptent, mais il y parvint.

Sur tout le territoire, beaucoup de confrères trébuchèrent sur le même caillou que lui. Ils connurent un traitement identique. La France fut quadrillée de long en large pour les besoins de cette enquête. À ma connaissance, personne ne fut oublié.

En de pareilles circonstances, monsieur de La Fontaine n’eût point manqué de dire : « *Apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l’écoute… Cette leçon vaut bien quelques lignes, sans doute* ». Les armuriers, honteux et confus, jurèrent, mais un peu tard, qu’on ne les y reprendrait plus.

À cette époque-là, j’ignorais qu’un jour, ce serait à mon tour d’en tenir, des registres… Quelle que fût la dépense, les miens furent toujours dûment foliotés.

***

Vers cette période, mon grand-père décéda. La dernière fois que je l’avais vu vivant, il était à l’hôpital, sous perfusion et sondes. Ses jambes étaient à peu près du même diamètre que mes poignets. Pourtant, ses cheveux étaient encore noirs bien qu’il fut âgé de plus de soixante-dix ans. Il n’avait

pas dit grand-chose ce jour-là, sinon quelque chose du genre :

— Coupez les machines... Je souffre trop, tout ça est inutile... Mais merde, débranchez-moi...! Laissez-moi crever...

Les vacances, il ne connaissait pas. Seule une chose sur cette planète pouvait arrêter ce genre d'homme : la mort. Après quelques jours, sa pénitence s'acheva. La grande faucheuse, qu'il appelait de ses vœux, l'exauça enfin en le délivrant de ses souffrances. Je ne me souviens pas d'avoir pleuré à son enterrement, car, dans mon esprit, il était encore vivant à cet instant-là.

La semaine suivante, Papa et moi allions dans l'atelier parisien. Je n'avais plus visité celui-ci depuis l'enfance. La même odeur y flottait toujours, comme si toutes les armes venues ici n'avaient jamais tout à fait quitté l'endroit.

Tout paraissait rétréci, l'arche de Noé se réduisait maintenant à une coquille de noix. Adieu continents, mers, forêts et landes ; adieu, pays du bois et fontaines de fer... Les places de travail n'étaient plus que des cités fantômes, car les mines s'étaient effondrées. Dans la forge près de la vigne, plus personne n'était là pour donner le baptême aux métaux. Au loin, les portes de la chapelle battaient au vent : envolée aussi l'âme, vers des cieux où la douleur n'existait plus.

Les belles élégantes dansaient sur un air de charleston, et les messieurs gominés ajustaient leur redingote. Emportant avec lui le souvenir d'une époque disparue, mon

aïeul partait faire un tour de piste là-haut. Peut-être montait-il avec quelques ultimes secrets de magie armurière, pour en saupoudrer plus tard la terre au hasard des lunes, entre deux nuées de vitriol bleu et trois ondées d’eau de trempe.

On vida toutes les pièces, en retardant inconsciemment le moment de démonter son établi. Finalement, on dévissa quelques tire-fonds. L’étau à pied s’affala bruyamment en soulevant un nuage de poussière. À cette seconde, les aiguilles de l’horloge s’arrêtèrent. Un grand livre se ferma en tombant, exhalant un souffle sépulcral.

Dans un silence intemporel, un homme de fer venait de mourir pour la seconde fois. Adieu, grand-père...

VI.
Le triomphe de Candide

Dans les catalogues, je voyais depuis longtemps un objet étrange, ressemblant à un gant de bois sphérique, emprisonnant la main en totalité. Un canon d'une trentaine de centimètres de longueur en sortait. Apparemment, rien d'autre que du noyer et un tube… C'était impressionnant : par où fallait-il introduire la cartouche ? Sur les catalogues, ce menu détail était invisible.

De fabrication russe, cette arme était destinée à une discipline sportive, le pistolet libre à cinquante mètres. La précision absolue vue par les Soviétiques avec les secrets d'outre-rideau de fer, spécialement conçue pour les médailles d'or olympiques... Cela supposait qu'un portefeuille y perde quelques ramées. Malheureusement, le mien était peu garni.

Tant pis pour mes achats musicaux ! L'album de John Lennon, avec la chanson « *Imagine* », l'une de mes préférées pourtant, serait pour un peu plus tard. Après quelques restaurations d'armes anciennes en heures supplémentaires, j'eus bientôt assez dans ma petite enveloppe. Je passais commande.

Quelques jours ensuite, dans les brumes du petit matin, une valise en bois arriva par la malle-poste de Saint-Petersbourg. Avant de remonter dans son fiacre, le cocher

donna un peu de foin à ses chevaux, puis s’en retourna vers la frontière. Dans la plus grande fébrilité, moi, jeune moujik, je déballais mon colis.

Oui, la livraison était bien conforme à l’esprit russe. Même si j’avais été perdu en Sibérie, rien n’aurait manqué : baguette de nettoyage, tournevis et chasse-goupilles, huilier, boîte de pièces détachées, écouvillons ainsi que l’inévitable mode d’emploi. Le canon ressemblait à une antenne de Spoutnik.

Une sorte de gant se trouvait à l’extrémité de ce Kremlin miniature. Il n’aurait pas déplu à Khrouchtchev en personne... Ce n’était pas une petite mitaine, mais une pièce d’ébénisterie conséquente. La main y rentrait péniblement. La seule chose qui faisait défaut dans cette boîte, c’était peut-être un chausse-pied, on l’aurait rebaptisé chausse-main pour l’occasion.

Après, il ne restait plus qu’à bloquer le repose-paume. Totalement emprisonnée, la main ne pouvait plus glisser, d’où une parfaite stabilité en visée. La légèreté du départ était exceptionnelle. Le coup partait au moindre zéphyr.

Je mesurais le poids de détente avec un peson spécial. En tournant quelques vis, il était possible de le régler à moins de 10 grammes. La canonnerie était assez précise pour poinçonner un demi-ticket de métro à cinquante mètres.

Les scores soviétiques n’avaient rien d’étonnant dans ces conditions, surtout si l’on ajoutait une pincée de bêtabloquants et quelques gorgées d’anabolisants.

Toutefois, la conception technique datait. L'ergonomie, notamment, laissait à désirer. J'entrepris des modifications au terme des premiers essais : pose d'un levier de culasse latéral et augmentation de la pente de la poignée, afin d'arriver au plus près des points de blocage musculaires.

Afin que l'arme reste parfaitement horizontale lors du tir, j'ajoutais un niveau à bulle derrière la hausse. Je plaçais aussi un compensateur de recul par inertie, plus quelques autres additions mûrement réfléchies.

Puis je commençais l'entraînement. Après, ce fut la saison des résultats : un concours de tir de police avec une médaille d'argent, les départementaux avec une médaille d'or du club, puis les régionaux et enfin le barrage des nationaux. Je venais de fêter mes vingt ans. J'arrivais aux championnats de France où je me classais dix-huitième dans ma catégorie.

Un match se gagne grâce à la fatigue des autres, vieille règle que j'avais oubliée. Or, la ville où le match se déroulait, Lyon, était distante de quatre cents kilomètres. J'étais arrivé en voiture une demi-heure seulement avant la rencontre. D'autre part, depuis mon accident, mon rythme cardiaque hésitait entre Mozart et Wagner, mes jambes entre Menuet et danse folklorique. Je tenais debout, mais c'était à peine.

Malgré des techniques maintenant validées, la machine humaine ne suivait pas. Il n'y avait rien à faire pour réparer mes artères et mes veines. Les meilleurs chirurgiens avaient fait sur moi tout ce qu'ils pouvaient. Je savais faire

des miracles sur les armes, mais pas sur les organismes. Bien que n’ayant rien à me reprocher, j’étais quand même déçu.

Une raison valable de l’être ? Quand je repensais à mon fauteuil roulant, aucune, finalement...

Après, je relevais un autre gant. Au lieu de modifier des armes existantes, pourquoi ne pas en fabriquer totalement une ? L’absence de fraiseuse me laissait augurer des difficultés.

Je disposais de peu : des limes, une scie à métaux, un chalumeau et une perceuse électrique. Bref, des choses que l’on pouvait trouver dans n’importe quel magasin d’outillage. Dans un coin de l’atelier, un vieux tour à courroie se dressait avec des airs de Nautilus. Par défi, je refusais d’employer cette machine qui remontait au temps de Gustave Eiffel.

Lors de mes dix-sept ans, j’avais commencé un petit pistolet à un coup en calibre 22. Le résultat n’avait pas été très concluant, car j’avais voulu employer du métal de récupération. Maintenant, l’exigence commandait. Il s’agissait de réaliser de véritables prototypes, mais avec des moyens très limités.

Dans le quartier du Marais à Paris, un grand monument dédié aux ajusteurs se dressait. C’était une sorte de cathédrale où des quantités gigantesques de métaux, de tubes et de méplats s’entassaient un peu partout. La matière première de beaucoup de corps de métier se

trouvait là. Chaque ouvrier arrivait avec un petit bout de papier en main.

— Quatre mètres de XC60, trois barres d'AGS, deux kilos de goupilles de 3, et avec cela, mon bon monsieur, ce sera tout ?

Ce vénérable marché se tenait là depuis le 18e siècle, non loin d'une ancienne commanderie templière aujourd'hui disparue. Tout y était parfaitement classé. On demandait de la plaque d'acier de trois millimètres d'épaisseur, on l'avait. Des tiges rectifiées pour les axes, idem. De la visserie spéciale ? Aucun problème. Un trésor s'entassait là, c'était la caverne d'Ali Baba…

Partant de là, fabriquer devenait facile. Tout arrivait déjà calibré. Deux choses comptaient vraiment : la munition que devait tirer l'arme, puis la réalisation des plans en tenant compte de la cote des métaux disponibles. La seconde partie consistait à prévoir les procédures de découpe et d'assemblage, et donc le système. Par ces moyens simples, il devenait possible de faire des fabrications en série.

Ce fut le premier choc de ma vie de concepteur. Ainsi, sans aucune usine, sans nul sous-traitant, un homme seul pouvait fabriquer des armes. Personnellement, ce n'était pas une découverte. Je voyais cela sur des pistolets anciens, œuvres d'artisans parfois solitaires. Jusque-là, j'ignorais que je possédais le même pouvoir qu'eux.

Car savoir fabriquer une arme est un pouvoir…

Cette étincelle obscure était en moi depuis toujours, mais je l'ignorais. Jusque-là, l'expression « *entièrement fabriqué*

à la main » tenait plus, pour moi, du fantasme publicitaire que de la réalité. Or, additionnée à la pensée, la main est l'outil de tous les outils. Mais qui vit encore cela au quotidien, de nos jours ?

Les ingénieurs fabriquaient des objets sans âme en série. Maintenant, ils cherchaient l'esprit des choses. Pour s'en apercevoir, il suffisait de regarder la télévision, où l'on cherchait une vérité dans des objets à l'utilité artificielle.

Au lieu de cela, je me mis à dessiner des esquisses fulminantes, à sculpter des noyers centenaires, et à faire tinter les canons en ré majeur. J'ouvrais les mécanismes avec la clé des couleurs, leur donnant la lumière d'un arc-en-ciel…

… Mais la couverture de ma petite bible restait de fer, et arrivés devant le miroir, mes codex devenaient illisibles. Quelque chose manquait, je le sentais confusément. Il ne s'agissait pas de technique.

Y aurait-il eu un problème de philosophie ? Sans doute, car les choses vraiment importantes ne se disent pas avec des mots. Pour l'heure, je tournais les pages du Mutus Liber, le livre muet. Un peu avant l'aube, lorsque la rosée se posait sur les champs, il me parlait, mais je ne savais pas l'entendre, car personne ne m'avait appris à l'écouter.

Mais qui a jamais compris le Mutus Liber ?

***

Dans les bras d'une jolie blonde, James Bond démonta son pistolet d'or et le mot « *fin* » apparut à l'écran. Progressivement, la lumière revint dans la salle de cinéma.

J’en sortis songeur. Pourquoi ne pas me transformer en agent secret, en allant espionner dans les armureries parisiennes, par exemple ?

Double zéro décida alors d’investir en carburant. Il démarra en trombe vers la capitale, dans une DS bleu delta avec frein de secours à gauche. Dans sa poche se trouvait un plan de Paris, sans lequel il se serait senti perdu.

J’allais visiter quelques confrères, mais sans me présenter. Dans toutes les boutiques où j’allais, des rangées de fusils bien astiqués s’alignaient à la verticale derrière les vitrines. C’était le temps des belles devantures, dans lesquelles une liberté restreinte s’affichait encore. Des carabines 22 répliquant les M16, Kalaschnikoff ou USM1, avaient encore droit de cité à côté des classiques fusils d’artisan qui, pour leur part, avaient droit à tout mon respect.

J’entrais dans certains de ces magasins, en prenant garde à mon incognito. Je passais pour n’importe quel quidam. Cela me permettait de déceler les failles au niveau de la sécurité, ou encore de constater le manque de respect que subissaient parfois les clients. Certains devaient même avoir l’impression de déranger.

On me considérait souvent d’une manière hautaine, presque dédaigneuse, en me faisant comprendre qu’en ces lieux, seuls deux droits m’étaient accordés : choisir — de préférence très vite ! — et payer. Avec mon air innocent, ils me voyaient avec des plumes.

Je disposais d’un atout considérable : personne ne me connaissait. Afin de déterminer le degré de compétence et d’honnêteté des vendeurs, je pouvais faire des tests. Je ne m’en privais pas.

— Ce fusil me plairait bien, pouvez-vous me dire comment le canon est choké ?

— Mais, avec des chokes de chasse, monsieur, évidemment !

— Ah bon...

D’abord, il faut savoir que « *choke de chasse* » ne veut rien dire. Plusieurs diamètres existent selon le type d’usage : tir à balle, sous-bois ou plaine. Avant de fixer son choix, il est donc très important de connaître ses chokes, raison pour laquelle un professionnel n’oubliera pas de l’indiquer. Enfin, en principe...

Un autre de mes tests tenait en une question mortelle.

— J’aperçois un trou dans le canon. Tenez, voyez… Est-ce normal ?

Outrés, les vendeurs prenaient alors leurs grands airs.

— Comment ça, un trou dans le canon ? Mais il est parfait, mon canon !

— Si, regardez là : un trou !

— Mais il n’y a pas de trou, je vous dis ! C’est juste une poussière.

— Alors vous avez l’œil aux poussières, vous…

Sur les modèles à emprunt de gaz, il existe vraiment un trou dans le canon. Il s’agit d’un évent de gaz, sinon le

mécanisme ne fonctionnerait pas. Encore faut-il l'avoir appris !

— Ah, il y a marqué « *Gaucher* » sur ce fusil. Or, je suis droitier. Il pourrait m'aller quand même ?

— Non, attendez, je vais vous en donner un autre.

Gaucher, c'est une marque, mon interlocuteur aurait pu me le dire, quand même. Arrivé là, il fallait rétablir l'équilibre. Faisant mine de partir, je me retournais alors, l'œil tourmenté, posant une question existentielle :

— Le meilleur plomb de chasse, c'est le Sète ou le Troie ?

— Le numéro sept est plus petit que le trois. Vous en utilisez seulement deux ?

— Oui, comme quatre.

— Éventuellement, je peux vous compter le six au prix du dix.

— Ça tombe bien. Après les trois-huit, je tire de cinq à sept.

— Vous avez déjà acheté du neuf ?

— Moi, je suis plutôt numéro un…

— Ah, vous n'êtes pas numéro six ?

— Je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre !

Puis je laissais mon vendeur réfléchir là-dessus tout en m'éloignant. Le score n'était pas à son avantage. Pouvait-on vraiment appeler cela du travail ? Ils étaient là, les marchands du temple ! Grâce à cette méthode, je pouvais savoir si je parlais à un incompétent, un paresseux, ou

quelqu’un qui me prenait pour ce que je n’étais pas. Triomphe de candide...

Dans ces lieux, l’activité d’atelier était réduite à son minimum, quand elle avait la chance d’exister. Mon activité coutumière s’exerçait dans la difficulté ; celle des vendeurs dans la facilité, et pourtant, c’était mal fait ! Le chromosome de la paresse, peut-être ?

Non, celui de la culture de la carotte dans les champs d’oseille : à savoir qu’une marchandise achetée mille francs, plantée dans un bon sol, se vendait jusqu’au double. Parfois même, beaucoup plus. Tout cela sans rien faire, sans connaissances particulières, sans même se salir les mains. Il suffisait d’attendre le chaland.

D’autre part, les clients à la mise soignée recevaient de grands égards même s’ils n’achetaient rien. Ceux-là avaient compris qu’il fallait snober les snobeurs, en l’occurrence ces vendeurs altiers qui, visiblement, se croyaient issus de la haute aristocratie. Dans ce cas, les négociations pouvaient exister. Les autres sortaient de là un peu secoués, mal à l’aise. Ils n’y retournaient que contraints et forcés.

De cette manière, les autres armuriers héritaient d’une clientèle de déçus. Le mal était déjà fait, car il ne restait plus grand-chose à dépenser. Que vendre alors, sinon quelques cartouches et un nécessaire de nettoyage ? Pas de quoi remplir la caisse.

Avec les années, ce type d’attitude avait fini par durcir la clientèle. N’importe quelle marchandise subissait un

examen pointilleux, d’un air de dénégation méfiante. Personne n’osait plus prononcer un prix, de crainte que cela fût considéré comme impoli.

Les étiquettes devenaient une sorte de providence mercantile. Bref, le service manquait. S’ils avaient une question à poser, les clients le faisaient de préférence avant de remplir le chèque. C’était plus prudent.

Une seule chose comptait désormais, l’argent, ce diable qui fait tourner le monde. Il remplaçait les vieilles règles comme respecter, expliquer, conseiller, par une nouvelle : paraître. La qualité était remplacée par l’apparence de qualité, la compétence par l’illusion de compétence, l’honnêteté par le masque de l’honnêteté. Où était la vérité ?

Depuis longtemps, les monnaies d’or avaient été remplacées par du papier ou des métaux de faible valeur, genre jeton de téléphone ou billet de Monopoly. Montesquieu et Pascal se battaient dans les tiroirs-caisse, mais le plus chiffré des deux était, naturellement, l’inventeur de la célèbre machine à compter. Signe des temps ?

Quoi de commun avec ce que mon père m’avait appris du commerce ? Apparemment, cela datait d’une époque révolue. Toutefois, je ne pouvais pas rester éternellement chez mon père. Il fallait aller à la découverte de nouveaux horizons, ne fût-ce que pour acquérir une expérience de la vente dans les armureries. Après tout, pourquoi pas ? Personne ne m’aurait excommunié pour si peu.

En 1982, j’écrivis à la Chambre syndicale des armuriers à Paris, dont le bulletin de liaison contenait une page consacrée aux emplois. J’y fis passer une annonce. La semaine suivante, j’avais reçu deux propositions de travail, l’une émanant d’un grand nom, l’autre d’un petit.

Dans l’ordre des rendez-vous, je donnais la priorité au plus méconnu, étant ennemi du favoritisme. C’était philosophiquement juste. Professionnellement parlant, ce n’était pas le meilleur choix à faire. Je me le reproche encore aujourd’hui.

Grâce à ce faux pas, j’ai vécu, tel Ulysse, une odyssée pendant une vingtaine d’années de ma vie. J’ai entendu le chant des sirènes, j’ai vu Charybde et Scylla et les nymphes m’ont aimé. J’ai affronté le souffle des dieux et même croisé le regard de Zeus.

Mais je n’ai jamais retrouvé le chemin d’Ithaque…

***

Rendez-vous fut pris le matin vers onze heures. J’arrivais devant un magasin bien placé, dans une grande rue passante en plein milieu de Paris. J’inspectais la vitrine. Elle était abondamment fournie de fusils aux marques connues, de couteaux de tous modèles, de répliques d’épées et de cannes-fusil, de révolvers à poudre noire ou à grenaille. Et aussi de Winchesters à levier, ce qui me rappelait mon enfance...

Je poussais la porte, faisant sonner le traditionnel grelot. L’intérieur de la boutique faisait un peu western des années 1970 : un décor de lambris, avec un drapeau

américain et la photo de John Wayne, de pied en cap, bien en vue.

Aux quatre points cardinaux, tout au long des murs, des râteliers croulaient sous le poids des armes enchaînées. Elles étaient à l'Est, à l'Ouest, au Nord et au Sud, partout ! Peut-être aussi dessus et dessous, mais je n'allais pas défoncer le sol ou le plafond pour m'en assurer.

Derrière le comptoir, un homme d'une quarantaine d'années, châtain, élégant et décontracté, me reçut.

— Hugh, visage pâle ! Toi venir pour la place ?

Était-il Cheyenne ou Iroquois ? Je réservais mon avis pour l'instant.

— Oui, grand sachem !

— Ah, c'est mon frère que tu viens voir... Je m'appelle Vincent, et lui, c'est Richard.

Tiens, une armurerie familiale ? J'appréciais. Pour moi, c'était bon signe.

L'instant d'après, je discutais avec le maître des lieux. Très brun, coiffé bas, l'air tenace, c'était un commerçant dans l'âme. Il s'habillait de manière simple et ressemblait à tout le monde, mais une étincelle mercantile me semblait parfois durcir son regard. Il me demanda :

— Votre nom ne m'est pas inconnu. Votre père et votre grand-père n'étaient-ils pas réparateurs d'armes ?

— Fabricants aussi.

— Pourquoi n'être pas resté avec eux ?

— Pour voir comment les choses se passent ailleurs.

— Et quand vous aurez vu ? Vous partirez ?

— Pas si je me sens bien où je suis. Pourquoi avez-vous besoin d'un armurier qui soit à la fois vendeur et technicien ?

— Mon autre frère, Roland, est parti voilà quelques mois. C'était lui qui faisait les réparations, il était diplômé de Liège. Je cherche quelqu'un qui ait le même titre, de préférence.

— Moi, je trouve plus normal que les armuriers français soient formés en France. Nous avons le CAP d'armurerie à Saint-Étienne, non ? De toute manière, même après deux ou trois ans d'études, il reste énormément de choses à apprendre.

— Pardon ? Les clients croient dans le diplôme belge, c'est l'essentiel !

Je sentis que je l'avais vexé. Détail que j'ignorais, mais que je devais apprendre par la suite, l'éjection fraternelle avait eu lieu consécutivement à une dispute sérieuse. Je détournais donc la conversation.

Il me fit visiter l'atelier, dont la superficie n'excédait pas la taille d'une cuisine moyenne. Un tour d'établi se trouvait là, machine peu répandue, à cette période, chez les armuriers détaillants. L'endroit demandait des améliorations pour en faire une unité productive. Il y avait des choses à faire là, peut-être un défi à relever ?

D'autre part, je cherchais une expérience de vente, et rien ne manquait au stock qui était, ces années-là, l'un des plus complets de Paris. Une seule chose m'inquiétait. Des

négociateurs confirmés n’étaient pas indispensables à mon futur patron, car il avait monté un système bien à lui. Il me l’expliqua.

— En commerce, je connais trois règles essentielles, être le plus près possible des clients, avoir les prix les plus bas. Et surtout, tenir toutes les marchandises immédiatement disponibles.

Il en oubliait deux autres qu’il pratiquait avec dévotion : faire beaucoup de publicité et acheter en grosses quantités, de manière à pouvoir négocier avec les importateurs et les fabricants. Ainsi, il avait fabriqué une sorte d’aspirateur à billets de banque. Une partie non négligeable reposait sur la vente par correspondance. Apparemment, la machine tournait bien.

La question de ma rémunération fut ensuite soulevée, mais le personnage accordait plus d’importance au prix qu’aux capacités réelles. Dans la mesure où les vendeurs ne possédaient pas de grandes connaissances sur les armes, je trouvais cette solution malhabile. Quand les problèmes techniques apparaissent, les économies faites sur les compétences se payent cher. Dans le même temps, un technicien fidélisé, c’est autant que les concurrents n’auront pas.

— Qui faisait les réparations le mois dernier ?

— J’avais quelqu’un, mais cela n’a pas donné satisfaction. Vous avez vu dans l’atelier ce qu’il a laissé en cours.

— Oui...

— Le magasin vous va ?

— Il est très convenable, ma foi. Quand faudrait-il commencer ?

— Si vous êtes d’accord, tout de suite.

L’endroit me plaisait. D’une part, rien ne manquait en stock. D’autre part, la place pour aménager un atelier performant existait, ce qui permettrait d’assurer un service de qualité. Enfin, une gare se trouvait à proximité immédiate. Le trajet serait facile, ce qui m’arrangeait vu l’état de mes jambes.

Je commettais toutefois ma première erreur. En effet, je donnais une réponse favorable sans attendre de visiter mon confrère plus prestigieux. Je devais le regretter longtemps. Peut-être avais-je pris ma décision en repensant aux Winchesters de l’atelier de mon père et de mon grand-père, auxquelles je ne pouvais pas toucher lorsque j’étais enfant ?

Quelques instants plus tard, je me retrouvais du côté des vendeurs parisiens. Même si je ne les appréciais guère, c’était l’occasion de découvrir une autre facette du métier.

VII.
Quelques clients

Bien évidemment, par un curieux caprice du destin, des candides, totalement authentiques cette fois-ci, passèrent devant moi. Je me souviens de l'un d'eux :

— Et cette carabine ? Il y a marqué sur le canon qu'elle est unique, mais j'en vois cinq autres à côté. C'est de la publicité mensongère !

— Mais non... Unique, c'est la marque...

— En ce cas, Hendaye, ce n'est pas le fabricant ?

— Eh non... C'est la ville où il est.

Me rappelant ensuite de mes expériences de grande distance avec ma première carabine, je continuais :

— Ces armes sont très précises, j'ai même fait du tir jusqu'à deux cents mètres avec.

— Mais, normalement, la portée de tir est de cinquante mètres, non ? À tout casser jusqu'à cent ?

— Le projectile de 22 peut aller jusqu'à deux kilomètres en balle perdue. À deux cents mètres, la dispersion augmente, c'est sûr. Mais avec une bonne lunette, une comme celle-ci, par exemple, on peut y arriver...

J'en profitais pour sortir l'accessoire précieux, dont la vente était alors assurée. Même chose pour les modérateurs de son. Les ayant tous testés, je pouvais

conseiller le meilleur. Également, étant donné que j’assurais les réparations, j’étais bien placé pour vendre les fusils les plus fiables à mes clients. En général, ce n’étaient pas les moins chers.

Quand nous étions seuls, Richard me disait :

— Tu passes trop de temps à les convaincre !

— Là, je pouvais, le magasin était vide. J’ai vendu une lunette, un silencieux et une bretelle en plus.

— Non, tu passes trop de temps, ne t’ennuie pas ! Le principal, c’est de les faire payer pour ce qu’ils viennent chercher. Ne cherche pas ailleurs.

— Et s’ils se trompent ?

— Ça, ce n’est pas ton problème... Ils achèteront quelque chose d’autre plus tard, voilà tout.

Il me parla ensuite de son frère. Celui-ci avait acheté une armurerie dans la proche périphérie parisienne. L’un écoulait des quantités importantes avec des marges réduites. L’autre diffusait des produits classiques à moindre volume, considérant que ce n’était pas un frein commercial.

Je crus comprendre que leur dispute venait de là. C’était la lutte entre le concept de la grande distribution et une forme d’armurerie traditionnelle. Voilà pourquoi ces deux-là s’étaient brouillés et séparés. Du moins, c’était a priori la seule raison.

Il me semblait que Richard, plutôt tendu, communiait dans la concurrence avec son cadet diplômé, comme s’il voulait prouver la supériorité de sa stratégie. Dans ces

moments-là, l’importance du stock et sa rapidité de rotation, ou encore le nombre d’armes vendues prenait toute son importance.

Le chiffre d’affaires remplaçait le jeu de billes. Qui lancerait le plus loin ? D’autre part, les doubles pages de publicité dans les revues spécialisées auraient rassuré n’importe quels gestionnaires, banquiers ou grossistes. Les commandes affluaient de toute la France.

Quand donc cesserait cette guerre peu civile ? Le terrain était d’autant plus difficile que Roland vivait toujours dans l’appartement au-dessus de l’armurerie. Les deux frères ennemis évitaient de se croiser. Cet état de choses me gênait, car venant d’une famille unie, je ne comprenais pas une telle attitude. Ah, s’ils s’étaient entendus ! Ils auraient pu couvrir plus des trois quarts du marché parisien de l’arme, tout simplement.

Le troisième de la famille, Vincent, était d’un naturel agréable et détendu. Les commerçantes de l’endroit lui souriaient toujours. Malheureusement pour les belles, il était déjà marié.

Le quartier était agréable, les vendeurs appréciaient beaucoup le magasin pendant l’été. Une grille de métro s’étendait au sol, juste devant la vitrine. Dans la rue, les jolies passantes en robe légère défilaient, parfois surprises par un grand souffle d’air tiède, telles des Marilyn qui auraient été parisiennes.

À l’occasion des grandes manifestations, le boulevard devenait comme le chemin de la nourriture dans une

fourmilière. À environ deux cents mètres de l’armurerie, des cortèges défilaient avec leurs banderoles. Par sécurité, nous fermions le magasin avec le rideau de fer et mettions l’alarme.

Puis nous allions attendre à la terrasse du café voisin, un téléphone à portée de main. Nous y partions à quatre ou à cinq, parfois avec un client devenu proche. Les commentaires prenaient alors un ton décousu, peu importait qui parlait.

— Tiens, ce coup-ci, c’est la CGT.

— Non, tu crois ? Ce n’est pas la CFDT ou FO ?

— Parfois, il y a des casseurs, on ne peut jamais savoir. En tous cas, ce ne sont pas les bonnes sœurs qui marchent vers le Sacré-Cœur.

— Ah bon, tu aurais préféré les bonnes sœurs, toi ?

— Avec de la chance, elles seraient même passées devant le magasin !

— Ouh... Avec la grille de métro ?

— À chacun ses fantasmes.

— Qui a lu Le Parisien ce matin ?

— Moi, je boirais bien un demi.

— Prends plutôt ton quart, pour aller chasser la cornette cendrée !

— Non ! Je préfère les blondes, moi, monsieur...

Dans ces cas-là, la serveuse arbitrait :

— Ah, mais qu’est-ce que vous avez contre les brunes ? D’abord, vous n’en buvez jamais !

La suite était malaisée à décrire, car la conversation continuait sur la chose philosophique et la culture. Quelle différence entre Delacroix, Montesquieu et Pascal, par exemple ? Cela devenait le café des Arts...

Lorsque le long cortège de la manifestation était passé, nous levions le rideau de fer en quelques tours de manivelle. Le manège coutumier reprenait jusqu’au soir. D’abord convaincre, si la publicité ne l’avait pas déjà fait ; après, aller prendre un fusil dans la réserve en se faufilant ; car les colis s’entassaient jusqu’au plafond dans un amoncellement instable.

Dans cette pièce, il restait juste assez de place pour respirer. Tout le reste n’était qu’armes et accessoires. Une fois dehors, si rien ne s’était écroulé, on se sentait comme sauvé. Après, vérifier la marchandise, encaisser le règlement, dire au revoir dans un sourire et enfin, s’apprêter à recommencer...

À la fin du mois, malgré les ventes et toutes les réparations effectuées, ma fiche de paye me rappelait ma première mobylette avec vent de face.

Peu m’importait, je faisais un métier qui me plaisait ! Pour ce qui était de l’argent, à partir du moment où j’en avais suffisamment, je m’en moquais, à vrai dire.

***

Les renseignements à donner aux clients nous faisaient passer beaucoup de temps. Nous recevions beaucoup

d’appels. Le premier souci était d’aller vite, le second de trouver l’information. Sur le bureau, les tarifs s’amoncelaient en une montagne à l’équilibre hésitant. En mon for intérieur, je l’appelais le pic des prix.

Lorsqu’il fallait donner un renseignement, cela ressemblait parfois à de l’escalade. Mieux valait être solidement encordé.

— Bonjour, monsieur l’armurier, j’aimerais avoir le prix de votre juxtaposé le moins cher en calibre 12.

— Mais bien sûr... Attendez, je cherche...

(Bruits de documentation que l’on consulte rapidement).

— Ah voilà, je l’ai ! Mille trois cent quarante-neuf francs, monsieur.

— Tiens, à l’armurerie de..., j’ai vu qu’ils en avaient un neuf francs moins cher.

— Attendez, je vais contrôler mon tarif.

(Murmure de dossiers déplacés et de revues hâtivement feuilletées. À ce moment-là, cinq minutes se sont déjà écoulées).

— Ah non, l’armurerie de..., fait le même cinquante francs plus cher que nous ce mois-ci. Je viens de le voir sur leur publicité.

— Ah non, je les ai appelés hier.

— Hier, nous étions le 31... En plus, c’est leur prix sans mise à mesures !

À ce moment-là, après quelques palabres, venait tout naturellement la question habituelle :

— Vous pourriez me faire une réduction ?

— Je vais voir avec le patron.

À partir d'une certaine somme, le grand sachem faisait oui de la tête. Auquel cas, il fallait plonger de nouveau dans les tarifs pour vérifier si nos factures le permettaient. Encore du temps perdu, à cause de l'amoncellement de papier en forme de gratte-ciel.

— Bon, sur ce modèle-là, on ne peut pas, monsieur.

— Même si je paye comptant ?

— Vous pouvez payer en trois fois, ou à crédit sur vingt-quatre ou trente-six mois, si vous voulez.

— Au fait, c'est un fusil fiable ? Parce qu'on m'a dit que, sur cette marque, il fallait faire attention à la percussion.

(Exclamation du vendeur qui peste contre le tas de documents qui vient de s'écrouler. Ayant survécu par miracle, il trouve encore la force de parler).

— Sur ce modèle, il faut appuyer sur les détentes, sinon ça ne marche pas.

— Ah bon. Vous auriez quelque chose de mieux, mais un peu moins cher ?

— Non, mais j'ai le contraire si vous voulez...

Et l'on repartait pour un tour. Mieux valait être d'une nature calme.

Il était urgent de raser la montagne des prix pour la remplacer par une vallée tranquille. À la demande de Richard, je fabriquais une sorte de livre immense, sur un large support en contreplaqué verni, avec les tarifs de tous

les fabricants et importateurs français. Voilà, je pouvais m'en vouloir pour de bon, à présent : j'avais fabriqué la bible des marchands du temple !

Grâce à ce nouvel outil, donner un prix dans l'instant devenait possible. Les soixante-dix sept francs de matériaux qu'il avait demandé furent vite amortis. On m'enseigna ensuite la manière d'éconduire les demandes de renseignement ne portant pas, a priori, sur les ventes.

— Monsieur l'armurier, quel est le meilleur fusil au monde ?

L'œil inquisiteur, le vendeur en chef regardait ce qu'il y avait de plus cher en rayon, puis, d'un ton complice, lâchait :

— Et bien, vous avez de la chance, nous l'avons justement en magasin ! Passez nous voir !

La conversation terminée, je lui disais, l'air étonné :

— Mais tu n'as pas été très sincère avec ce client.

— Si j'arrive à le convaincre sur un modèle de fusil, il peut l'acheter chez un concurrent. J'aurais alors perdu mon temps, car il saura quoi prendre, mais pas forcément chez nous.

— Moi, pour les réparations, j'annonce toujours la couleur.

— Tu as tort. Si un garagiste ne te donne pas un prix au téléphone, que fais-tu ?

— Je l'oublie.

— Non. Tu vas le voir, au cas où il serait moins cher que les autres. Lorsque vous serez ensemble, ce sera plus facile pour lui de te convaincre, non ?

— C’est possible.

— Tu auras traversé tout Paris pour venir le voir. Accepteras-tu de repartir les mains vides, sans avoir avancé ?

— Pas évident.

— Voilà ! Ce n’est pas le meilleur qui emporte l’affaire, mais le plus rusé... Tu me devras un café pour la leçon.

Un cours pareil à ce prix-là, c’était cadeau.

***

Dans ce magasin, une seule personne savait réparer les armes sans créer de nouvelles pannes. Par malheur, il s’agissait de moi.

De ce fait, je me retrouvais les mains dans la graisse, comme chez Papa. Ce n’était pas spécialement mon souhait, car dans ce métier, la vente permettait de gagner plus que les compétences techniques et l’effort.

Il fallait terminer les réparations oubliées par l’ancien ouvrier, livrer les mises à mesure des fusils récemment vendus. Cela, tout en effectuant les travaux courants. Malheureusement, l’atelier n’était pas bien structuré.

Dans les semaines qui suivirent, je disposais l’ensemble en surface de production performante. Pour l’instant, c’était le chantier, il fallait commencer par mettre de l’ordre. Après, ce furent les grandes manœuvres : inventorier le

matériel et les pièces détachées, lister l'outillage, les produits et les machines qui faisaient défaut. Pour terminer, installer les nouveaux engins à l'odeur de neuf...

Maintenant, mes journées s'écoulaient surtout dans des activités de service après-vente. Par rapport à mon proche passé, cela présentait l'avantage de ne pas me dépayser. Malheureusement, cela ne me permettait pas d'avoir une expérience plus globale, alors que je le souhaitais.

À cette occasion, je constatais la sous-rémunération des armuriers techniciens par rapport à leur savoir-faire. Avec trois mois de formation seulement, les vendeurs s'en sortaient mieux à paye égale, voire supérieure. Injustice ? Oui, car sans les premiers, les seconds n'auraient jamais existé.

Pourquoi effectuer deux ou trois ans à Liège ou Saint-Étienne, si personne ne mettait le prix ensuite ? D'autre part, le diplôme belge n'était pas encore reconnu par la France. Le manque de réparateurs qualifiés sévissait. Les détaillants essayaient d'imposer à tous des fabrications industrielles. Celles-ci présentaient l'avantage d'être facilement remplaçables en cas de panne.

De cette manière, l'aluminium et les matières synthétiques avaient envahi le royaume des armes, là où s'étendait autrefois le domaine du bon acier fraisé. En cause : la productivité. Pour cette raison, les machines faisaient, le plus souvent, la gravure et les vernis. Qu'était devenue l'âme qui habitait autrefois les choses ? L'art, tout le monde s'en moquait. Seul l'argent comptait, quelle que

soit sa forme. Fiduciaire, scriptural et même magnétique... Jusqu'où cela irait-il ?

Sans transgression des apparences, point de vérité. L'homme était-il devenu l'esclave de son singe ? L'animal mangeait sur son dos en écrasant les miettes. L'un des deux aurait pu vivre sans l'autre, mais ne savait pas comment. Le contraire aurait détruit un système.

J'en étais arrivé à ce stade de mes réflexions lorsque je découvris, éparpillé dans les profondeurs de l'atelier, un fusil juxtaposé en calibre 12. Il me fallut plusieurs jours pour retrouver tous les bouts. Je remontais l'ensemble qui fonctionnait de manière satisfaisante. L'arme étant complète à présent, j'allais voir le grand sachem. Il était assis près de son totem en forme de bureau.

— Dis, Richard, j'ai trouvé ce vieux Saint-Étienne dans un coin.

— Tiens, je l'avais oublié, celui-là.

— Seul problème, il ne fait pas partie de l'inventaire des armes à réparer.

— Eh bien, nous allons le mettre avec les armes à vendre.

— Que faisait-il démonté dans l'atelier ?

— Du temps de mon frère, nous avons eu quelques petits soucis.

Sentant venir une page de l'histoire de l'armurerie parisienne, mes oreilles s'ouvrirent comme un pavillon de phonographe.

— Tu te rappelles de ça, tu as forcément lu les journaux à l'époque. Jacques Mesrine, ce nom ne te dit rien ?

— Si, bien sûr.

— Il avait braqué une armurerie...

— Oui, je sais.

— En bien, c'était nous.

Il y eut un silence.

— Comment ça ?

En me regardant droit dans les yeux, il lâcha :

— Nous avons eu l'honneur de sa visite.

— Non, ici, dans le magasin ?

— Ici même, là où tu te tiens…

Je regardais le sol en essayant d'imaginer que quelques mois avant, Jacques Mesrine se trouvait au même endroit que moi, juste là où j'avais les pieds.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Il est entré comme un client normal. Il a demandé à voir une arme, nous faisant croire que c'était pour l'acheter. On ignorait qu'il avait des munitions sur lui. Pour faire diversion, il a demandé à voir des menottes, nous sommes allés en chercher. Pendant ce temps, il a chargé l'arme et nous a braqués avec. Après, ça s'est passé à peu près comme dans un film policier...

— Vous ne l'avez pas reconnu ?

— D'abord, on ne s'attendait pas à le voir ! Après, c'était trop tard.

— Qu’avez-vous fait ?

— On a pas eu le choix, tu sais. Il est parti avec ce qu’il a voulu. Il nous a même fait de la publicité, puisqu’il a emporté des sacs au nom de notre armurerie. Ce jour-là, on a peut-être failli se faire tuer, mais par chance, il n’a pas tiré.

— Et après ?

— Après ? Interrogatoires de police et tout le reste. On a eu droit à tout, Roland et moi. Vraiment à tout. Voilà l’histoire…

— Et pour le fusil ?

— Juste au cas où il aurait voulu revenir, nous nous sentions plus tranquilles ainsi. C’était mieux qu’une bombe à gaz, non ? Lorsque nous avons appris la mort de Mesrine dans les circonstances que tu connais, il n’y avait plus de risques. Alors, on a démonté ce vieux juxtaposé pour le disperser un peu partout. Ce fusil de chasse n’a donc jamais servi, il est neuf.

Cette histoire me laissa songeur. Si nous ne savions pas reconnaître les gangsters connus, qu’en serait-il des autres ? Faudrait-il un physionomiste à l’entrée de chaque armurerie, ou bien un service de police au grand complet ?

Notre métier posait des problèmes de sécurité. Chaque jour, nous lancions la boule et déposions, sur le tapis vert, nos vies pour miser. Pair ou impair, noir ou rouge ? Les gains n’étaient pas à la hauteur, la réalité nous le rappelait.

Les marchands de vêtements bénéficiaient de marges commerciales supérieures aux nôtres, cela avec des risques inférieurs, des marchandises moins dangereuses et sans autorisations lourdes. À se demander pour quelle raison nous faisions dans l'arme.

En fait, l'explication tenait à deux notions : liberté et passion. Malgré une législation difficile, ce métier nous laissait au moins l'une. Dans ces conditions, il aurait fallu être fou pour aller pointer dans une usine.

Car la liberté se paye cher. Dans l'ancien temps, les esclaves le savaient très bien.

VIII.
Les Apaches

Le grand sachem avait fédéré quelques tribus. Elles vivaient aux points cardinaux de la Lutèce. Quatre boutiques tournaient ainsi sur le stock du tipi principal, permettant de vendre plus de Winchesters aux Sioux et aux Comanches. L'armée de la fédération se fournissait aussi chez nous.

Les réparations affluaient dans l'antre du sorcier que j'étais devenu. Coiffé des plumes rituelles, je marmonnais des incantations autour des fusils, faisant la danse de l'ajustage en brandissant les outils sacrés.

À ce moment-là, je faisais en moyenne trois réparations par jour, quoique le total quotidien puisse parfois monter jusqu'à une quinzaine. Pour arriver à ce résultat, développer des techniques personnelles avait été nécessaire. J'étais un service après-vente complet, assurant les arrières de cinq armureries à la fois. Tout cela dans un local grand comme une loge de concierge, seul et pour à peine plus que le minimum garanti.

J'aimais mon métier. Il me maintenait en bonne santé. Malgré une veine cave et des veines iliaques thrombosées, mes jambes résistaient bien. Des vaisseaux sanguins collatéraux se développaient sur mon torse, ce qui me permettait de tenir debout. Par la magie des corticoïdes,

des anticoagulants et des bandes de contention, le fauteuil roulant s'était réduit à un lointain souvenir, du moins pour l'instant.

Je fis la connaissance des autochtones de notre cartel indigène. Le magasin principal marquait le centre d'une étoile. À chaque branche, une surface de vente et une personne : Lucien, spécialisé dans les mises à mesures, vers le Nord ; Joseph, vers l'Est ; Gérard, à une trentaine de kilomètres ; Max, pas très loin de la tour Eiffel, à notre Sud. Chacun ramait dans son petit canoë, rendant ses comptes en temps et en heure au grand sachem.

Consécutivement à la saison des pluies, l'armurerie de Max fut inondée. Dans un cheval de fer caracolant, j'arrivais sur place à la lune suivante, afin d'astiquer les tomahawks qui avaient pris l'eau. À cette occasion, je fis la connaissance de l'apache qui chevauchait dans cette plaine. Sans le savoir, il occupait un emplacement à la rentabilité douteuse. Les propriétaires successifs avaient dû, l'un après l'autre, fermer boutique. Je le savais grâce aux archives familiales.

Lorsque j'arrivais, un amoncellement de pistolets et de révolvers dégoulinait, chacun plus suintant que l'autre. Max, au milieu du tas, rajustait sa mèche avec indifférence tout en levant son fume-cigarette. L'air détendu, il me salua.

— Bonjour l'artiste... Tu viens boire un café avec moi ?

Il mit l'alarme, ferma le magasin et, quelques instants plus tard, nous parlions charbon de bois, soufre et salpêtre

– les ingrédients de la poudre noire — autour de deux expresso.

— Tu as fait l'école de Liège, Chris ?

— Non, j'ai appris le métier avec mon père.

— Moi, j'ai fait mes études en Belgique. Qu'as-tu perdu ? Peut-être les mémorables tournées au bistrot d'à côté, le Mousquet...

— Ah, il y a quand même un avantage : à la fin des trois ans, on repart avec son fusil !

— Ça, je peux t'en parler, justement... Des fusils, ils t'en font ajuster un certain nombre pour le collège, qui les revend ensuite. S'il te reste du temps, tu peux monter le tien. Et encore, si tu es bien noté ! Le mien, je l'avais terminé en blanc, mais ils n'ont pas voulu me le donner.

— Alors, tu es reparti les mains dans les poches, je suppose.

— Tu plaisantes…

— Comment as-tu fait ?

— Je venais d'obtenir mon diplôme, j'étais prêt à revenir en France. En pleine nuit, je suis rentré dans l'école par une fenêtre. Je suis allé voler mon propre fusil !

— Personne ne t'a surpris ?

— Si, le gardien m'a vu. Il courait à la flamande... Je suis reparti acrobatiquement ! À l'époque, tout cela a fait du bruit.

— Personne n'a porté plainte ?

— Non !

— Mais pourquoi ?

— Parce que chacun a ses petits secrets...

Il se dispensa de m'en dire plus, restant sur ces paroles énigmatiques. Les plumes noires ne faisaient pas défaut à cet indien-là. L'air distingué, son attitude n'était pas désagréable. Rien à voir avec celle, parfois hautaine, de certains étudiants de Liège croyant tout connaître, donnant parfois lieu à des guerres d'ego.

Pourtant, les quatre piliers du temple de Salomon s'appelaient : « *Savoir, vouloir, oser, se taire* ». Le dernier mot nous enseigne que l'humilité devant son métier est une qualité rare. Il s'en souvenait.

— Bon, et si nous retournions à nos œuvres, redoutable galérien ?

— D'accord, je prendrais les rames de l'avant.

Apparemment, il me voyait grand-maître de l'Ordre de la Lime. Quelques instants plus tard, dans le sous-sol où s'entassait le stock, je m'attaquais à la gigantesque pile d'armes de poing. Grâce à un liquide expérimenté par mes soins, l'eau abandonnait les mécanismes par agitation et immersion, puis allait se déposer au fond du bac de nettoyage. Cette magie-là ne figurait pas dans les cours de Liège, mais dans ceux de physique, au chapitre « *Différence de densité des fluides* ». Ensuite, il ne restait plus qu'à sécher et lubrifier.

Entre deux clients, Max me tenait compagnie en me racontant les épisodes mouvementés de sa préhistoire. Cette ère commençait à ses premières savonnettes liégeoises — *les savonnettes étaient les blocs d'acier que les apprentis rectifiaient pour apprendre à limer plat* — pour s'achever en pleine renaissance philosophique. Souvenir d'un âge d'or lointain, il lui restait un talent certain de vendeur, car il ne touchait qu'occasionnellement aux outils.

— Au fait, et pour ton fusil d'école ?

— Très simple. J'avais copié un dispositif permettant de faire passer un fusil type Anson pour un véritable juxtaposé à platines, avec les axes tournants sur les corps. Lorsque mes professeurs ont vu la chose, ils m'ont demandé de tout retirer, par crainte de voir des secrets de métier quitter leur pays. C'était ridicule, je l'avais fait uniquement pour moi...

— Oui, d'autant plus que certains exemplaires sont en France depuis un bon demi-siècle.

— D'autre part, à cette période, quelqu'un avait dérobé un prototype de superposé dans une usine d'armements de guerre, lors d'une visite organisée. Personne ne tenait trop à ce que cet épisode s'ébruite. Sans compter tout le reste, car tout se sait là-bas... Bref, par souci de ne pas en ajouter encore et encore, aucune plainte n'a été déposée.

— Et le prototype volé ?

— Pour cela, personne n'a jamais su, à vrai dire. Au milieu d'une nuit, le bricolage top-secret fut lancé de l'autre

côté des grilles de l’usine. Il fut retrouvé là, un peu détruit par une chute de plusieurs mètres...

Une fois revenu au rez-de-chaussée, je vis Max vendre un fusil assez onéreux avec beaucoup d’aisance. Le grand sachem lui-même en aurait été impressionné. Ensuite, mon travail étant terminé, je saluais l’acrobate au fume-cigarette. Puis, dans les sous-sols du métro, mettant un ticket neuf dans ma fière monture, je regagnais le tipi central au galop.

Sur le quai du cheval de fer, mes peintures de guerre tiraient en séchant, exigeant un nouveau fait d’armes. Plus que quelques stations avant les prochaines batailles...

***

Vers l’Ascension, période des événements inattendus, j’entendis, vers dix heures du matin, un phénomène sonore tonitruant. Je me précipitais dans la cour pour mieux entendre. Aucun moyen d’en localiser l’origine. S’agissait-il d’une présence extra-terrestre ? Tout à coup plus rien, le silence.

Les jours suivants, cela se reproduisit. De nouveau, je sortis précipitamment, des sueurs froides me caressant l’échine. Je me mis à imaginer les hypothèses les plus folles. Quelque fantôme ne voulant pas regagner les limbes, peut-être ? En d’autres temps, j’aurais cru l’immeuble hanté, mais là...

Volume poussé à fond, des trombes assourdissantes s’abattaient dans toute la cour. C’était du cor de chasse ! Il ne manquait plus que le galop des chevaux et les

aboiements des chiens, mais on les imaginait sans peine jaillissant des sous-bois en meute dalmatienne. En fermant les yeux, on pouvait voir surgir des cavaliers en redingote rouge et des rabatteurs.

Un cerf imprévu allait-il descendre par la cage d'escalier ? Non, juste une petite dame d'une soixantaine d'années, vêtue d'un tablier bleu en nylon. Parfois, elle entrait dans le magasin par l'entrée des artistes. Cette fois-ci, intrigué, je la suivis. Elle parlait au grand sachem.

— Bonjour, Richard.

— Tiens, la mère Lucienne ! Toujours toute nue sous ton pull ?

— Un peu de respect, je te prie ! Je vous ai connu en culottes courtes, toi et ton frère ! Quand vous vous battiez dans les bars, qui vous soignait après ?

— Qui ça ? Nous ?

— Et qui vous a donné du permanganate plus tard ?

— Désolé, je ne me souviens pas...

En plein milieu de la boutique, c'était d'une distinction folle. Un client d'âge respectable considérait la scène avec un sourire tolérant. J'avançais de quelques pas, faisant le sourd. Apparemment, j'arrivais juste à temps pour les réjouissances.

— Tiens, Christian, je te présente Lucienne, une vieille voisine.

— Enchanté, madame.

— Eh, Richard, je ne suis pas si vieille que ça !

— Enfin, Lucienne, tu as vu les Allemands à Paris pendant la Grande Guerre...

— Oui, mais c'était en 1940, pas en 1914 !

— Bon, d'accord, tu es dans la fleur de l'âge. D'ailleurs, tu écoutes des airs modernes.

— Quoi, tu n'aimes pas ma musique ?

— Si, si... Mais moins fort, tu apprécierais mieux.

— Vraiment, tu n'as aucun goût !

Sur ses entrefaites, elle tourna les talons et se dirigea vers la porte. Juste avant de sortir, elle se retourna très vexée :

— D'abord, il est très bien, mon disque de cor de chasse !

Ainsi, ce n'était pas une hallucination. L'objet sonore non identifié existait vraiment. Il se teintait en brune, habitait au deuxième et possédait un électrophone des années soixante, probablement un vieux Tepaz. Son arme secrète : un seul et unique trente-trois tours avec le son toujours à fond.

Les jours suivants, la vieille dame, qui me connaissait maintenant, venait frapper à la porte de l'atelier.

— Ça va, Christian ?

— Oui, ça va.

— Toujours en train de travailler ?

— Oui, toujours.

— Ah là là...

— Eh oui ! Il faut bien !

— Ah, ça...

Que de conversations passionnantes ! Son autre thème de prédilection, mis à part le climat, se résumait aux deux frères. Elle les croisait depuis le temps des culottes courtes, en effet. Elle me racontait leurs premières bagarres dans les bars, comment elle les pansait amoureusement. Le récit reprenait le lendemain, à l'époque de leurs voyages initiatiques rue Saint-Denis, quand elle soignait leurs premiers soucis pour éviter que leur mère ne le sache. Oui, bon, peut-être...

Également, elle avait vécu l'invasion des nazis à Paris, connu les tickets de rationnement, puis vu les chars américains arriver quelques étés plus tard. Cette page d'histoire volubile connaissait chacun des habitants de l'immeuble, entendait et répétait tout. Lucienne, c'était l'écho. Pour cette raison, quand elle parlait, mieux valait se taire et écouter.

Je me permis quelques remarques sur son électrophone. Elle me fit un aveu : le potentiomètre maudit se trouvait coincé en position maximale, définitivement bloqué sans espoir de retour. À part son disque perpétuel, elle possédait un enregistrement de Charles Aznavour. Inexplicablement, elle préférait le cor de chasse.

Avec un minimum d'habitude, j'arrivais à supporter ces cuivres tonitruants qui faisaient parfois trembler les murs. Tourner un percuteur au dixième de millimètre, dans ces conditions, tenait du miracle. Lorsque j'en avais assez, je retournais dans la boutique afin d'aider à la vente. Tous les

matins, un grand nombre de commandes arrivait par courrier. Une quantité impressionnante de marchandises à emballer nous attendait quotidiennement.

Un jour vers onze heures, un homme assez âgé franchit la porte du magasin. Sa femme, assez menue et voûtée, l'accompagnait. Il évita le grand sachem et se dirigea vers moi, me trouvant apparemment un air sympathique. Il s'exprima d'une manière très prévenante, comme gêné par ce qu'il voulait me demander.

— Voilà, monsieur, ce qui nous amène. Je voudrais acheter une arme.

— Eh bien, nous disposons d'excellents modèles ici, parfaits pour la défense.

— Non, je veux une arme qui puisse tuer.

— Pour cela, il faut une autorisation en préfecture. Par ailleurs, nous ne stockons pas ce genre de matériel ici.

— Écoutez, c'est un peu spécial. Vous voyez, ma femme et moi sommes très âgés, et d'une santé délicate. Dans bientôt, nous serons obligés d'aller dans une maison de retraite. Ils vont nous séparer. Vous connaissez ces établissements ?

Je commençais à comprendre, mais m'abstins prudemment de répondre.

— Eh bien, pendant une cinquantaine d'années, ma femme et moi avons connu beaucoup de bonheur. Si vous l'aviez vue quand elle était jeune… Maintenant, nous allons finir dans leurs usines à mourir, à nous regarder passer à

petit feu, entourés de moribonds. Alors, tant que nous en avons le pouvoir, nous voulons mettre fin à nos jours. Voyez, j’ai été franc avec vous, je vous ai dit la vérité...

Je sentais une grande sincérité dans son propos. Voilà le genre de discours que je craignais d’entendre un jour. Lors de mon séjour à l’hôpital, j’avais sauvé un vieillard ayant arraché ses perfusions. Ce geste, je le regrettais encore, car la voix de mon grand-père suppliant qu’on le débranche, sur son lit de mort, résonnait encore à mes oreilles. Plus jamais ça ?

— Monsieur, je suis armurier, pas vendeur de mort. D’autre part, tout ce que j’ai ici, ce sont des armes de défense. Elles peuvent blesser, mais elles ne sont pas faites pour tuer.

— Et les fusils ?

— Si vous vous ratez, vous risquez de vous mutiler, vous ou votre femme. Je ne pense pas que vous souhaitiez cela.

À ce moment, je l’entendis, elle...

— Ça ne sert à rien de venir ici, tu n’as pas voulu m’écouter. Il ne veut pas comprendre. Viens, partons !

Mon Dieu ! Ils étaient deux à vouloir la même chose. Je restais interloqué en comprenant cela.

Ils me saluèrent et, d’un pas lent et mesuré, s’éloignèrent lentement. Les lois ne voulaient pas de l’euthanasie. Par défaut, certaines personnes venaient voir les hommes d’un autre art, comme moi, mais c’était les prendre pour ce

qu’ils n’étaient pas. Pourquoi « *arme* » était-il synonyme de tuer, alors que « *voiture* » ne l’était pas ?

Les seuls freins consistaient en l’humanité et la tolérance de chacun, ou bien en la justice, ou encore dans le manque de moyens. Malheureusement, un banal accident de la route pouvait résoudre le problème de ce couple, dans une horrible boucherie finale, sans que personne ne puisse s’y opposer. Pourvu que cette idée ne leur vienne pas...

Je terminais ma journée bien tristement, entre deux accords de cor de chasse. Les bonnes solutions, dans mon métier, je les trouvais toujours. Si j’avais su réparer les êtres humains aussi bien que les fusils, et remettre de la jeunesse là où elle manquait, j’aurais été l’homme le plus heureux au monde.

Dans ces moments-là, je repensais au Mutus Liber, et je m’en voulais de ne pouvoir rien faire pour l’instant.

***

Quelques centaines d’armes et une dizaine de mois s’écoulèrent. Dans mon dos, le grand sachem me surnommait « *Monsieur trente-neuf heures* ». Depuis mon entrée en fonctions, je me faisais une affaire d’honneur à respecter les délais. Jamais le moindre retard dans les plannings de travail, mais cela ne lui suffisait pas. Malheureusement pour lui, il ne pouvait rien me reprocher, j’étais un employé parfait.

Aussi, il embaucha un ouvrier belge censé faire, lui, des heures supplémentaires. D’autre part, celui-ci avait un

diplôme de l’école d’armurerie de Liège, ce que l’iroquois en chef voulait pour sa publicité.

Un matin, une sorte d’éléphant blond aux yeux bleus arriva dans la boutique. Il s’appelait Léon et, ma foi, son prénom le résumait bien. La peau abondamment graissée aux moules frites wallonnes, l’huile semblait suinter par tous les pores de sa peau. En principe, il devait me faire glisser gentiment vers la porte de sortie, de préférence sans indemnités. Richard me le présenta comme un armurier virtuose, me disant d’un air entendu :

— Tu verras...

Après quelques jours d’atelier, je fus vite fixé. La « *perle rare* » endommagea un certain nombre d’outils et d’armes.

Voyant le travail que j’effectuais quotidiennement, le bon liégeois, subitement pris de malaises et de vertiges, courut se réfugier dans la boutique. Au cours des semaines qui suivirent, sa place favorite devint le poêle, siège vaste, accueillant et tiède.

Assis là, à quelques pas de la vitrine, il réchauffait ses œuvres vives tout en dévisageant les clients.

Le grand sachem lui trouva rapidement d’autres occupations, ce qui me dispensa d’un nombre important de colis. J’abandonnais cette excitante besogne à Léon, le complimentant pour sa belle écriture lorsqu’il traçait les adresses.

Non sans une certaine fierté, il en profita pour comparer les systèmes éducatifs belges et français. Lucienne, qui

passait là par hasard, lui fit quelques remarques acides. Apparemment, il venait de se faire une amie...

Par la suite, il rata un certain nombre de ventes avant de trouver sa marchandise de prédilection : les fusils d'assaut en calibre civil. Cela lui rappelait les FAL militaires de sa jeunesse. Nous étions bien loin de l'arme d'artisan, exigeant goût et tradition. Apparemment, son argumentaire de vente n'atteignait guère les chasseurs. En attendant, sa passion se transmettait mieux sur des équipements martiaux, pour lesquels nous étions bien placés au niveau des prix.

Un jour, une carabine double express, bâtie sur un mécanisme japonais, arriva en réparation. Léon en avait traité les bois lors de sa jeunesse liégeoise. Très fier, il entra dans l'atelier le ventre en avant, avec son travail en mains.

— J'en avais fait le bois entièrement à l'huile, mon pfi ! Rien que de l'huile de lin ! M'a fallu plus d'un mois pour ça, le temps qu'ça sèche !

Je jetais un regard sur l'ouvrage en question. La surface du bois, trop mate, ressemblait à une frite jaunâtre et bien grasse.

— Terne comme ça, c'est normal ?

— Oui, m'fi !

— Tu n'aurais pas oublié quelque chose d'important, par hasard ?

— Et quoi, une fois ? Quand on dit à l'huile, ça se fait à l'huile !

— Eh bien, j’admire ta patience autant que la discrétion de tes professeurs...

En effet, la composition exacte de la mixture ne lui avait pas été communiquée, d’où la grande perte de qualité et de temps. Mais c’était pareil à Saint-Étienne, où, à cette époque, les enseignants l’ignoraient aussi.

Dans ses moments de nostalgie, il évoquait Liège et la gare des Guillemins. Dans une rue transversale, une longue suite de devantures garnies de néons multicolores s’étendait. Là, en vitrine, des filles sublimes négociaient leurs faveurs en francs à l’effigie royale. C’était le bon temps.

À Paris, Saint-Denis à quelques stations de métro le décevait un peu. Il venait d’un pays de clients choyés, pour preuve le café servi largement, à peu près le double d’en France, et de surcroît avec un biscuit, le spéculoos.

Juste après, il me parlait des boulets frites sauce lapin, plat national qui lui manquait cruellement. Inutile d’aborder les délices de la bière belge avec lui, il les connaissait toutes et supportait difficilement l’équivalent français, qu’il qualifiait de « *pisse d’âne* » à ses moments de mélancolie. Sur ce dernier point, je ne pouvais pas lui donner tort.

Il me racontait ses souvenirs et les hauts lieux de l’armurerie belge, les destructions d’armes à l’époque où, pour des raisons subtilement techniques, le marteau-pilon s’abattait neuf fois sur dix – mais jamais dix ! L’arithmétique belge avait ses mystères.

Trop bavard, il me contait ses plus jolies erreurs du métier. Un jour, il parvint à faire sauter l'un des mécanismes les plus solides au monde, un boîtier Mauser K98, malencontreusement décarburé par ses soins juste avant le passage au Banc national.

Lors de l'épreuve obligatoire, la carabine de calibre 8 x 68, qui revenait de gravure, explosa dans un nuage de fumée, telle une grenade. Pendant que les cris des techniciens stupéfaits montaient de toutes parts, les éclats métalliques finissaient de tinter contre les plaques de protection blindées.

Alors qu'il travaillait dans une maison armurière autrefois connue pour ses motos, une occupation, a priori sans problèmes, lui fut confiée. Sur un canon d'express, il fallait finir les drageoirs, c'est-à-dire l'emplacement où s'encastrait l'arrière des cartouches. Léon s'arma de la fraise adéquate sur un vilebrequin à main. Il commença à œuvrer. S'arrêtant de temps en temps pour souffler, il reprenait ensuite avec une patience tenace.

Ah, ce brave Léon ! Le voyant s'activer avec entrain depuis une bonne heure, un ouvrier s'inquiéta.

— Il coupe crapuleusement, ton outil ?

— Non, ça va.

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour stopper ?

— Eh bien, qu'on me dise d'arrêter, pardi !

À ce moment, le fraisage atteignait plus d'un centimètre de profondeur, soit environ dix fois trop. Le chef d'atelier

réalisa l’erreur d’appréciation qu’il venait de commettre. Il croyait son employé capable d’ajuster correctement, puisque celui-ci était diplômé. Erreur d’évaluation fatale.

La seule manière de résoudre le problème était, soit de perdre au moins dix jours en fabriquant une nouvelle canonnerie, soit d’effectuer une réparation de fortune en posant des bagues soudées. Par la suite, personne ne sut ce qu’il advint de cette carabine maudite. Peut-être fut-elle remontée malgré tout, dans l’attente de hanter les salles de vente aux enchères.

L’intrépide Liégeois émigra, par conséquent, dans un pays étranger à sa renommée. La France lui plaisait bien, car les lois sociales n’y interdisaient pas l’incompétence. Le grand sachem s’en rongeait les ongles avec effroi. Le matin, lorsque son boulet sauce lapin le saluait, le chef sentait son moral grimper au sommet des failles océaniques. C’était même peu dire.

Du coup, je me sentais de bonne humeur moi aussi…

Deuxième partie
Les grandes manœuvres

IX.
Un nouvel Indien dans la réserve

Soutenue par des investissements à l'américaine, la tribu comanche se portait bien. Étonnant ? Pas le moins du monde. C'était un système à la rentabilité mécanique : cinq magasins bien placés faisant stock commun, des prix bas, des publicités que n'auraient pas reniées les grandes surfaces. La stratégie du grand sachem remplissait le tiroir-caisse dans un tintement assourdissant.

Chaque semaine, c'était la valse des promotions. Celles-ci s'étalaient dans un cahier de quatre pages, en quadrichromie, distribué dans une revue de tir à grand tirage. L'impact était remarquable, notamment sur les ventes par correspondance. Combien expédiait-on de colis par jour ? Cela n'arrêtait pas.

Malgré tout, Richard cherchait toujours la quadrature du cercle, l'oiseau rare. Un employé qui fasse les réparations des cinq armureries, mais également la vente, les paquets, les heures supplémentaires… Le tout payé au minimum obligatoire, comme il se doit. À quand l'ouverture de la chasse au pigeon ?

Bonne pâte, Léon n'avait rien contre. Mais il n'était pas au point. Risquait-il d'être licencié ? Rares étaient les salariés qui acceptaient de faire autant d'heures. En ce début des années 1980, la réussite de Bernard Tapie

interpellait forçats et galériens. Pourquoi ne pas acheter une entreprise au franc symbolique et faire fortune ? Après tout, rien n'empêchait un employé de claquer la porte pour trouver mieux.

Absorbé dans mes réparations tout en écoutant « *It's good to be the king* » de Mel Brooks, ces calculs sordides ne m'intéressaient pas. J'aimais mon métier et le faisait avec passion. Pour moi, le reste n'était que détails sans importance. J'ignorais alors une chose. À quel moment un homme est-il le plus vulnérable ? Lorsqu'il se croit bien à l'abri.

Un matin d'avril ou de mai 1983, je remplaçais un percuteur lorsqu'un individu au ventre rebondi poussa la porte de l'atelier. Le front dégarni avant l'âge, il portait des lunettes à monture ronde. Que venait-il faire là ? S'agissait-il d'un client envoyé directement à l'atelier par Richard ? Peu probable.

— J'ai besoin d'un chasse-goupille, dit-il en guise d'entrée en matière. Sa voix était vaguement haut perchée. Encore une vedette qui trouvait superflu de se présenter ? Je le rappelais sans ménagement aux règles de la politesse.

— D'abord, qui êtes-vous ?

— Le nouvel armurier réparateur. Je suis diplômé de l'école d'armurerie de Liège.

— C'est intéressant, je n'étais pas au courant.

Afin de vérifier tout cela, j'allais trouver Richard qui me dit, en mettant les formes :

— Je ne suis pas obligé de te dire qui j’embauche. Tu verras, il n’est pas comme Léon. Celui-là, c’est un bon.

Il ne restait plus qu’à relever le défi. Aucun problème ? Par les kilos, le nouveau venu pesait plus lourd que moi. Du moins, c’est ce que laissait apparaître son tour de taille. À l’instar de David devant Goliath, j’en déduisis qu’il n’avait pas réellement le sens de l’effort.

***

Il s’appelait Émile. Il venait d’arriver à Paris et Léon l’avait accueilli sous son toit. Volontairement, le grand sachem avait négligé de me parler de cette embauche. Un oubli calculé ? Dans ce local grand comme une cuisine, la place pour deux n’existait pas. À terme, quelqu’un serait de trop ici. La prochaine charrette avançait. On attendait que j’y prenne place, de préférence en donnant ma démission.

Les jours qui suivirent, ce sentiment se confirma. Émile portait la blouse, ce que ne faisait pas Léon. Il effectuait aussi des réparations. Son attitude à mon égard était désagréable. Toutefois, en jetant un coup d’œil par-dessus mon épaule, je m’aperçus qu’il se réservait les tâches les plus simples. Les autres, il me les laissait, du haut de sa très grande mansuétude…

Dans un souci de justice et d’égalité, je m’arrangeais pour qu’il soit obligé de faire les mêmes travaux que moi. Je voulais le tester, savoir ce qu’il avait réellement dans le ventre.

Étant donné le contenu des râteliers, c’était facile. Parmi les pannes qui s’entassaient là, certaines étaient de

véritables pièges. Comme il prétendait avoir la science infuse, mais ne l'avait pas vraiment, une période difficile commença pour lui. Combien de temps lui était nécessaire pour réparer une arme ? Dans un temps équivalent, j'en faisais trois. Son diplôme d'armurier de Liège en prenait un sérieux coup. Sa fierté aussi.

Dans le même temps, il continua de faire connaissance avec le grand sachem, le frère de celui-ci et surtout Léon. Étant d'un naturel manipulateur, de surcroît doué d'un grand sens de l'observation, il évalua rapidement la situation.

Pour couronner le tout, cerise sur le gâteau, Lucienne ne manqua pas de compléter son instruction sur le grand sachem, qu'elle connaissait depuis l'âge des culottes courtes.

Comme je le prévoyais, il commit des erreurs sur des réparations demandant une expérience qu'il ne possédait pas. Il fut alors obligé de demander mon aide. À ce moment-là, je l'estimais mûr pour sympathiser. Cela ne posa aucun problème, car l'individu avait le sens de l'humour. Il racontait beaucoup de blagues, même s'il ne brillait pas par la finesse.

À partir de cette période, produire les réparations ne posa plus de problèmes. Dans ce local trop petit, c'était un exploit. Également, j'avais désamorcé une bombe à retardement. De plus, je l'avais réamorcée et renvoyée son envoyeur, car Émile était devenu, dorénavant, un précieux allié pour moi. Nous nous partagions le travail de manière

équitable. Tout allait bien. Mes journées s’en trouvaient facilitées d’autant.

L’entente était bonne entre nous, nos âges et notre passion du métier étant les mêmes. Parmi nos points communs, nos pères respectifs étaient armuriers. Je me demandais pour quelle raison il ne travaillait pas avec les siens. Encore une histoire de frères ennemis ?

Apparemment oui. Bon vivant, amateur de voitures anciennes et de motos, de luxe et de jolies femmes, il avait l’impression d’être le cadet maudit. Son géniteur ne le destinait pas à gérer le magasin familial. Dans la famille Jeckyll, Émile avait tiré la carte Hide. D’où une envie démesurée de prendre sa revanche, mais je n’en imaginais pas encore les limites — ou plutôt l’absence de limites.

Était-il né au bon endroit ? Pour son plus grand malheur, il était venu au monde comme moi, avec des pinces hydrauliques au bout des bras. Plongé depuis le début dans un univers d’armes, il était moins habile de ses mains que moi, mais par le métier, c’était le même sang qui battait dans nos veines.

***

L’atmosphère de travail à la boutique ne convenait pas à Émile. Il s’y sentait prisonnier, et pour tout dire, surveillé par Richard qui n’appréciait guère le rythme peu soutenu de ses réparations. D’autre part, le nouvel arrivant mobilisait le téléphone pour appeler des amis dans sa province natale, ce qui alourdissait les factures du magasin.

Dès qu’il avait le dos tourné, Richard s’en plaignait devant moi.

Parfois, Léon venait dégourdir ses jambes à l’atelier, fatigué après les longues chevauchées sur son poêle. Nous prenait-il pour des Indiens sauvages ? Il s’ennuyait. Pour tuer le temps, il venait visiter l’enclave laborieuse de notre réserve de Peaux-Rouges.

Pas de chance, Lucienne venait de nettoyer son électrophone. Du haut de l’immeuble, elle vérifiait le fonctionnement avec son plus redoutable disque, celui du cor de chasse, le son bloqué à fond. En portées tonitruantes, les trombes sonores s’abattaient à flots continus dans la cour. Même en fermant la fenêtre de l’atelier, c’était assourdissant.

Émile venait de terminer la réparation d’un pistolet à un coup. Cette arme mal entretenue était très sale, aussi était-il énervé. Léon arriva sur ces entrefaites, avec une chemise à carreaux toute propre et bien repassée.

— Alors, ça bosse dur, mes p’fi ? fit-il de son plus bel accent belge.

Après ces paroles dignes d’un film noir des années 1950, une lueur sauvage s’alluma dans les yeux d’Émile. Sur quoi tester l’arme réparée ? Léon arrivait juste au bon moment. Il faisait une cible parfaite.

— Tu veux voir à quel point ça bosse dur ? répondit Émile, toujours à l’affût d’une occasion de rire à bon compte.

Il tira à blanc entre les jambes du pauvre belge, avant même que je ne puisse l'en empêcher. Je suppose qu'il trouvait cela drôle. Entre deux accords au cor de chasse, le malheureux wallon, tel un sanglier bondissant, détala sans demander son reste avant que ne sonne l'hallali, en hurlant :

— Chef, chef, Émile est devenu fou, il me tire dessus !

Le grand sachem arriva tranquillement. La hache de guerre était-elle déterrée ? Non, rien de grave, on chassait le Cro-Magnon sur ses terres. Il sourit en coin, demanda à tout le monde de se calmer et retourna vaquer à ses occupations.

Par la suite, Léon continua d'adresser la parole à Émile, preuve que la courtoisie belge n'est pas une légende. Mais, probablement choqué par l'expérience qu'il venait de vivre, le rescapé radotait. Dans les jours qui suivirent, il nous conta ses histoires sur les dames de petite vertu liégeoises, peut-être par besoin d'exister.

À Liège, ses escapades nocturnes donnaient lieu à des relations tarifées. Le fier wallon nous décrivait — dans le détail, faut-il le préciser ? — ses faits d'armes jusqu'à l'extase finale. Mais quelle Parisienne accepterait de faire chanter son petit oiseau dans la capitale ?

Pour sa part, Émile résumait cela avec une notion singulière de la poésie : « *Faut qu'il aille se faire dégorger le poireau, c'est urgent. Sa tige a besoin d'être refleurie*... »

***

Comment Émile pouvait-il se faire pardonner l'épisode de la chasse au Belge ? Un soir, il invita Léon dans une boîte de nuit, de manière apparemment amicale. De superbes créatures à l'apparence féminine accostaient dans ce port. En équilibre sur leurs talons aiguilles, elles patientaient dans l'attente d'une rencontre torride.

Dès le lendemain, j'avais droit à tous les détails de la croustillante affaire. J'étais étonné que notre bon Liégeois se soit laissé entraîner, mais le grand vent de l'aventure soufflait dans sa tête.

Entre deux éclats de rire, Émile me raconta comment Léon tomba en arrêt devant une jolie brune. Celle-ci cachait des épaules de nageur sous sa robe rouge, des jambes de culturiste sous ses bas résille, des pectoraux généreux sous son soutien-gorge. Une nuit d'amour musclée en perspective. Émile le prévint, mais Léon ne voulut pas l'écouter.

— Quoi, un pareil morceau de roi ? Je n'te crois pas, mon p'fi ! Allez, laisse-nous froucheler.

Cruelle désillusion au moment où notre séduisant Belge, l'esprit toujours pratique, voulut tester ce qu'on lui soufflait désespérément par les oreilles. Le regard brillant, la bouche gourmande, il laissa son Héloïse d'un soir guider sa main vers la caverne des mille plaisirs. Sa satisfaction fut de courte durée.

— Oufti ! T'es un homme !

— Ne sois pas vulgaire, mon chéri. Comme ça, tu connais déjà mon petit bijou... répondit-elle avec un éclatant sourire

à la brésilienne.

Voyant Léon secoué par cette brusque révélation, Émile continua ses bons offices d'entremetteur.

— Tu devrais essayer. C'est une expérience, après tout. Tu rates peut-être quelque chose...

Horrifié, notre brave liégeois, craignant de subir les derniers outrages, laissa échapper un cri. Dans l'urgence, ce fier capitaine quitta le port, la proue basse, mais la poupe intacte. Apparemment, il ignorait la devise latine « *Timeo danaos et dona ferentes* ».

Par la suite, il resta en cale sèche et, sa fierté naturelle en ayant pris un coup, il ne nous parla plus jamais des demoiselles des Guillemins à Liège. Paris sera toujours Paris, dit-on...

X.
Démissions en chaîne

Émile, qui n’était pas né de la dernière pluie, avait compris que quelqu’un était de trop dans l’entreprise. Il avait été embauché pour me pousser vers la porte de sortie. Mais, étant donné qu’il était moins compétent que moi à l’atelier, ce projet était tombé à l’eau. Ne lui restait comme possibilité que le départ de Marcel, une perspective d’avenir qu’il jugeait insuffisante pour lui.

Lorsqu’Émile allait dans la boutique chercher une arme à réparer, il pouvait contempler notre bon belge qui, du haut de son poêle, paraissait défier les siècles. Le grand sachem et son frère, tels des planètes, semblaient tourner pour l’éternité autour de cet astre majestueux.

Aussi, sans que personne ne le sache, Émile avait entrepris une sorte de travail de sape. Sous des abords francs et sympathiques, il possédait un talent certain pour faire parler les gens. Il lui avait été facile de deviner mes intentions : m’établir à mon compte dans quelques années. Parallèlement, le frère du grand sachem lui avait confié son désir de s’envoler vers d’autres cieux. Bien que restant très discret à cet égard, Vincent n'ignorait pas la santé financière délicate de la tribu.

Émile connaissait quelqu’un qui, d’après lui, voulait investir dans un projet de création d’armurerie. Cette

personne s’occupait d’une sorte de fonds de placement destiné aux commerçants d’une importante ville de province. Celui-ci disposait des sommes nécessaires. De plus, il s’agissait de l’un de ses meilleurs amis.

Émile souhaitait donner sa démission pour se lancer dans l'aventure. Il me demanda si j’étais prêt à faire de même.

— Tu veux te mettre à ton compte, non ? Cela te fera gagner des années, tu auras un bien meilleur salaire qu’ici. Allons-y ensemble, n’hésite pas !

— Pas question que je démissionne tant que ce magasin n’est pas prêt. Si cette histoire tombe à l’eau, je ne veux pas me retrouver sans emploi.

L’été était arrivé. Travaillant depuis plus d’un an dans l’entreprise, je pris les premiers congés payés de ma vie à l’âge de 23 ans. Qu’il était bon de s’éloigner de Paris et de faire la grasse matinée, de se réveiller au chant des oiseaux. Assis sur la balancelle, je profitais du jardin. Dans la piscine, les deux sœurs du voisin faisaient plonger leur blondeur et leurs charmes sous le soleil exactement. J’étais payé à ne rien faire. Merci, monsieur Léon Blum...

Le bilan était plutôt positif pour moi. Tombé une première fois à cause d’un accident de moto, je m’étais relevé. Pas pour longtemps, puisque j’avais été victime d’autres problèmes de santé un an après. De nouveau, je m’étais battu.

J’avais évité le fauteuil roulant et la poche intestinale, j’avais trouvé un emploi et un studio à Paris. Certes, j’étais

sous anticoagulants à vie, la thrombose de ma veine cave et de mes veines iliaques était inopérable, mais j'avais réussi à m'en sortir.

De retour de vacances, je m'aperçus qu'Émile n'avait pas abandonné son projet.

— Et si je te présentais Jean-Loup, l'investisseur dont je t'ai parlé ? Tu verras que c'est quelqu'un de sérieux.

— Il doit venir à Paris ?

— Non, mais il peut nous inviter d'ici une dizaine de jours dans sa ville.

Ainsi fut fait. Une semaine ensuite, Émile et moi partions en week-end pour aller rencontrer Jean-Loup. Je fus accueilli comme un prince dans le plus beau palace de la cité, avec une suite immense pour moi seul. Elle était tellement grande que l'on aurait pu y installer un parcours de golf miniature. Les fenêtres donnaient sur l'une des dix plus belles places de France.

Une jolie femme à son bras, Jean-Loup roulait en Porsche avec une grosse Rolex au poignet. C'était un Golden Boy. L'argent semblait couler à flots pour lui. Un carnet d'adresses bien rempli, des projets plein la tête, un parfum de chance l'accompagnait partout où il allait. Apparemment, les bonnes fées s'étaient penchées sur son berceau.

Il cherchait des projets dans lesquels investir. Actuellement, l'huile de Jojoba avait ses faveurs. C'était un produit d'avenir aux applications multiples, notamment cosmétiques. Toutefois, il voulait des choses plus stables et

plus durables. Émile lui avait donné l'idée d'une armurerie, ce qui tombait bien puisque Jean-Loup aimait les armes.

— Tu vois, Christian, il y a beaucoup de choses à faire ici » me confia-t-il devant Émile. « Les armuriers de la région se sont endormis sur leurs lauriers. Moi, j'ai un excellent carnet d'adresses. Mes clients aiment le luxe. Imagine tout ce que l'on pourrait faire dans ce petit coin de paradis...

Son fonds de placement allait bientôt atteindre le million de dollars. Je pouvais constater que le sérieux, l'argent et la volonté étaient réunis. Dans cet alignement, il ne manquait plus que les professionnels dont Émile et moi faisions partie. Alors pourquoi pas ?

***

De retour à Paris, j'avais beau retourner mes pensées en tous sens, il n'y avait aucune raison valable de décliner l'offre. La donne était idéale, pourquoi refuser ? Néanmoins, je laissais passer quelques jours avant de donner ma réponse.

Parallèlement, je constatais la dégradation de l'ambiance de travail. Marcel se croyait un vendeur hors pair. Il se réservait les clients qui venaient acheter des Sig-Manurhin, une arme martiale en calibre 243 Winchester pour le marché civil.

Nous étions parmi ceux qui le proposaient au meilleur prix. Aussi, écouler cette marchandise ne présentait aucune difficulté. Mais désormais, il se prétendait spécialiste de ce type de vente.

Émile se partageait entre le magasin et l'atelier. Grâce à lui, je savais tout ce qui se passait dans mon dos. Pour ma part, je tenais soigneusement à jour le registre de l'atelier. Quotidiennement, je constatais le décalage entre les travaux que j'effectuais et le maigre Smic qui m'était alloué. Une raison de plus pour partir...

Chose que j'ignorais, Émile avait décidé de donner une leçon au grand sachem. Il avait intrigué afin que nos démissions et celle de Vincent tombent en même temps. C'était parfaitement synchronisé. Le soir, peu après l'heure de la fermeture, nous avons posé nos trois lettres sur le bureau. Richard les a ouvertes. Après les avoir lues, il parut plutôt secoué.

— Mais qu'est-ce que c'est ? Une révolution ? Vous me laissez tomber ?

Personnellement, je ne tenais pas à le mettre en position de faiblesse. Je laissais parler Vincent qui exposa ses raisons. D'une certaine manière, cela ressemblait un peu à « *Règlement de comptes à OK Corral* », coups de feu et cris en moins. Malgré le ton relativement feutré de la conversation, je réalisais que, pour Richard, l'effet était probablement comparable à celui d'une gifle.

— Et vous, Christian et Émile ?

Émile ne me laissa pas le temps de répondre. Il prit un malin plaisir à lui dire que nous allions occuper des postes plus intéressants à tous les niveaux.

Finalement, Richard se tourna vers Léon :

— Et toi, tu pars ou tu m'abandonnes aussi ?

— Euh... Non, non, patron... Je reste.

Je franchis le seuil de l'armurerie une dernière fois en compagnie de Vincent et d'Émile. Trônant au sommet du poêle, le brave wallon tenta, non sans générosité, de réconforter le grand sachem :

— Vous faites pas de souci, chef, on s'en sortira sans eux. Moi aussi je sais travailler...

***

Dans les semaines qui suivirent, Émile tenta de contacter Jean-Loup, mais celui-ci resta injoignable. Émile me disait de ne pas m'inquiéter, ajoutant que c'était l'un de ses meilleurs amis. Il se déplaça en province pendant quelques jours pour essayer de le joindre. Peine perdue.

Le mois suivant, nous faisions le même trajet à deux. Cette fois-ci, Émile parvint à rencontrer notre investisseur trois jours après, de bon matin. Un peu plus tard, il m'expliqua que l'entretien s'était mal déroulé. Ils avaient eu une prise de bec pour une raison qu'il ne voulut pas me révéler. Néanmoins, ils devaient se revoir en fin d'après-midi.

J'attendais Émile dans un restaurant où nous nous étions donné rendez-vous pour dîner, mais je voyais le temps passer et personne ne venait. Finalement, Émile arriva assez en retard, l'air perturbé.

— Comment ça s'est passé ?

— Il ne veut plus nous financer.

— Mais enfin, pourquoi ? Il avait l’air bien décidé au début, pourtant...

— Laisse tomber, c’est un con.

Évidemment, cette explication ne pouvait pas me suffire. Il me fallut insister pour qu’Émile accepte de m’en dire davantage. Finalement, entre la poire et le fromage, il me raconta qu’ils s’étaient fâchés, mais sans m’indiquer les causes. Ses explications étaient confuses et embrouillées.

— Attends... Je cherche comment expliquer cela bien...

À son attitude, je compris qu’il s’était passé quelque chose. Il précisa que, pour des raisons touchant à sa propre sécurité, il préférait retourner à Paris. Tout en parlant, il faisait venir bouteille après bouteille sur la table, et je ne me souviens plus de tout ce qu’il a dit.

J’en retins que Jean-Loup ne voulait plus nous financer. Notre projet de créer une armurerie venait de s’évaporer dans les limbes des espoirs déçus. Malheureusement, nous avions donné nos démissions et il n’était plus possible de revenir en arrière.

***

En principe, les choses auraient dû en rester là : adieu et chacun repart de son côté. Normalement, c’est le sort réservé à ceux qui vous ont fait démissionner pour rien. Mais, étant donné qu’il s’agissait d’un ami, je ne pouvais pas le laisser tomber comme cela. De plus, nous avions d’autres grands projets.

Aussi, je décidais de le prendre sous mon aile. Puisque nous étions sans emploi, qu'à cela ne tienne, autant créer les nôtres. Que nous manquait-il vraiment ? Une structure juridique et un local. C'est ainsi que l'année 1984 commença.

Pour le premier point, ce n'était guère compliqué : montage en SARL avec le capital minimum. Pour le deuxième point, mon père disposait de suffisamment de place dans son atelier pour nous accueillir, moyennant un petit loyer. Nous n'étions guère éloignés de Paris, juste à une cinquantaine de kilomètres au sud.

Le premier mois, nous avons travaillé à aménager la surface de travail, ainsi qu'à mettre en place les râteliers pour les armes à vendre. Le soir de l'inauguration, le père d'Émile était venu spécialement de sa province. Il était déjà fort âgé. Je le revois encore en train de me dire :

— Christian, ce que tu fais est bien. Mais j'espère que tu n'auras pas à le regretter plus tard.

À l'époque, je l'avoue, je n'ai pas compris toutes les implications de ces paroles lourdes de sens. Quoi qu'il en soit, il donna à son fils une quinzaine de fusils d'occasion pour que nous disposions d'un petit stock.

Par la suite, Émile contacta plusieurs importateurs qui nous confièrent des armes en dépôt. Après, nous avons démarché les clubs de ball-trap et de tir afin de constituer notre clientèle.

Pour ma part, je proposais nos services en sous-traitance à divers armuriers. De cette manière, Callens & Modé ainsi

que Gastinne-Renette rejoignirent les rangs de nos premiers clients, notamment pour les bronzages de canons à la couche que j’effectuais.

Nous avions fabriqué deux carabines qui furent présentées par nos soins au Game Fair, une grande exposition nationale d’armes, quelques mois après.

Dans un autre salon cynégétique, nous avions croisé le directeur d’un importateur assez connu. Sa carte de visite était ornée d’un dessin avec un coq poursuivant une poule, surmontant la devise : « *Toujours prêt pour une nouvelle affaire* ». Cela ne donnait pas envie de travailler avec lui...

Émile se trouva endeuillé cette année-là, consécutivement au décès de son père qu’il aimait beaucoup. Il partit quelques jours pour apposer sa signature sur les actes de succession et revint les mains vides, comme il s’y attendait.

La première année, nous avons fonctionné convenablement pour une entreprise qui commençait. Certes, ce n’était pas la fortune, mais nous rentrions dans nos frais. Nous avions un peu d’argent devant nous et les choses se passaient bien pour un début. Une nouvelle fois, je m’étais relevé.

XI.
Retour sur Paris

Le plus grand atelier d’armes sur Paris se situait au nord de la capitale. De par sa superficie et ses machines, il était mieux équipé que les ateliers de Gastinne-Renette et de Callens & Modé. J’étais en mesure de comparer puisque j’avais visité les trois.

C’était une entreprise connue qui faisait souvent les couvertures des grandes revues cynégétiques. Son patron, Franck, nous confiait quelques-unes de ses réparations, ainsi que les bronzages à la couche que je faisais. Un jour, à l’occasion d’une livraison, il nous invita à déjeuner, Émile et moi.

Nous avons parlé métier, mais Franck semblait préoccupé. Émile insista pour en savoir plus. Franck nous apprit qu’il souhaitait vendre son entreprise. Il n’avait plus l’élan du début, disait-il, et son affaire avait besoin d’un sang neuf.

Les avantages pour nous étaient la proximité avec Paris, une meilleure clientèle ainsi qu’une marque. Le prix de vente correspondait à une année de chiffre d’affaires. Mais, après avoir examiné les comptes de près, j’avais donné une réponse négative : trop cher.

Franck était revenu à la charge en nous faisant une proposition difficile à refuser. Il nous laissait l’entreprise au

franc symbolique à condition que nous reprenions le passif. Celui-ci se montait à une année de chiffre d'affaires. En contrepartie, les travaux à terminer correspondaient à cette somme, sans parler des marges sur les armes en dépôt-vente. Normalement, c'était jouable.

Finalement, Émile et moi acceptions cette offre. Nous avons raclé les fonds de tiroir et commencé l'aventure. Financièrement parlant, ce fut la plus mauvaise affaire de ma vie. Humainement parlant et en termes de connaissances que j'ai acquises, ce fut la meilleure.

***

Les documents furent signés début janvier 1985. Franck devait nous présenter la clientèle pendant le premier mois. Il resta seulement quinze jours. Juste avant de partir, il nous demanda la permission d'inviter la graveuse de l'atelier, car il souhaitait lui offrir un café.

En effet, il ne nous avait pas caché les vues qu'il avait sur la demoiselle, mais qu'il était impossible de concrétiser lorsqu'il était patron. Cela tombait sous le coup des lois sociales, à cause du lien de subordination.

— Toujours romantique, Franck... » lui avons-nous dit, Émile et moi, avec un petit sourire en coin. Facile de deviner l'issue de cette romance. La jeune femme nous confia à son retour :

— Ben, il m'a fait sa déclaration...

Mais elle avait poliment décliné l'offre. D'ailleurs, ce refus était prévisible, puisqu'elle connaissait la femme de Franck

qui avait tenu les comptes de l’atelier, et qu’elle avait un petit copain.

Les mois qui suivirent furent nettement moins amusants. Le carnet de commandes était plein, certes. Dans les râteliers, les travaux à faire s’entassaient. La majorité était en retard, il aurait fallu tout finir pour la veille.

Franck avait déjà perçu de gros acomptes. Le solde global ne couvrait pas la totalité des heures restantes, mais c’était difficile à évaluer avant.

Pour corser le tout, le monteur à bois donna sa démission sur ses entrefaites. Normalement, il devait terminer une crosse pour une arme de luxe, mais ne tint pas sa parole avant de partir. Évidemment, il s’agissait aussi d’une commande en retard, avec un client qui commençait à fulminer.

Également, une carabine de grand luxe restait à terminer, en échange d’une page de publicité dans une revue cynégétique. Je comprenais mieux pourquoi Franck avait jugé plus prudent de ne pas dépasser la quinzaine. Plus les jours passaient, plus les problèmes remontaient à la surface comme les pierres dans un champ.

Parmi ceux-ci, un Browning B25 à remplacer. Ce fusil devait être reconditionné en haut luxe, mais Franck avait raté la relime. Un côté de la bascule était trop fin, cela se voyait à l’œil nu.

Je me rappelle aussi d’un professeur de mathématiques de province. Il venait en DS, la meilleure voiture au monde, disait-il — chose en laquelle je pense qu’il n’avait pas tort.

D’après un ancien de l’atelier, il dormait dans son véhicule lorsqu’il venait à Paris. Il fallait lui livrer une triplette de carabines Mannlicher-Schoenauer dont les numéros se suivaient.

Très exhaustive, la liste des points qu’il voulait était longue comme le bras, détaillée avec un soin maniaque. Mais les travaux déjà réalisés sous la gérance de Franck n’avaient pas donné satisfaction au commanditaire, d’où un labeur supplémentaire.

Pour mémoire, les carabines Mannlicher-Schoenauer sont les seules au monde dont on peut fermer la culasse sans toucher à celle-ci, tellement le mouvement du mécanisme est fluide. C’est un tour de main que tous les armuriers devraient connaître.

À chaque fois qu’un client à problèmes arrivait, mon associé et ami partait se désaltérer au café du coin, me disant que j’arrivais à les cadrer mieux que lui. Pourtant, ses capacités commerciales étaient bonnes. Il savait inspirer confiance à un point que j’ai rarement vu dans ma vie.

En revanche, il était difficile de partager un savoir-faire avec lui. Plutôt qu’écouter, il préférait raconter ses histoires avec l’air convaincu de celui qui a tout vu.

***

Il nous fallait trouver un crossier de toute urgence. Nous avons rencontré Gilles lors d’une exposition d’armes à Paris. Diplômé de Liège avec la spécialité de montage à bois, il était disponible de suite. Il termina la crosse

abandonnée par son prédécesseur. La carabine, construite sur un boîtier Mauser K98 original, était à fût long avec canon octogonal de 66 cm, une caractéristique peu fréquente.

Malheureusement, le solde à toucher sur cette arme ne permettait pas d'acquitter le premier trimestre d'Urssaf arrivé à échéance. Nous étions cinq dans l'atelier. Heureusement, nous pouvions couvrir avec l'autorisation de découvert. J'eus ainsi l'occasion de faire le deuxième plus gros chèque de ma vie. Le premier avait servi à rendre le compte bancaire de l'entreprise légèrement créditeur.

Le B25 fut livré à son commanditaire avec une superbe gravure anglaise royale réalisée par Charlotte, notre graveuse. Gilles avait réalisé la crosse en ronce de noyer. L'ensemble avait fière allure. Le client paya avec le sourire, heureux de prendre possession de cette arme après tous ces mois de retard.

Le rédacteur en chef reçut sa carabine grand-luxe avec canon tiers-octogonal et boîtier jaspé un peu plus tard. Avec la sous-garde festonnée et le pontet chasse à filet protège-doigt, le bois collection, l'ensemble rivalisait sans problème avec les carabines de chez Holland & Holland, mais pour quatre fois moins cher et avec trois fois plus d'options. La photographie pour la page de publicité en quadrichromie fut planifiée pour juillet.

Je préparais aussi une carabine Dan Fraser take-down dont la première livraison, sous l'ancienne gérance, avait été refusée par le client. Il avait acheté cette arme

d’occasion chez Callens & Modé, avec un canon en 360 Velox, munition désuète.

Franck avait fait tourner à l’identique un canon Lothar Walter dans un calibre plus moderne, puis envoyé le tout au banc d’épreuve de Saint-Étienne. Malheureusement, le bois s’était brisé dans les transports. L’ancien crossier avait refait une crosse hors-masse, mais la différence de teinte avec la longuesse était totalement inacceptable, d’où le refus.

Il fallait obtenir une teinte conforme à la finition anglaise de cette époque, dans un ton noyer et acajou plutôt foncé. Je corrigeais cela avec les bons produits et un vernis au tampon, exactement comme à l’origine.

Après livraison, le client montra le résultat à son vendeur. Celui-ci fit appel à un photographe professionnel pour réaliser des clichés d’exposition, car il s’agissait tout de même d’une pièce rare.

Parallèlement, il fallait aussi satisfaire les nouveaux clients. L’un d’eux, venant d’une maison honorablement connue aux puces de Saint-Ouen, nous apporta une paire de pistolets du XIXe siècle dans un état lamentable. Il voulait une restauration complète et une signature Lepage. Rien que ça...

Par bonheur, une paire de pistolets Devisme se trouvait dans notre coffre. La comparaison entre les deux ne laissait planer aucun doute. De plus, la paire à restaurer rentrait dans le garnissage du coffret au dixième de millimètre près.

Si un doute subsistait, il suffisait de regarder les poinçons en dessous des canons.

— Pourquoi faire un travail de faussaire alors que vous avez d'authentiques Devisme ? En plus, nous avons le modèle exact de la signature sous les yeux...

Je me souvenais de la période où j'apprenais le métier en ressuscitant de vieux fusils Lefaucheux. C'était ainsi que j'avais acquis un coup de main quasiment diabolique.

Le client récupéra sa paire de pistolets avec un large sourire de contentement. Il ne lui restait plus qu'à la mettre en vitrine, afin qu'elle prenne sa patine tranquillement sous les rayons du soleil.

Malgré toutes ces livraisons, le découvert bancaire augmentait. Mon associé et ami était autant sous pression que moi. Rendu inquiet par nos problèmes financiers, il partait de plus en plus souvent dans les bars alentour, pour faire des pauses.

Parfois même, il y entraînait Gilles, notre monteur à bois. Apparemment, le bar du Mousquet près de l'école de Liège avait gravé son empreinte jusqu'en France. Mais le problème était que, pendant qu'ils étaient tous les deux au bistrot, la capacité de production de l'atelier était réduite de moitié.

Pendant ce temps, il ne restait plus que la graveuse et moi à travailler. Il m'arrivait parfois de faire une pause, sauf que moi, je restais raisonnable. Le soir, il suffisait de voir mes réparations dans le râtelier pour le savoir.

Émile et moi avons eu une explication. Il n’était pas dans ma démarche d’interdire, à condition que le travail soit fait. Mais Émile prenait une simple remarque pour une attaque personnelle. Il se retranchait dans sa fierté et il n’était plus possible de discuter. Je découvrais là un aspect de sa personnalité que j’ignorais auparavant.

***

J’avais rencontré M. Darcy, ancien professeur d’armurerie à l’école de Liège, lors de sa venue à Paris à l’occasion d’une exposition d’armes. Émile et moi l’avions croisé alors que nous visitions les stands des exposants en fin d’après-midi.

Après la fermeture, nous avons été nous désaltérer dans un établissement proche. Probablement en souvenir de ses années d’étude à Liège, Émile faisait venir tournée sur tournée et le pauvre professeur, peu après, tanguait sur sa quille. J’aurais préféré discuter normalement avec lui, mais la présence d’Émile, très volubile, rendait cela impossible.

Heureusement, M. Darcy avait un train à prendre, car il devait rentrer à Liège. Je l’emmenais donc à la gare de l’Est en voiture. Là, nous avons pu parler tranquillement. Apparemment, il me trouvait sympathique.

J’avais une question technique à lui poser, il était le seul à pouvoir y répondre, mais cela touchait pratiquement au secret industriel.

— Monsieur Darcy, pourquoi les bascules des superposés B25 n’ont-elles plus de serrage latéral depuis 1976 ?

En effet, j’avais remarqué cela depuis déjà plusieurs années. Probablement ne m’aurait-il rien dit dans des circonstances normales. Je pense que sa réponse intéressera tous les armuriers exerçant devant l’établi.

— Avant, j’étais chef d’atelier à la FN Browning. J’avais mis au point les montages de fabrication. Chaque bascule allait avec une frette précise, elles étaient usinées conjointement. Voilà pourquoi il y avait un serrage latéral.

— Et que s’est-il passé ?

— Je suis parti de la FN un peu avant la période que vous indiquez. Ils ont terminé le stock d’avance. Après, pour faire des économies, ils ont usiné les bascules d’un côté, les frettes de l’autre. Fini le serrage latéral...

— Ah, voilà donc pourquoi ils ont utilisé la poussée du fer de longuesse pour masquer cela.

— Dans ces conditions-là, ils n’avaient pas moyen de faire autrement.

— Ils auraient pu resserrer les bascules.

— Oui, mais celles-là, il faut les resserrer dans les trois axes. Lorsque l’on est en fabrication, c’est toujours embêtant.

En effet, sur ce modèle, il est préférable de resserrer dans les trois axes : vertical, horizontal et diagonale. D’autre part, lorsque l’on est en fabrication, de telles rectifications ne sont pas censées exister. De plus, il y a intérêt à bien savoir ce que l’on fait.

À cet égard, en janvier 1985, devant Émile et moi, Franck avait fait une démonstration de réajustage sur un B25. Probablement voulait-il nous prouver sa parfaite maîtrise du métier. Il avait pris la bascule dans l'étau entre deux barreaux d'acier trempé, et resserré dans les trois axes. Il avait tellement serré que la bascule s'était retrouvée marquée et la gravure endommagée.

— C'est comme ça qu'il faut faire, avait-il annoncé fièrement d'un ton n'admettant aucune contradiction.

Heureusement, il s'agissait d'un B25 standard. Si cela avait été un D5G avec son décor à fonds demi-creux, je n'ose imaginer le massacre. Comment expliquer au client que, pour un simple réajustage, on allait lui facturer une gravure aussi ? Franck avait la main trop lourde, difficile de le lui faire admettre.

Inutile de préciser que nous l'avons dissuadé de changer la broche après son exploit.

Pour ma part, j'ai toujours utilisé des mordaches en laiton rectifié et poli, avec des bords très légèrement arrondis pour ne pas marquer le métal. Parfois même, je plaçais des cales pour éviter que le haut de la bascule ne rabote la frette. Je n'ai jamais eu le moindre problème.

Le superposé B25 reste l'un des meilleurs fusils au monde. Étant donné la géométrie de la bascule, il pourrait presque tirer sans verrou. D'ailleurs, l'essai avait été fait au banc d'épreuve de Liège. Un petit film montrait un B25 fermé uniquement avec une ficelle. Il ne s'était pas ouvert au tir...

XII.
Game Fair, double express et fusils à platines

La publicité en quadrichromie sortit début juillet. Elle nous apporta un nouveau client qui voulait un double express à platines en 9,3 x 74 R. Notre planning de travail étant surchargé, nous avons fait appel à une vénérable maison liégeoise située à Jonfosse.

Son directeur, qui appartenait à l'ancienne haute bourgeoisie belge, était un homme charmant qui avait livré des armes jusqu'en Iran, à l'époque de la splendeur du Shah. Ce temps n'était plus qu'un lointain souvenir, mais il continuait l'activité en faisant appel aux artisans locaux. Des rails partaient de son hôtel particulier jusqu'à la gare toute proche, réminiscence d'une ère où sa fabrique tournait à plein régime.

L'arme arriva à Paris en blanc, comme convenu. L'un des meilleurs graveurs parisiens réalisa une superbe gravure en style Rigby-Boss. La date limite de livraison approchait. Les parties métalliques de l'arme revinrent de trempe une journée avant. Le lendemain, le client devait prendre l'avion pour un week-end de chasse. J'étais encore dans les délais.

Malheureusement, je devais subir un phénomène dont le fabricant liégeois Courally parle dans son ouvrage « *Les armes de chasse et leur tir* », à savoir qu'une bascule peut

bouger légèrement lors du traitement thermique. Cela ne signifie pas que la trempe ait été mal faite, mais oblige à des rectifications. Elles furent longues puisque je terminais à 4 h du matin.

Mon client fut livré à temps, il prit son avion à l'heure avec son express.

***

Malgré de nombreuses difficultés, notre entreprise fut présente au Game Fair. Nous avions beaucoup d'armes fines en stock, assez pour louer un double stand. Pensant que le temps serait au beau fixe puisque c'était l'été, nous n'avons pas commandé de parquet afin de réaliser des économies.

À l'aller, l'arbre à cames de ma voiture rendit l'âme en rase campagne. Le coffre était plein d'armes. Charlotte m'accompagnait et j'ai pensé : « *Après l'épisode de Franck, forcément, elle va croire que je lui fais le coup de la panne* ».

Par un hasard inespéré, un garagiste situé à quelques kilomètres accepta d'effectuer la réparation en urgence. J'arrivais dans la soirée. Émile et Gilles avaient fait le trajet dans un autre véhicule avec le reste des fusils.

Pendant tout le week-end, il n'arrêta pas de pleuvoir. Les visiteurs qui passaient dans notre stand ramenaient des flots de boue sous la semelle de leurs chaussures. Quelques éclaboussures atteignaient les crosses. Nous avons passé le samedi et le dimanche avec un chiffon à la main.

En repartant vers Paris dans la soirée, ma voiture se retrouva embourbée. Il fallut le Crawford des organisateurs du Game Fair pour me tirer de là. Je garde de cette exposition un souvenir inoubliable.

Le lendemain, j'ouvrais l'atelier vers 9 h seul, car Émile et Gilles avaient décidé de prendre le chemin des écoliers pour rentrer. Pendant que je m'installais devant mon établi, le téléphone se mit à sonner.

L'un des visiteurs que nous avions accueillis le samedi souhaitait venir. Pendant le week-end, il avait vu notre paire de fusils Piotti. Il voulait la regarder de nouveau.

Il sonna à la porte de l'atelier une heure après. Pas besoin de le convaincre, il avait déjà pris sa décision. Lorsqu'il entra dans le bureau, la forme de sa veste laissait croire qu'il souffrait d'un léger embonpoint. Mais lorsqu'il ressortit, il avait retrouvé sa taille de jeune homme.

Ce fut l'une des plus belles ventes de ma vie : 130 000 nouveaux francs (*environ 35 000 euros de 2018*) simplement parce que j'étais arrivé à l'heure.

Émile rentra dans le milieu de l'après-midi avec Gilles. Lorsqu'il apprit la nouvelle, il pensa d'abord que je plaisantais. Je lui montrais la recette dont une partie était en numéraire et l'autre en chèque.

Je m'attendais à le voir soulagé, tout comme moi, étant donné que cela réglait une partie de nos problèmes financiers. Mais non, même pas un sourire. On aurait dit que cette vente le dérangeait.

Une de mes erreurs a été de ne pas comprendre son attitude à ce moment-là.

***

Dans notre clientèle, François d'Elbée, un guide de chasse reconnu, possédait une carabine Winchester 70 en 458 magnum, un bon modèle d'avant 1964. Son seul regret : le prix de la munition. Lorsqu'il venait passer six mois en France, cela l'empêchait de s'entraîner autant qu'il l'aurait voulu.

Aussi, il me demanda de lui fabriquer une carabine en petit calibre, par exemple 22 LR, mais avec un poids et un équilibre identiques à sa Winchester. Il voulait aussi une base mécanique particulièrement robuste.

J'avais exactement ce qu'il lui fallait. Lorsqu'Émile et moi avions acheté l'atelier, Franck nous avait laissé un lot d'une centaine de carabines MAS 45, dont nous avions vendu la plupart. Il en restait encore quelques-unes. Leur solidité et leur finition rustique étaient parfaitement adaptées pour l'Afrique.

Je sélectionnais donc un exemplaire. À l'aide de plombs que je fixais en divers points de la crosse, le poids et l'équilibre désirés furent obtenus, le tout pour un budget très raisonnable.

Mon client, avec sa belle coiffure argentée, me confia ses autres armes à réviser et à régler. Toutefois, il me demanda s'il pouvait venir avec moi au stand de tir. Il n'eut pas à insister, étant donné l'anecdote qu'il me raconta.

Une de ses relations, également guide de chasse, avait emmené un chasseur dans la brousse, à la recherche d'un lion. À cette époque-là, on ne tirait pas à grande distance comme aujourd'hui. Ils repérèrent un beau sujet qui n'était guère éloigné.

Sous le coup de l'émotion, le chasseur plaça mal sa balle et blessa la bête, qui bondit vers eux. N'arrivant pas à reprendre son sang-froid, il rata son deuxième tir. Or, un lion peut couvrir 100 mètres en 7 secondes : la situation était en train de devenir critique.

Pour couronner le tout, la carabine du guide s'enraya lorsqu'il voulut faire monter la première cartouche. Le temps qu'il résolve le problème, le fauve atteignit le premier boy et le blessa. Dans un ultime réflexe, le guide plaça sa balle et la bête tomba foudroyée, juste à quelques mètres d'eux.

Voilà pourquoi mon client tenait absolument à participer au réglage et aux essais de tir. Dans la matinée, il tira successivement une dizaine de cartouches en 375 H&H, autant en 458 Winchester et sept ou huit 460 Weatherby. Il s'est arrêté là, sa belle mèche argentée ayant fini par prendre du gîte.

Il partit rassuré, car ses armes groupaient bien et ne s'enrayaient pas. Je pense que, ce jour-là, nous n'avons pas seulement testé ses armes, mais aussi sa résistance au recul.

En Afrique, les accidents de chasse ne pardonnent pas. Au début des années 1980, le fils d'un célèbre avionneur —

dont je tairais le nom — était parti à la chasse au lion, lui aussi. Aucun guide de chasse ne l'avait accepté comme client, étant donné qu'il se proposait d'utiliser une 7x64 pour prélever son trophée.

À force d'insister, il trouva quelques boys qui le guidèrent dans la brousse. Ils débusquèrent finalement leur gibier.

— Patron, patron, un lion ! Tire !

Son sang ne fit qu'un tour. L'intrépide chasseur pressa la détente. Étant donné que le 7x64 est trop faible pour l'Afrique, le résultat ne se fit pas attendre. Le félin blessé arriva sur lui en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Il lui déchira l'épaule d'un coup de griffe. Avec leurs cris et leurs bâtons, les boys réussirent à faire fuir l'animal.

Une blessure de fauve, c'est la septicémie assurée. Très rapidement, le fils de l'avionneur fut ramené en France à bord d'un DC8 sanitaire, affrété dans l'urgence pour l'occasion. Les problèmes de rapatriement ? Ils s'évaporèrent dans un nuage stratosphérique. Il en va ainsi de certains hommes, auquel le privilège de naissance accorde une seconde vie.

***

Nous n'étions plus que quatre dans l'atelier. L'atmosphère de travail se dégradait de semaine en semaine. Mon associé et ami passait beaucoup trop de temps dans les bars des alentours. De plus, il emmenait notre crossier dans ses escapades. En procédant comme il le faisait, il divisait la capacité de production par deux, ce qui augmentait nos problèmes financiers.

Le matin, ouvrir la boîte aux lettres était une épreuve, à cause du papier bleu que nous recevions. C’était le défilé des huissiers. J’arrivais pourtant à éviter le naufrage du radeau de la méduse, en payant un peu aux uns et aux autres, selon le degré d’urgence. J'ignorais si j'étais assez solide pour résister à une telle pression.

Dans l’ancienne génération des armuriers, l’alcool a souvent posé problème. Gilles s’était fait remarquer par la maréchaussée locale. La première fois sur un rond-point non loin de l’atelier, mais ces messieurs l’avaient laissé repartir en découvrant sa profession. La deuxième, en sortant d’un stationnement, car il percutait les voitures situées devant et derrière lui. À cette occasion, il s’était retrouvé en cellule de dégrisement toute une nuit. Passé quelques jours, c’était comme si la leçon n’avait servi à rien.

Je passe sous silence d’autres épisodes qui ne sont pas à la gloire de notre monteur à bois. Émile ne souhaitait pas que Gilles parte, mais il voulait arriver à un compromis.

Il lui proposa de démissionner étant donné qu’il n’était plus rentable, tout en me demandant si j’étais d’accord pour lui laisser une place d’établi. De cette manière, il gardait la possibilité d’être payé à la pièce. Il accepta cette offre, mais cela ne régla pas le problème pour autant.

Je laissais toujours un fond d’espèces dans un tiroir pour les dépenses courantes, alimenté par une partie des réparations que je faisais. Émile était censé faire de même, mais comme il ne travaillait plus guère, j’avais l’impression

de gagner l’argent qu’il dépensait dans les bars. Cela ne pouvait plus continuer ainsi.

Il savait très bien que je ne disposais pas des liquidités pour racheter ses parts — ni lui les miennes, d’ailleurs... Au point où nous en étions, il ne restait plus qu’à sortir deux pistolets du coffre, et à nous battre en duel entre le tour et la fraiseuse.

Aussi, j’essayais de le raisonner en espérant qu’il se reprenne. Rien à faire. Je ne le reconnaissais plus, mais peut-être était-ce son vrai visage que je voyais maintenant.

Se prétendant un spécialiste du montage de lunettes, Émile voulut effectuer la pose d’un montage EAW sur une carabine type Mauser. Il fallait forer et tarauder pour les vis. Malheureusement, il perça trop profondément. Le forêt entra dans la chambre du canon. Je commençais à m’arracher les cheveux.

Émile nous fit même perdre un gros client, Jean-Paul, qui travaillait avec Robert Chinn, un marchand aux Puces de Saint-Ouen. Celui-ci nous apportait un chiffre d’affaires non négligeable. Ils sont partis discuter au café. J’ignore ce qu’ils se sont dit. À son retour dans l’atelier, Jean-Paul est revenu seul pour me dire :

— Christian, je suis désolé mais, tant qu’Émile travaillera dans cet atelier, je n’y remettrai plus les pieds.

Malheureusement, il tint parole.

Sans surprise, Charlotte nous quitta. Elle ne pouvait plus supporter cette ambiance. Sans un minimum de

tranquillité, il est impossible d'effectuer des réalisations artistiques.

Dans un estaminet au bout de la rue, une femme brune un peu dépressive venait parfois se désaltérer. Son mari était africain, mais grâce aux potins de quartier, on savait qu'une partie de la clientèle avait bénéficié de ses charmes. Personnellement, elle ne m'inspirait pas : je tenais à ma santé.

Mais Émile, en grand poète, traversait sa période « *fleurissement de tige* ». C'est tout naturellement qu'il jeta son dévolu sur elle, tellement pressé qu'il la culbuta dans un coin sombre de l'atelier, entre une porte et une armoire de bureau. Il tenait la grande forme... Deux ans plus tard, un voisin m'expliquerait qu'elle s'était suicidée, ayant appris qu'elle était atteinte du sida. C'était à craindre puisqu'elle menait une vie plutôt dissolue.

Comme si tout cela n'était pas assez compliqué, Émile posa un jour son matelas dans le bureau de l'entreprise. Il habitait temporairement chez un couple, mais venait de se faire jeter dehors. Pour quelle raison ? La jeune femme avait un compagnon que je connaissais, né sur l'île d'amour entre deux chansons de Tino Rossi. Celui-ci m'avait confié :

— Émile a essayé de me piquer ma femme. Tu sais ce que fait un Corse dans ce cas-là. Mais bon, j'ai été gentil...

En attendant, le bureau ne pouvait plus être utilisé pour recevoir les clients. Même à la Cour des Miracles, je suppose que les choses se seraient passées mieux.

***

Un peu plus tard, il se produisit un événement extraordinaire. Une boutique de luxe se montait à côté de la place Vendôme, sous le Carré des Feuillants. Le sous-sol avait été creusé pour créer une galerie commerciale. Le loyer était élevé — 40 000 francs par mois — mais les investisseurs avaient apparemment les reins solides.

Ce magasin avait pour ambition de proposer le meilleur de l'art et de l'artisanat, ce qui incluait les armes de prestige. Émile avait fait la connaissance du gérant et parvint à se faire embaucher. Dans l'euphorie, il me fit même la proposition suivante :

— Plutôt que de déposer le bilan, on devrait lui vendre les ateliers au franc symbolique...

— Quelle bonne idée, on pourra se partager 50 centimes chacun.

A moins d'être stupide, c'était inacceptable. Pour résoudre un problème, feriez-vous fait confiance à celui qui l'a créé ?

Mon associé - si tant est que je pouvais encore l'appeler ainsi - faisait de plus en plus souvent la navette entre l'atelier et le nouveau magasin. Cela m'arrangeait, j'avais l'esprit plus tranquille pour travailler.

Dans l'après-midi, une jeune femme sonna à la porte en demandant après Émile. Elle arrivait de sa province. À l'occasion de son passage sur Paris, elle désirait le voir. Comme elle semblait convenable sous tous rapports, je lui donnais les coordonnées du magasin du Carré des Feuillants. Rien ne s'y opposait.

Le lendemain, Gilles vint récupérer son matériel de monteur à bois. Je lui parlais de la visite de la veille pour qu'il transmette à Émile. J'ajoutais :

— En plus, elle est charmante. J'espère qu'il la traitera mieux que les précédentes.

— Cette fille-là, il m'a dit que c'était du grand n'importe quoi. A mon avis, il mérite mieux.

— Ne me raconte pas ta vie, ce ne sont pas mes affaires...

Enfin, un beau matin, Émile emporta ses affaires et son matelas. Avant de partir, il me lança :

— Salut. J'espère que tu t'en sortiras.

Au ton qu'il employa, c'était clair : pour lui, j'étais foutu. En guise d'adieu, il me laissait les dettes.

C'était un horrible gâchis. Pourtant, nous avions eu tout ce qu'il fallait pour réussir. Gilles le suivit, car il croyait en ses promesses.

J'analysais la situation sous un angle différent : je venais de gagner la bataille des ateliers. Lui, il partait, il avait perdu. Désormais seul maître à bord, il ne me restait plus qu'à redresser l'entreprise...

XIII.
Mission impossible

Début 1987, je n’en menais pas large. L’équipe se réduisait à un apprenti, Joseph, ainsi qu’à moi-même. Par bonheur, il restait encore six mois de réparations en retard datant du temps de Franck. Le plus difficile ayant été livré, il ne restait que les travaux normaux, beaucoup plus rapides à effectuer.

Parallèlement, je reçus la visite d’un huissier de Bagnolet. Dénué de toute prudence, je l’entends encore me dire :

— Super, je vais avoir un fusil gratuit.

Je lui répondis du tac au tac, en le regardant droit dans les yeux :

— Pas de problème. J’ai aussi les balles si vous insistez.

J’ai à peu près tout connu durant cette période, y compris une assignation en redressement judiciaire de l’Urssaf, un classique pour beaucoup de gérants. J’arrivais néanmoins à négocier la somme.

Le repreneur de l’armurerie Delahaie avait fait faillite. Un de mes anciens copains de lycée aussi, avec une franchise Félix Potin. Les deux avaient été condamnés à payer, tous les mois, une certaine somme jusqu’à l’âge de la retraite. J’aurais pu, moi aussi, déposer le bilan, mais je voulais rester libre.

Le découvert des ateliers était tel que le directeur de mon agence bancaire fut remplacé. Son successeur eut l'idée de me proposer un prêt, constatant que les encaissements de l'entreprise étaient dignes de respect. Par un curieux hasard du destin, il s'appelait Ressac.

Je montais des carabines à silencieux intégral en m'inspirant des carabines Krico Kitzmann et Ruger 10/22 Pygmee. J'avais eu la chance d'examiner un exemplaire. Un de mes prototypes fut essayé par un client chez Tir 1000. Un peu plus tard, les Custom Silence sont apparues. C'était écrit.

Dans le même temps, je préparais deux armes pour le Game Fair 1987. Le jour de la manifestation, un ami ingénieur, Maurice, m'apporta son aide pour tenir le stand. Il fut stupéfait lorsqu'il vit débarquer sur notre stand, à l'improviste, une partie de l'équipe de Holland & Holland.

Ils tombèrent en arrêt devant une carabine calibre 460 Weatherby en blanc, prête à confier au graveur. Elle possédait des caractéristiques peu courantes pour un armurier français : boîtier Brevex super-magnum, queue de boîtier prolongée, canon octogonal, sous-garde renforcée, joue sur filet, festons Rigby et réserve à guidons.

Le soir, entre deux éclats de rire, Maurice s'exclamait : « *C'est fou ! Les Anglais de chez Holland & Holland sont venus sur ton stand, quand même...* ». Il n'en revenait pas.

Au milieu de l'année 1988, il restait beaucoup de dettes, mais l'outil de travail était sauvé. À cette époque, j'ignorais

qu’il me faudrait encore cinq ans pour redresser l’entreprise.

***

Que devenait mon ancien associé ? Je n’avais pas le temps de m’y intéresser. L’année précédente, je m’étais rendu à l’inauguration au Carré des Feuillants, ayant reçu une invitation. J’avais vu Émile parader au milieu des invités, savourant chaque seconde de ce qu’il considérait probablement comme étant son triomphe.

Mais la réalité était tout autre, comme je l’appris par l’homme à tout faire du magasin. Je croisais celui-ci parfois, car il habitait non loin de mon entreprise.

— Ah, Christian, ils en ont fait plusieurs, des inaugurations pour rameuter les pigeons... Moi, je ne cherche même plus à comprendre.

Il m’apprit qu’Émile avait installé son matelas dans l’atelier de deux frères artisans qui fournissaient la boutique. En quelque sorte, il était devenu moitié gardien de nuit, moitié SDF. Gilles essayait d’exister dans cette nouvelle configuration. Cette nouvelle me fit de la peine jusqu’à ce qu’une ancienne cliente m’appelle au téléphone.

Elle s’occupait de la vente d’une paire de fusils à platines appartenant à son mari, et avait confiée celle-ci en dépôt au magasin du Carré des Feuillants. Elle s’y était déplacée étant donné qu’elle n’avait plus de nouvelles.

— Lorsque je suis entrée, je n’ai vu personne, c’était désert. Je suis allée chez le commerçant voisin. Il m’a dit de

faire le tour des bars les plus proches, parce qu’ils y étaient souvent. Chose que j’ai faite sans résultat.

— Ah, plutôt gênant.

— Alors, j’ai récupéré les fusils de mon mari et écrit un mot pour dire que je les avais repris. J’aurais pu prendre n’importe quoi d’autre, personne ne m’en aurait empêchée.

— Merci de me prévenir.

— Vous êtes sérieux, alors je vous le dis : si vous avez des armes en exposition là-bas, ne les y laissez pas.

— Non, je n’en ai aucune, mais merci du conseil...

Quelques jours après, en mettant de l’ordre dans l’atelier, je tombais sur un vieux dossier qu’Émile avait oublié. J’y trouvais un folio de factures. Visiblement, il avait vendu des fusils italiens bas de gamme en utilisant le nom de nos ateliers, galvaudant ainsi le nom de marque. En outre, cela lui permettait de toucher sa commission de manière invisible.

Continuant mon enquête, j’appelais l’importateur qui me dit :

— Quoi, il n’était pas le patron ? Nous ne lui avons même pas posé la question. À voir son attitude, cela paraissait évident.

Je raccrochais en éclatant de rire, me promettant de raconter toute cette histoire un jour, ne fût-ce que pour l’éducation des jeunes armuriers.

Mon graveur m’informa également qu’Émile avait fait signer au moins une carabine en utilisant le nom de nos

ateliers, alors qu’il n’en faisait plus partie.

— Tu comprends, Christian, on se connaît bien, il fallait que je te le dise. Sinon, tu ne l’aurais jamais su.

À quoi aurait-on pu comparer cette situation ? Imaginez un associé de Gastinne-Renette achetant des fusils en Belgique, pour y faire apposer la célèbre marque sans rien dire à la direction...

La boutique du Carré des Feuillants fit faillite au milieu de l’année 1988, laissant des factures impayées auprès d’un artisan stéphanois. D’après ce qui me fut dit, Émile partit vers Perpignan. Il abandonna Gilles derrière lui, sans regret, après avoir été à l’origine de sa démission.

Lorsque je repense à cette période, je ne puis m’empêcher de penser que ce fut un gigantesque gâchis. Nous disposions d’un atelier de fabrication d’armes de luxe, graveuse et monteur à bois y compris. Émile avait essayé d’en prendre le contrôle. Si j’avais accepté de vendre les ateliers au franc symbolique selon son idée, c’est ce qui serait arrivé.

Pourtant, je n’aurais pas demandé mieux qu’il fasse son travail comme je faisais le mien, et que nous en partagions les fruits équitablement. À la place, j’avais vu son vrai visage.

Son histoire ne s’arrête pas là, mais à partir de cette époque, elle ne me concerne plus, sauf pour une question qui trottait dans ma tête.

***

Les choses se produisent non pas parce qu’elles seraient justes, mais parce qu’elles doivent arriver. Quelques temps avaient passé, mais j’ignorais toujours pourquoi Jean-Loup, le Golden Boy, avait renoncé à nous financer.

Dans un de mes vieux répertoires, j’ai retrouvé un numéro de téléphone qui lui servait de relais. Je fis une tentative.

À ma grande surprise, il me rappela quelques jours plus tard. Une semaine après, il fit un détour spécialement pour venir me voir. Il arriva habillé en blouson, chemise et jean. Adieu le costume de marque et la Rolex. Il avait pris le train jusqu’à Paris. Visiblement, un sérieux revers de fortune l’avait frappé.

Je l’invitais dans un restaurant chinois afin que nous puissions parler tranquillement. Entre les nems et le bœuf aux oignons, pendant plus d’une heure, il me raconta tout.

— Comme tu le sais, Christian, Émile et moi étions très amis. À tel point qu’il savait trop de choses sur mes affaires. Il connaissait quelques-uns de mes clients. Il savait aussi où je plaçais les fonds.

— Et pour le projet de création d’une armurerie ?

— C’était une idée d’Émile, pas la mienne. Je ne comptais pas y donner suite. Mais il a beaucoup insisté. J’ai eu la faiblesse de ne pas refuser de manière sèche, étant donné que nous étions bons amis.

— Position difficile…

— Plutôt, oui. Je cherchais une échappatoire. Alors, je lui ai dit qu'il n'était pas possible de réaliser son projet, si lui et toi ne démissionniez pas d'abord. Je croyais que cela suffirait à l'arrêter.

— Et c'est là où tout est parti de travers...

— En effet. J'étais certain que tu ne démissionnerais pas, ce qui aurait bloqué Émile.

— À ce moment-là, pourquoi m'inviter à passer le week-end dans un palace avec la tournée des grands-ducs ?

— Et bien justement, comme je te l'ai dit, j'ai eu la faiblesse de ne pas refuser de manière catégorique...

— Si j'ai bien compris, il nous a manipulé tous les deux.

Il acquiesça d'un signe de tête. Je lui demandais :

— Et pourquoi n'as-tu pas répondu pendant plusieurs semaines ?

— C'était normal, puisque je ne voulais pas me lancer dans ce projet d'armurerie. Tu veux connaître la suite ?

Dans la demi-heure qui suivit, il m'expliqua le reste. J'étais loin de tout savoir. Pensant obliger Jean-Loup à sortir de son silence, Émile avait été voir quelques-uns de ses clients.

— Il pouvait en reprendre quelques-uns à son compte, puisqu'il savait dans quels établissements je plaçais les fonds.

Dans la bourgeoisie de province, tout le monde se connait plus ou moins. Or, celle-ci composait une grande partie de

sa clientèle. En quelques heures seulement, la nouvelle s’était répandue comme une traînée de poudre.

— Et du coup, des amis m’ont appelé en me disant : « *Fais attention, il y a un gugusse en ville qui connaît nos affaires. Il raconte n’importe quoi aux gens que tu connais. C’est lui qui s’occupe de ton carnet d’adresses maintenant, ou quoi ?* »

Immédiatement, Jean-Loup avait fait le rapprochement avec Émile, le fameux matin où ils avaient eu une prise de bec. Dans le courant de la journée, les principaux clients du Golden Boy lui avaient demandé le remboursement de leurs parts. Il utilisa une image pour résumer la situation :

— Un éléphant serait entré dans un magasin de porcelaine, cela n’aurait pas été pire.

Malheureusement, certaines sommes étant placées sur des contrats à terme, d’importantes pertes étaient prévisibles. Après un pointage rapide, Jean-Loup comprit qu’il en sortirait ruiné. De plus, il se sentait trahi.

Lui et moi, aurions-nous été refaits par un simple escroc ? Non, car nous n’étions pas nés de la dernière pluie. Comment expliquer cela ? Avions-nous eu affaire à un pervers narcissique ? En tous cas, à quelqu'un pour qui les dégâts importaient peu, pourvu qu'il ait l'impression d'atteindre ses objectifs.

Je demandais à Jean-Loup :

— Vous vous étiez revus le même jour, non ?

— Oui, en fin d’après-midi. Avec ma Porsche, je l’ai emmené dans un bois désert, à l’abri des regards. Je lui ai dit son fait. J’avais un pistolet 7x65 dans la boîte à gants, je l’ai braqué vers sa tempe. J’étais prêt à tirer, j’avais le doigt sur la détente. J’allais le faire. Mais...

Il marqua un silence.

— Il s’est mis à chialer comme un gosse. Je te jure, exactement comme un gosse... Je me suis retrouvé complètement pris au dépourvu. Je me suis dit : si je le tue, je vais aller en prison à cause de ce pauvre type. Cela en vaut-il la peine ? Alors, j’ai laissé tomber et je l’ai ramené en ville. Je ne l’ai plus revu depuis.

— Et ensuite ?

— Après avoir tout remboursé, je me suis retrouvé à sec. J’ai été obligé de rendre la Porsche. Adieu la Rolex. J’ai même vendu le pistolet tellement j’avais besoin d’argent. Et puis j’ai tourné la page...

J’aurais payé cher pour entendre ce récit plus tôt, mais ce n’est pas encore la fin de l’histoire. Pendant que Jean-Loup me racontait ce qui s’était passé dans les bois, de vieilles images étaient revenues dans ma mémoire.

Maintenant, je me souvenais. Ce fameux soir, Émile m’avait raconté comment il s’était écroulé en sanglots lorsque Jean-Loup l’avait menacé d’une arme. Mais je ne m’en étais plus rappelé, tellement il avait fait couler le vin à flots et insisté lourdement, à de nombreuses reprises, pour me resservir...

***

Mon objectif suivant était de réduire les frais de sous-traitance. Jusqu'ici, j'utilisais des bois prémécanisés. Progressivement, j'appris à fabriquer les crosses hors-masse à partir d'un bloc de noyer rectangulaire. Mon père m'avait enseigné les bases et je me perfectionnais donc sur le tas.

Mais je manquais de temps, étant donné tous les autres travaux que j'effectuais. Aussi, j'embauchais un monteur à bois diplômé de Liège. Bonne nouvelle : celui-là était sobre. J'ignore pour quelle raison, mais ses parents m'invitèrent à dîner un soir, car ils voulaient me connaître. Son père était cadre supérieur et sa mère une ancienne comptable.

Les premiers temps, Laurent donna parfaite satisfaction. Il se tenait à son travail, qu'il faisait de façon soignée. Il s'entendait bien avec Joseph, mon apprenti. Tout se passait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Laurent termina une crosse sur un calibre 28 liégeois à chiens extérieurs. Un joli travail sur une pièce traditionnelle. Là, je me suis dit : « *Ca y est, on est sorti de la malédiction du crossier* ». Mais j'avais parlé trop vite. Les mois suivants me donnèrent tort.

Un vendredi soir, il me demanda s'il pouvait partir plus tôt, car il voulait passer le week-end à Liège. Puisqu'il avait terminé le travail inscrit sur le planning, je l'y autorisais, estimant qu'il méritait ce geste.

C'est à partir de ce moment qu'il rencontra des problèmes de santé. D'abord un premier arrêt maladie de

quelques jours, puis deux semaines sans problème avant un nouvel arrêt.

Un jour, mon deuxième apprenti me demanda si Laurent se droguait, car il avait remarqué des taches de sang sur un mur, comme s'il avait utilisé une seringue. Je lui répondis que non. En effet, Laurent vivait chez ses parents. Connaissant ceux-ci, je savais que ce n'était pas possible.

Une semaine ensuite, Laurent s'écroula dans l'atelier, en pleine crise de spasmophilie. Les membres tétanisés, les yeux fermés et les doigts recroquevillés, il était allongé sur le dos et respirait de manière saccadée. Joseph, mon premier apprenti, me dit :

— Il va avaler sa langue. On lui écarte les dents à la petite cuillère ?

Joseph était au point pour la mécanique, mais des lacunes subsistaient dans le domaine médical. Je répondis :

— C'est une crise de spasmophilie, pas d'épilepsie. Tu vois bien que ses mâchoires ne sont pas vraiment serrées.

Laurent sortit de sa crise après quelques minutes. Je téléphonais à ses parents. Ils me demandèrent d'appeler un taxi afin qu'il rentre chez lui.

Sa mère m'informa que Laurent était spasmophile. Cela aurait été sympathique de me prévenir avant. Je comprenais mieux, maintenant, pourquoi ils m'avaient invité pour faire ma connaissance. Une semaine après, étant donné son état de santé — qui n'était pas bon — nous avons convenu d'en rester là et il est retourné dans ses foyers.

Un peu plus tard, j’essayais de trouver un remplaçant. Je demandais à celui qui se présenta :

— Vous êtes disponible à partir de quand ?

— Pas demain... Je dois d’abord partir en vacances d’hiver.

Je le raccompagnais jusqu’à la porte et le regardait s’éloigner. De retour dans mon bureau, je déchirais son CV et le jetais à la poubelle. Décidément, j’avais bien fait d’apprendre à fabriquer les crosses moi-même...

***

Environ un mois après, je reçus un appel téléphonique de la maison Boucheron, le célèbre bijoutier de la place Vendôme. D’après ce que l’un de leurs cadres m’expliqua, ils avaient contacté toutes les armureries de Paris et de sa périphérie en vain. Un gros problème se posait à leurs artisans.

Ils avaient réalisé quatre plaques en or de 18 et 24 carats. Elles étaient destinées à orner un ensemble de fusils, mais ils n’arrivaient pas à les ajuster de manière satisfaisante sur les crosses.

Comble de malchance, il ne restait plus que quelques jours avant la date de livraison. Ensuite, le client devait prendre l’avion et ils ne savaient pas quand ils le reverraient.

M. Izard, l’un de leurs directeurs, connaissait mon père. Celui-ci avait poliment décliné l’offre tout en communiquant

mes coordonnées. C’est ainsi que j’arrivais place Vendôme afin d’examiner leur projet.

Vue depuis l’entrée des clients, la maison Boucheron avait tout d’un magasin de haut luxe. Mais depuis « *l’entrée des artistes* », c’était bien différent. Sous l’objectif des caméras, on pénétrait dans un coffre-fort géant avec ses portes blindées successives.

M. Izard me conduisit chez l’un de leurs joailliers, M Bondt, dont je fis la connaissance. Visiblement, il s’agissait d’un excellent professionnel. Les travaux que je voyais dans son atelier l’attestaient sans conteste possible, notamment une horloge avec une danseuse en cristal de roche qui tournait en indiquant les heures.

Les fameuses plaques en or me furent montrées. Richement décorées dans un style oriental, elles étaient incrustées de malachite. M. Bondt m’expliqua qu’il n’arrivait pas à les rendre parfaitement jointives avec la surface des crosses, à cause de la courbure de celles-ci. Quelle que soit la manière dont il s’y prenne, elles se soulevaient toujours d’un côté ou de l’autre.

Il avait bien tenté de les plier sur une boîte de conserve pour leur donner un arrondi convenable. Malheureusement, elles avaient décidé de vivre leur vie : elles faisaient ressort. Il fallait les ramener à la raison... Mais comment ?

Je leur expliquais mon idée : encastrer légèrement les plaques pour les mettre de niveau. De cette manière, aucun

défaut d’ajustage ne serait perceptible. Étant donné la situation, difficile de faire autrement.

Prudent, M. Bondt me demanda :

— Vous pensez pouvoir terminer ce travail à temps, étant donné le contour compliqué des pièces ?

— Oui, même si je dois travailler la nuit pour y arriver.

Puis ils me montrèrent les armes. Deux carabines Sauer 90, pourtant jolies, faisaient tache à côté de deux fusils juxtaposés à platines superbes. Il s’agissait d’une paire de Lebeau-Courally modèle Prince Koudacheff. Elle était absolument neuve.

Je laissais échapper dans un sourire :

— Ah oui, tout de même…

De retour dans mes ateliers, je m’attelais une fois de plus à la tâche. Je me félicitais de m’être perfectionné dans la mise à bois, autrement je n’aurais jamais pu réussir.

Je retournais quatre jours plus tard place Vendôme pour livrer la maison Boucheron. Ils examinèrent attentivement mon ouvrage, furent satisfaits et me réglèrent rubis sur l’ongle — si j’ose dire.

Le prix n’était pas un souci. Leur seul véritable problème, c’était la faisabilité, la qualité et le délai.

Pourtant, j’aurais pu leur apporter une aide bien supérieure. J’avais eu en mains beaucoup de fusils fabriqués en Afrique du Nord, dont un moukhala provenant d’une famille de haut lignage. Il était entièrement incrusté

de plaques très élégantes, ajourées et gravées dans le style oriental le plus pur qui soit.

On pouvait y lire une devise en arabe : « *Tu étais arrivé aux remparts de la ville, mais le combat n'a pas eu lieu à cause des circonstances* ». Normalement, ce fusil n'aurait jamais dû quitter son pays d'origine. Probablement avait-il appartenu à un lointain descendant du prophète...

Bien évidemment, j'avais conservé le tracé des plaques de ce moukhala dans mes cartons. C'était idéal pour le projet de Boucheron, mais il était déjà trop tard lorsqu'ils m'avaient contacté.

Les joailliers n'y connaissaient presque rien en armes. Trouver le client était plus important que d'être capable de réaliser le travail. Malheureusement, aucun d'eux ne pensait à me consulter au départ d'un projet, d'où leurs déconvenues.

D'une manière différente, le même souci existait chez les armuriers réputés. J'avais constaté cela avec Gastinne-Renette, lorsque j'avais livré au célèbre armurier de l'avenue Franklin Roosevelt un travail assez particulier. Sur une carabine-révolver Mateba dont les pièces accessoires avaient été traitées en plaqué or, il fallait effectuer un bleuissage thermique.

L'origine princière du client ne faisait aucun doute, puisqu'elle avait été gravée sur la crosse en acier : « *Abdallah Ben Khalifa Al Thani, ministre des forces armées du Qatar* ».

Les bleus thermiques étaient la spécialité de Christian Poencin, armurier à Montesson, auquel ce travail aurait dû normalement être confié. Je pense qu'il avait refusé à cause du délai trop court : 48 heures. De plus, Gastinne-Renette payait ses fournisseurs à 60 jours, alors que son principal concurrent, Callens & Modé, réglait ses sous-traitants immédiatement.

J'observais que ces entreprises, bien que faisant partie des plus prestigieuses, ne disposaient pas de toutes les compétences nécessaires en interne. En urgence, elles avaient besoin de magiciens comme moi, afin de résoudre des problèmes que personne chez eux ne savait régler.

Certes, elles n'allaient pas s'en vanter. Mais à cause de cela, et bien que la clientèle des émirats soit l'une des meilleures au monde, nous continuons de leur livrer ce que nous pouvons, pas *ce que nous aurions pu*...

Une clientèle hors du commun a besoin d'un pays de fournisseurs exceptionnels. Au Japon, les meilleurs artisans ont droit au statut de « *Trésor national vivant* ». Malheureusement, avant que ce soit le cas en France, tous ceux qui possèdent des secrets de métier seront morts depuis longtemps...

XIV.
Voyages à Saint- Étienne et à Liège

Lorsque je vins pour la première fois à Saint-Étienne, c'était à la veille d'un jour de marché. Je fus réveillé aux aurores par les agents de la ville, car ma voiture était stationnée sur une place où les camelots devaient installer leurs stands.

Avant moi, d'autres Parisiens s'étaient déjà garés le mauvais jour, aussi les policiers trouvèrent-ils facilement mon hôtel. Je m'en tirais sans contravention, ce qui n'aurait pas été le cas dans la capitale. Avec un accent stéphanois chantant, l'un des pandores me confia en souriant :

— On sait bien que vous n'êtes pas d'ici, vous ne pouviez pas savoir...

Sans demander mon reste, je fis démarrer mon véhicule, un coupé sport que j'avais acheté 2500 francs en 1986 (*environ 660 euros de 2018 en équivalent de pouvoir d'achat, selon l'Insee*). En ce temps-là, on pouvait encore faire d'excellentes affaires.

***

Je rencontrais d'abord M. Terrier, un artisan installé au 39 rue des Basses Rives. Dans les odeurs d'huile de son atelier, une grande machine verticale émettait un cliquetis régulier, à la manière d'un métronome. C'était une rectifieuse pour les âmes des canons. D'après lui, la

tolérance qu'il obtenait était de 2/100e de millimètre. Il l'avait fabriquée en 1964, en utilisant des différentiels de camions GMC américains de récupération.

Crochets vers le haut, les canons reposaient dans un bain de lubrifiant. Afin de produire un trait croisé, les têtes d'alésage tournaient dans un sens en descendant, puis dans l'autre en remontant.

M. Terrier prenait plaisir à me faire découvrir son travail, car il en avait la passion. Il me donna toutes les explications utiles.

— J'ai mis longtemps à mettre cette machine au point. Tout le secret est dans la tête du dispositif. Vous voyez, là ? Les pierres sont poussées ensemble vers l'extérieur par ce petit ressort. Il faut régler la vis de tension à la juste pression, sinon gare...

***

Après, j'allais visiter un fabricant stéphanois réputé, Boucher. Le plancher était en bois et les établis faisaient le tour d'une grande pièce. Le père avait œuvré là toute sa vie. C'était au tour du fils, mais celui-ci avait blanchi sous le harnois. L'heure de la retraite n'allait pas tarder à sonner.

Lorsque j'arrivais, il était en train de tailler les coquilles d'une bascule de fusil superposé. Avec un œil d'aigle, il donnait une suite de coups de burin précis. Pas d'ouvriers autour de lui, car la cadence de production ne l'exigeait plus. Les temps avaient changé, nous étions dans la deuxième moitié des années 1980.

Devant une fenêtre, je remarquais une presse à crosse sans âge. Fruit d’une conception ancienne, son armature était relativement fine. Je demandais à M. Boucher :

— Tiens, je ne connais pas ce modèle.

— Elle vient de chez Vidier à Paris.

J’ignorais totalement que Vidier avait fabriqué des presses pour plier les bois. Pour ma part, j’en utilisais une de chez Delahaie, mais son aspect était assez différent.

— On dirait qu’elle date des années 1930.

— Pas impossible. Elle marche encore, vous savez...

Pour me le prouver, il brancha un vieux fil torsadé sur une prise qui n’était pas plus récente. La pompe se résumait à une hélice dans un pot cylindrique, mais l’ensemble fonctionnait bel et bien.

Je me sentais parfaitement à l’aise dans son atelier, car j’y redécouvrais les mêmes odeurs que dans celui de mon grand-père. Je repartis de chez lui avec son catalogue accompagné d’un tarif.

***

Au 131 de l’avenue Antoine Durafour, je passais devant l’ancien atelier de Ploton-Barret qu’Antoine Pirrera, le plus jeune artisan de la ville à ce moment-là, avait racheté. Il avait misé sur une production entièrement artisanale. Malheureusement, la chance n’avait pas été au rendez-vous.

À deux pas de là, j’allais rendre visite à M. Favier qui s’était investi dans une fabrication plus mécanisée, d’où la

gamme des fusils Gefar et Dactu. Il avait vécu la grande période de l'armurerie stéphanoise. Sur Saint-Étienne, il était connu comme le loup blanc, ayant trempé dans tous les coups ou presque.

— Vous ne voulez pas un de mes juxtaposés Francisque ?

— Quoi, vous en produisez encore ?

— Oui, j'avais racheté le stock et j'ai le droit d'utiliser le nom...

Les Francisque sont des copies des fusils Darne, sur lesquels je lui fis alors une réflexion. La particularité de ces mécanismes ? Ils sont les seuls au monde que l'on peut fermer avec une carte de visite entre le canon et la culasse.

D'ailleurs, celle-ci peut s'ouvrir au tir si elle a trop de jeu. Pour cette raison, un Darne doit toujours être entretenu soigneusement. Mon père m'avait parlé d'un chasseur portant une cicatrice à la joue à cause de cela. Celui-ci utilisait un modèle R dit « *à petite clé* » par opposition au modèle V « *à grande clé* » plus robuste.

C'est donc tout naturellement que monsieur Favier n'insista pas.

— Je vois que vous connaissez.

— Par contre, un juxtaposé Gefar, je n'aurais rien contre.

En effet, je disposais d'ébauches de noyer à lui vendre. Elles venaient de mon grand-père. Au minimum, elles avaient une trentaine d'années de séchage. Seul inconvénient, ces bois n'étaient pas assez beaux pour être

montés sur des fusils de luxe. Je ne pouvais pas les écouler sur Paris.

Par contre, ils étaient parfaitement stabilisés, résistants et bien de fil pour établir les entaillages. L'idéal pour une production de série... Inexplicablement, les Stéphanois n'avaient pas le secret des teintures puissantes, alors que c'était un jeu d'enfant pour moi. Ils utilisaient donc, parfois, les vernis teintés. L'échange étant conclu, M. Favier dut me trouver sympathique, car l'entretien dura encore une demi-heure.

Devant lui, il ne fallait pas prononcer le nom de Verney-Carron. Automatiquement, il se mettait à raconter toute une page de l'armurerie stéphanoise.

— Vous savez pourquoi j'ai encore des canons ? Parce que j'ai des actions chez eux. Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi les armuriers stéphanois disparaissent ? Ils tiennent uniquement sur leurs stocks de pièces maîtresses. Quand ils les auront terminés, ce sera fini pour eux...

Les canons ? Heurtier n'en fournissait plus, pas plus que Montcoudiol pour les bascules. D'après M. Favier, année après année, Verney-Carron avait pris le contrôle.

Il parlait notamment de la Sifarm qui regroupait autrefois Francisque Darne, Ronchard-Cizeron, Didier Fusil, Gerest, Berthon Frères et même la canonnerie Jean Breuil, avant que Verney-Carron ne rachète le tout en bloc.

Tant il avait de choses intéressantes à dire, je regrettais de n'avoir pas emporté un bloc-notes avec moi. Tout en

l’écoutant, je me promettais d’écrire mes mémoires un jour, car je savais que personne ne le ferait à ma place, pas plus que quelqu’un ne le ferait pour lui.

Peu de temps après, Favier vendit son entreprise à Paul Demas. Ce dernier était compagnon d’établi d’Antoine Pirrera lorsque tous deux travaillaient chez Chapuis. La suite, tout le monde la connaît.

Voulant maintenir la production entièrement artisanale de Ploton-Barret, Pirrera fut obligé de fermer après deux ans d’activité. Demas, qui partait sur des bases pré-mécanisées, connut le succès. Il mit au point un système de verrouillage des fusils avec un triple crochet, histoire de surpasser Chapuis qui n’utilisait qu’un double crochet. Quelques décennies plus tard, Demas vendit son entreprise qui devint l’atelier Excellence de... Verney-Carron.

Si le vieux loup de Saint-Étienne avait pu connaître l’avenir, je ne crois pas qu’il aurait vendu sa fabrique.

***

Je visitais aussi Cooparm, l’entreprise de Luc Debruyn. Celui-ci avait fabriqué une machine pour pré-mécaniser les crosses à partir d’un modèle. Il livrait notamment Gastinne-Renette pour leurs carabines à queue de boîtier prolongé. Dans l’illustre magasin de l’avenue Franklin Roosevelt, Patrick Brunet assemblait celles-ci sous l’œil de M. Delpierre, le chef d’atelier qui avait été formé à Saint-Étienne.

Je terminais par un détour chez M. Porron, un bronzeur stéphanois qui faisait les bronzages à la couche. L’atelier de

celui-ci était sombre avec une atmosphère vaporeuse. Plusieurs fois par jour, de grandes cuves étaient mises à chauffer, sans avoir vraiment le temps de refroidir complètement entre deux passages.

M. Porron ne devait pas avoir froid, même pendant les hivers rigoureux...

***

La première fois où je visitais Liège, ce fut avec Gilles que nous venions d'embaucher. Il connaissait Liège puisqu'il avait fait ses études d'armurier là-bas. Nous sommes arrivés tard le soir. Les banques étaient fermées. Pas moyen de faire le change avec notre argent français.

Nous nous sommes dépannés dans un café. Cela nous coûta quelques tournées, mais l'ambiance était accueillante. Une fois de plus, je m'apercevais qu'en ce temps-là, la Belgique était un peu comme la France des années 1960 : il y faisait bon vivre.

Nous avions un boîtier de carabine haut luxe à faire traiter. Le lendemain, nous sommes allés chez le trempeur à côté du banc d'épreuve. Il s'occupa immédiatement de ce travail. Après, Gilles voulut absolument me présenter un bronzeur spécialisé dans les bains rapides. L'atelier de celui-ci était tout en longueur, rempli de cuves où il plongeait des séries de pièces au kilo.

Il s'appelait Popof. Une fois qu'on le connaissait, il était impossible de l'oublier. Il portait une grande marque sur le front. D'où venait-elle ? Un jour de cuite, il s'était endormi devant son touret à polir. Le buffle de polissage avait

arraché la chair avant qu'il ne se réveille, d'où cette empreinte qu'il porterait jusqu'à la fin de ses jours.

Une chose que j'appréciais dans les capitales armurières, c'était la présence sur place de tous les fournisseurs. Un canon pour fabriquer une carabine ? Une visite chez Delcourt réglait le problème. Besoin d'un bois pré-mécanisé ? Il suffisait d'aller voir le jeune Perrée, diplômé de Liège, dont les machines parfaitement réglées livraient des crosses aux entaillages impeccables. Une bascule de double express ou un boîtier type Mauser take-down ? Un petit détour chez Sylvestre, qui usinait tout ce dont un armurier avait besoin. À cette époque, chaque spécialité était représentée, et même davantage qu'à Saint-Étienne.

J'eus l'occasion de visiter les ateliers de Magerissen, un canonnier qui exerçait à domicile. Derrière sa maison, entre les plants de tomate et les salades, il avait bâti son antre.

Un four à canon se trouvait à l'entrée, comparable à ceux que les boulangers utilisaient pour cuire le pain. Fabriqué en briques rouges, on le chauffait au bois.

M. Magerissen m'expliqua que trois à quatre heures de chauffe étaient nécessaires pour l'amener à bonne température. Ensuite, on pouvait y introduire les canons qu'il fallait souder au cuivre, à condition qu'ils soient ligaturés correctement.

— Nous en avons fait des centaines là-dedans. C'était pour la FN, sur leurs juxtaposés standards.

Il me montra ensuite un canon de drilling est-allemand qu'il était en train de refaire. Les tubes étaient bons à

changer, car la rouille les avait transpercés depuis l'intérieur.

— S'ils avaient étamé correctement entre les bandes, ça ne serait pas arrivé... laissa-t-il échapper d'un ton laconique.

***

Dans le quartier Jonfosse, l'hôtel particulier des établissements Raick frères se dressait. Des rails s'en échappaient jusqu'à la gare de triage, ultime réminiscence d'une gloire passée. Autrefois, cette maison exportait des armes par wagons entiers partout dans le monde, y compris jusqu'aux Etats-Unis et en Iran. Elle avait été fondée en 1807.

Monsieur Raick, dernier du nom, appartenait à l'ancienne bourgeoisie belge. Éduqué dans les meilleures écoles anglaises, il en avait gardé les bonnes manières. C'était un homme d'une grande courtoisie et d'une extrême délicatesse. J'ai eu l'occasion de le rencontrer à plusieurs reprises. Il m'a raconté des choses intéressantes à chaque fois.

Il gardait vivant le souvenir de ses ancêtres en essayant de conserver une fabrication digne de ce nom, mais la chance n'avait pas été de son côté. Il m'avait conté son histoire.

— Mon arrière-grand-mère possédait deux maisons, l'une à Jonfosse, l'autre à Guillemins. Elle devait absolument vendre l'une des deux. Or, à ce moment-là, on ne savait pas quelle serait la principale gare de Liège.

Malheureusement, son aïeule avait fait le mauvais choix. Le centre de la ville s'était déplacé à Guillemins. Le début de la malchance pour sa famille remontait à cette époque, autrement ils auraient disposé de la plus belle armurerie de Liège, bien mieux placée que Lebeau-Courally.

Cette erreur les avait condamnés à être fabricants, avec des marges commerciales inférieures à celles d'un détaillant.

— Nous avons été les premiers à posséder des fraiseuses et des tours avec une tolérance au centième de millimètre, avant même la FN à Herstal. D'ailleurs, c'est à eux que nous les avons revendues par la suite...

Tout en marchant vers son bureau pour discuter affaires, il me montra une fenêtre à guillotine près de l'entrée.

— Tenez, voici le fameux guichet photographié dans le livre « *Quatre siècles d'armurerie liégeoise* ». Tous les armuriers de la ville venaient acheter leurs pièces détachées chez nous.

Un peu plus loin s'étendait une immense pièce où se trouvaient autrefois les ouvriers, les établis et les machines. C'était devenu un désert poussiéreux que seuls les courants d'air venaient balayer. Il n'y manquait plus que quelques fantômes pour parfaire l'ambiance.

Monsieur Raick aurait pu fournir l'Afrique entière avec ce qui dormait dans les profondeurs de son hôtel particulier. Dans la cave, des fusils de traite à un coup et à percussion s'entassaient par centaines, canons d'un côté, crosses et mécanismes de l'autre. Il n'y avait plus qu'à les assembler.

Malheureusement, depuis le temps des colonies, on était passé à la Kalachnikov. Là aussi, la malchance s'était acharnée. Malgré tout, il parvenait encore à livrer des double express à platines, ce qui était tout à son honneur. Il fallait simplement se montrer très patient.

En parlant métier, je lui demandais s'il connaissait l'origine du terme « *studelle* » pour désigner les brides de noix des fusils à platines ou à chiens. Mon grand-père l'employait et je savais que cela ne venait pas de Saint-Etienne.

— Je n'ai pas entendu ce mot depuis longtemps. Ce n'est même pas wallon, mais plutôt des Flandres. Ils prononçaient « *chtoudelle* » et non pas « *studelle* ». C'était difficile de travailler avec les armuriers flamands. Je dirais que votre grand-père devait avoir beaucoup de caractère...

Gaston avait fait son apprentissage chez Modé-Pirlet, où le chef d'atelier à cette époque était grec. D'autres nationalités se côtoyaient là, dont bien évidemment des Belges. Rien d'impossible donc.

Monsieur Raick me parla également d'un canonnier liégeois capable de régler la convergence des doubles express avec quelques cartouches seulement.

— Il lui fallait une seule séance au stand de tir, jamais plus. Au maximum 6 cartouches. On a bien essayé de savoir comment il faisait, mais sans succès. Il est parti avec ses tours de main...

Je gardais précieusement ce petit détail dans ma tête, on verra plus tard pourquoi. Restant dans le thème des secrets

de métier, je lui racontais comment j’avais mis au point une liqueur de bronzage qui fonctionnait en une heure avec 4 couches. Il me répondit :

— Cela ne m’étonne pas. À la FN Browning à Herstal, ils arrivent à faire la même chose en trois heures et demie, avec des armoires hygrométriques, mais c’est expérimental chez eux.

Je le questionnais ensuite sur les bois haut luxe pour superposés B.25 que Jacquemard proposait aux armuriers. D’après ce que je savais, ce fournisseur livrait des crosses pour superposés B25 venant de la FN, mais à un prix nettement inférieur.

Il se disait que ces bois avaient été séchés avec de la vapeur salée, une idée d'un ingénieur pour aller plus vite. Mais ils recrachaient le sel comme une grosse frite, ce qui faisait rouiller les mécanismes par la suite ; raison pour laquelle la FN les avait soldés à Jacquemard.

— Remarquez que cela n’arrive pas toujours, certains n’ont jamais eu aucun problème avec ces crosses-là.

Ayant connu les grandes heures de l’armurerie liégeoise, Monsieur Raick m’en raconta quelques épisodes, notamment celui des fusils en calibre 16 avec des âmes de calibre 12. Techniquement parlant, c’est une hérésie complète : le groupement des plombs à 35 mètres sera catastrophique, la bourre d’une munition de 16 n’étant pas faite pour une âme de 12.

Je crois que, sur notre planète, seuls les Belges sont assez intelligents pour inventer cela... Car en fait, il s’agissait d’un

coup de génie, ce qu’il m’expliqua.

— Nous exportions des armes en Iran. C’était à l’époque de mon père. Du jour au lendemain, le gouvernement du Shah avait décidé d’interdire les calibres 12, les calibres 16 demeurant autorisés. Mais les clients voulaient tous du 12 parce que c’était plus puissant. Alors comment faire ? Quand notre cargaison arrivait là-bas, il suffisait de passer une fraise de calibre 12 dans les chambres, et le tour était joué.

— Bien vu...

— Mais il restait à résoudre le problème du banc d’épreuve qui est, vous l'avez certainement remarqué, tatillon chez nous. Le directeur refusait nos fusils, disant à mon père : « *Monsieur Raick, je ne saurais les éprouver, ils sont en calibre 12, mais les cartouches ne rentrent pas dedans* ».

— J’admire le côté pragmatique des Belges.

— Certes oui, mais avouez que c’était plutôt gênant.

— Alors, qu’a fait votre aïeul ?

— Il a rappelé le règlement au directeur : les armes doivent être testées selon le calibre des chambres, non pas d'après celui de l’âme. Nos juxtaposés en 12 ont donc été éprouvés avec des munitions de 16. Voilà comment nous avons fait plier la bureaucratie liégeoise...

S’apercevant de la manœuvre après quelques mois, les Iraniens adoptèrent de nouvelles mesures restrictives. Les éjecteurs automatiques devinrent interdits, mais les

établissements Raick transformèrent leur système en déclenchement manuel, grâce à un bouton placé sous la longuesse. Pour terminer, les Iraniens finirent par tout bloquer, excepté bien sûr pour les hauts fonctionnaires.

Pour clore au sujet de l'Iran, Monsieur Raick ajouta :

— À l'époque de l'Ayatollah Khomeini, la FN Browning avait contourné l'embargo américain pour exporter deux fusils, en passant par la France avec l'aval de son gouvernement. Puis la marchandise était rentrée par Zeebruges avec un formulaire T2, avant de repartir pour encore ailleurs. Ils auraient pu utiliser aussi la plaque tournante d'Anvers, sauf qu'elle était trop connue pour ça.

Je n'ai jamais su si c'était vrai, ne pouvant vérifier ce que disait Monsieur Raick. Après tout, ce n'était qu'une rumeur. Aujourd'hui, tout cela est du passé, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts...

***

En rentrant à Paris après mes voyages à Saint-Étienne et à Liège, j'avais l'impression que le monde de l'armurerie se portait bien : j'avais rencontré beaucoup de fournisseurs et de sous-traitants. Pourtant, Favier et Raick m'avaient expliqué à quel point c'était mieux avant.

XV.
Vente à l’hôtel Drouot

À cette époque, je cherchais à élargir ma clientèle. Tout naturellement, j’avais contacté le musée de la chasse et de la nature à Paris. Je ne pensais pas franchir les différents barrages, mais la mise coûtait seulement le prix d’une communication téléphonique. Pourquoi ne pas essayer ? À mon grand étonnement, rendez-vous fut pris pour la semaine suivante.

Madame de Quiqueran, la conservatrice de l’établissement en personne, me reçut à l’Hôtel de Guénégaud, vénérable hôtel particulier datant à la moitié du XVIIe siècle. Elle me fit visiter les différentes collections tout en se plaignant des femmes de ménage. D’après elle, celles-ci plantaient accidentellement le bout de leurs plumeaux sur les crosses, ce qui endommageait les vernis et les bois. Je n’étais pas encore au bout de mes surprises.

Au pied d’un escalier aux marches creusées par des générations de visiteurs, je m’arrêtais devant une carabine Winchester 73, don de M. Péchenard. Je remarquais que le bronzage n’était pas d’origine.

Le fond du métal, qui était brillant, ainsi que les reflets aile de corbeau ne laissaient planer aucun doute : il s’agissait d’un travail fait au bain rapide, ce qui n’était absolument pas conforme à l’authentique. En effet, cette

carabine aurait pu servir d’étalon à des restaurateurs qui auraient pu reproduire la même erreur.

Je connaissais d’ailleurs très bien les bains rapides, puisque mon grand-père avait été l’un des premiers en France à mettre au point une formule donnant de bons résultats.

Probablement M. Pechenard s’était-il aperçu du grave défaut de sa carabine, raison pour laquelle il n’avait pas jugé bon de la garder dans sa collection. J’en informais immédiatement mon hôte, mais cela sembla plutôt la gêner.

Dans une autre pièce, je tombais en arrêt devant une superbe carabine d’arçon de vénerie. Napoléon Ier l’avait offerte au général Rapp. Avec ses garnitures en or, argent et vermeil, elle avait été fabriquée à la manufacture de Versailles sous les bons auspices de Nicolas-Noël Boutet. En la regardant, je me demandais qui d’autre aurait pu mériter le titre de directeur-artiste.

Malheureusement, après avoir fabriqué les armes les plus luxueuses d’Europe en son temps, Boutet était mort dans la misère. Sa famille avait payé ses dettes pour l’honneur de leur nom, preuve que la splendeur ne mène pas forcément à la fortune.

Pour l’heure, ce dépôt du musée de l’armée était exposé dans une vitrine consacrée à elle seule, sous la lumière chaude d’un spot de 100 watts. À l’intérieur, la température devait être celle d’un petit sauna. J’interrogeais Madame de Quiqueran.

— Ne craignez-vous pas que la chaleur ne dessèche le bois et fasse sortir les incrustations ? D'ailleurs, je vois que cela commence à être le cas pour quelques-unes...

— Ne vous inquiétez pas, il y a un hygromètre dans la vitrine.

Elle se baissa pour regarder l'instrument.

— Ah, pas de chance... Il est en panne.

Rien d'étonnant. Perpétuellement bloqué en position de sécheresse absolue, le dispositif avait fini par rendre l'âme, mais on ne savait pas depuis quand. Encore heureux que je sois venu...

Avant de partir, je posais une dernière question à madame de Quiqueran.

— Combien d'armes se trouvent dans votre musée ?

— Exactement ? Je ne saurais pas vous dire.

— Approximativement, même à une centaine près...

— Même ça, je ne pourrais pas. Nous en avons tellement dans les combles...

Finalement, le musée de la chasse ne donna pas suite à mes propositions. Après tout, ils avaient juste besoin d'un personnel de ménage sachant consulter les hygromètres et, surtout, ne plantant pas les plumeaux dans les crosses.

Peut-être était-ce un problème de pedigree ? Soit j'en avais trop puisque j'étais la troisième génération d'armurier dans ma famille (*puisque mon père et mon grand-père étaient armuriers*), soit je n'en avais pas assez, n'étant pas né dans la bourgeoisie avec un nom à particule.

Mais, si tel avait été le cas, probablement n’aurais-je pas su m’occuper correctement des armes...

***

Je devais retourner quelques mois plus tard à l’hôtel de Guénégaud, mais d’une manière totalement inattendue. Pierre, un ami expert, projetait d’organiser une vente d’armes aux enchères. Dans ses relations, un commissaire-priseur parisien avait trouvé cette idée digne d’intérêt. Toutefois, une personne leur faisait défaut : quelqu’un ayant une bonne connaissance de ce genre de pièces.

Ce n’était pas que Pierre en manquait, mais il était spécialisé dans le domaine judiciaire. Certes, autrefois, il avait dirigé une société d’import-export dans l’armement. Cela faisait longtemps. Aussi, il voulait quelqu’un à côté de lui à la table d’expert, afin de se sentir l’esprit plus tranquille. Voilà quelle était la raison de sa venue.

— D’abord une vente de voiture de luxe dans la cour de l’hôtel de Guénégaud. Nous avons quelques Ferrari, des Lamborghini et des Porsche. Puis une journée d’exposition des armes, également au Musée de la chasse. Le lendemain, la vente aura lieu à l’hôtel Drouot.

— Je n’ose demander le prix de la location.

— Ah, c’est une vente de prestige... Tu veux en être ?

La question était posée pour la forme, car la réponse coulait de source. Je savais aussi que les projets de Pierre se terminaient rarement à la hauteur des espérances.

Toutefois, il était pertinent de voir un autre horizon que celui de mon atelier. Pourquoi ne pas sortir le poisson de son aquarium pour qu'il change d'oxygène ?

***

Je bloquais quelques journées sur mon agenda. Un matin, je me garais sur l'une des plus belles places de Paris. Notre commissaire-priseur exerçait sa charge à cet endroit, où il habitait également. Il occupait l'intégralité du premier étage.

Je montais un grand escalier de marbre bordé d'une splendide rambarde dont j'appréciais, en ma qualité d'artisan, le splendide travail de forge. Quelques instants après, je me retrouvais dans une salle d'attente décorée de manière étrange.

Réunies en plusieurs blocs, des boîtes en fer blanc occupaient un pan de mur. Elles étaient à moitié rouillées. Juste au dessus, des photos floues en noir et blanc laissaient deviner des visages d'enfants. Une impression sinistre s'en dégageait.

Des spots crachaient une lumière vive sur le tout, qui était visiblement de l'art contemporain. Il s'agissait d'une œuvre de Boltanski, destinée à évoquer le sort des enfants juifs dans les camps de concentration.

Dans une vitrine verticale, une béquille anglaise se dressait fièrement. Elle était peinte d'un rouge sanglant qui tranchait, de manière presque indécente, avec le blanc immaculé de la poignée. Un casque colonial surmontait l'ensemble. Là aussi, le sens était facile à deviner. La

référence aux puissances occidentales dans les colonies était claire : nous avons fait couler le sang, mais nous avons gardé les mains propres.

Je restais quelques instants dans ce voisinage à l'esthétique douteuse, mais à la valeur sûre. Puis Pierre arriva avec notre commissaire-priseur.

— Mon cher Léonard, je vous présente Christian Féron, le maître-armurier dont je vous ai parlé. Son père et son grand-père exerçaient le même métier. Christian, voici maître Léonard Rattler.

— Enchanté de faire votre connaissance, fit-il en me tendant la main.

— Ce plaisir est partagé, répondis-je dans un sourire.

Dans le bureau de l'officier ministériel, la collection d'art contemporain se prolongeait. On ne pouvait manquer la sculpture d'un chien en décomposition derrière un grillage, comme s'il avait été abandonné durant trop longtemps dans un chenil. Aisément reconnaissable, il s'agissait d'un bronze de Paul Rebeyrolle.

Sur un grand bureau en verre, un objet digne d'un cabinet des horreurs trônait. Étant donné son emplacement, les visiteurs de maître Rattler n'avaient pas la possibilité de l'ignorer. C'était un pied de bébé momifié sous une cloche en verre, avec un couvercle vert-de-gris couvert de signes cabalistiques. Cette petite note diabolique venait pimenter le décor.

Nous avons commencé par faire le point sur le dossier de la vente. Le premier objectif était la rédaction du catalogue.

Le deuxième concernait le nombre de lots proposés. Concernant les voitures de luxe et les articles de vénerie, il était suffisant. En revanche, tel n'était pas le cas pour les armes.

Nous n'en avions pas suffisamment.

***

Apparemment, notre présence à déjeuner ne s'imposait pas. Maître Rattler suivait un régime alimentaire macrobiotique. Aussi, vers midi, Pierre et moi avons cherché une cantine à quelques pas de l'étude.

Nous sommes passés devant un restaurant qui n'attirait pas l'attention, car il paraissait fermé. Aux fenêtres, les rideaux presque rabattus donnaient une impression d'invisibilité. À l'intérieur, l'ambiance était quasiment familiale, jusqu'aux nappes à petits carreaux rouges et leurs serviettes assorties.

Parfois, l'écrivain et pamphlétaire Jean-Edern Hallier y faisait escale avec son égérie du moment, une jeune femme à la taille de guêpe habituée aux défilés de mode. Personne n'osait le déranger et on le regardait de loin, un peu comme une bête curieuse. Issu de la bourgeoisie bretonne et converti aux idées de gauche, il avait le tact de rester discret.

Dans une vitrine, un couteau reposait au-dessus d'un petit carton indiquant : « *Couteau de Ravaillac* ». Apprenant que Pierre et moi étions experts dans une vente aux enchères, le patron voulut connaître notre avis sur cet objet.

Après l’assassinat d’Henri IV, le couteau authentique avait été remis au duc de La Force. Malgré les siècles, il était resté dans la famille de celui-ci. Montré lors des expositions universelles de Paris en 1889 et 1900, il est aujourd’hui conservé dans le coffre-fort d’une banque suisse.

Toutefois, l’exemplaire que nous examinions était un accessoire de théâtre du XIXe siècle. Il n’était donc pas totalement dénué de valeur. Pour nous remercier de notre franchise, le restaurateur nous servit comme des princes pendant toute la semaine.

Garbure, foie gras, confit de canard accompagné d’une fricassée de pommes de terre bien claire et déliée, tarte tatin, Madiran, nous étions gâtés. Pierre, en grand seigneur, payait tout.

Pendant ce temps, Maître Rattler finissait son déjeuner macrobiotique à base de céréales et d’algues, le tout arrosé d’un thé de riz. Jamais il n’avait un mot plus haut que l’autre. Mais, comme je devais le constater par la suite, il ne fallait pas se fier à ce calme apparent.

De retour à l’étude, je commençais la rédaction du catalogue de la vente d’armes, lot par lot. Pierre relisait et faisait quelques corrections.

Il fallait donner une progression à la vente, un peu comme si nous réglions une mise en scène. Cela nous obligeait à changer l’ordre des articles au fur et à mesure. Nous utilisions une technique de copier-coller artisanale :

une paire de ciseaux et du scotch. Après, le secrétariat de l’étude dactylographiait l’ensemble.

Nous formions une équipe efficace et les choses allaient vite. Jusque-là, tout se passait bien.

***

Le lendemain, dans le bureau de maître Rattler, je fus témoin d’un épisode qui me choqua. Il examinait la première ébauche du catalogue. Apparemment, il n’était pas satisfait du travail de sa deuxième secrétaire.

Il appela celle-ci dans son bureau et lui fit des remontrances, d’un ton particulièrement glacé, en lui mettant la pression avec un art consommé. Très sérieux, il lui lança même :

— À cause de vos erreurs, je n’ai jamais autant travaillé dans ma vie.

Avant que j’aie le temps de comprendre ce qui se passait, elle fondit en larmes. Pendant quelques instants encore, elle dut subir les remarques de son employeur qui passait la deuxième couche tout en la regardant sangloter.

C’était une jeune femme blonde à la taille fine, plutôt jolie avec ses bas noirs et sa jupe courte. Elle ne méritait certainement pas un tel traitement.

J’essayais de tempérer la situation avec quelques paroles modératrices, puis je retournais travailler à la rédaction du catalogue. Pendant le déjeuner, j’en parlais à Pierre qui me répondit :

— Ah oui, je ne te l’avais pas dit, il fait pleurer ses secrétaires. Moi aussi, j’en ai été témoin.

— Et cela ne te choque pas ?

— Si, bien sûr. Mais maintenant, tu connais le personnage. Franchement, tu crois pouvoir lui faire la morale ? Et encore, tu ne sais pas tout...

Pierre et Léonard faisaient partie de deux clubs philosophiques voisins. Moi aussi, mais dans une branche différente. Cela facilitait les confidences. Pierre me lâcha à voix basse, comme s’il me livrait un secret :

— Le week-end, il fait venir de jeunes femmes chez lui, plutôt des Africaines qui travaillent dans la mode. Tu ne peux pas savoir ce qu’il leur fait subir, pour de l’argent, à ces pauvres filles... Je le sais, c’est lui-même qui me l’a raconté.

Je ne rapporte pas l’intégralité du propos, mais juste ce que l’on peut en rapporter sans dépasser les limites de la pudeur. Je mis ces paroles entre parenthèses dans ma mémoire. Après tout, beaucoup d’hommes se vantent de ce qu’ils font, juste pour briller entre amis. Rien ne me prouvait que ce que je venais d’entendre était vrai.

***

Afin de trouver des armes de chasse et de tir à vendre, Pierre s’adressa directement à quelques-uns de ses anciens clients. En effet, au temps de son ancienne société d’import-export, il livrait les armuriers. Pour vendre des munitions de carabines à air comprimé, il avait inventé le slogan « *Le plomb le plus léger au monde* ».

Un confrère fort connu de Marseille nous confia ainsi plus d’une vingtaine de fusils, simplement parce qu’ils se connaissaient et que le lien de confiance était fort.

Un autre, ancien trésorier de la Chambre syndicale des armuriers détaillants, nous invita dans son magasin proche d’une grande gare parisienne. Dans l’arrière-boutique, il nous montra quelques paires de fusils à platine anglais dans leurs mallettes, qu’il proposait uniquement à ses meilleurs clients. Purdey, Holland & Holland, Westley-Richards... Qui savait qu’il en possédait autant ? Pas grand-monde.

J’emportais mon appareil-photo avec moi, un Canon AE1 Program, faute d’avoir la possibilité de photographier ces armes en studio. Avant la date de la vente, personne ne devait savoir qu’elles nous avaient été confiées. Tout devait rester le plus confidentiel possible.

Maintenant, il ne restait plus qu’à compléter le stock d’armes anciennes, car cela restait le point faible de la vente.

XVI.
Visite chez Alain Serpette

Maître Rattler souhaitait s’investir davantage. Il avait trouvé pertinent de s’approvisionner afin d’épaissir le catalogue de vente. Aussi, Pierre lui avait donné cette opportunité. Le lendemain, de bon matin, nous avons quitté Paris en direction de l’Indre.

Pierre connaissait personnellement Alain Serpette, le fondateur du marché éponyme aux Puces de Clignancourt. Beaucoup de temps avait passé depuis les débuts, placés sous le signe des surplus d’après-guerre. Maintenant, Serpette vivait à la campagne, dans un trou perdu nommé la Roche à Concremiers.

Je pensais faire la connaissance du célèbre marchand dans une ancienne ferme fortifiée, avec jardin potager et poulailler devant l’entrée, l’ensemble parfumé au fumier de pays. Pas du tout.

Il vivait dans un authentique château du XVe siècle, entouré par un mur d’enceinte qui le protégeait du regard des curieux. Pour entrer, il fallait appuyer sur l’interphone et attendre l’ouverture du portail électrique. Après, on pouvait découvrir les dépendances, la chapelle et l’impressionnant corps de bâtiment qui se dressait là. Le tout lui appartenait.

Pour quelqu’un ayant commencé quasiment dans la brocante, c’était plutôt hallucinant. L’orgueil de maître Léonard, qui avait pourtant bien réussi dans la vie, et avec des diplômes que l’autre n’avait pas, en prenait un sérieux coup. Mais l’endroit était agréable, notre commissaire-priseur en appréciait l’ambiance.

Alain Serpette nous fit visiter sa salle d’exposition, située dans l’une des dépendances qu’il avait fait restaurer entièrement. Là s’étendaient des vitrines qui contenaient de véritables petits trésors : des carabines et pistolets à rouet, des armes à silex et à canons damas, une multitude de Colts et de Smith & Wesson en vente libre (*puisque classés en 8e catégorie, actuelle D*), des Russian et même une paire de pistolets Boutet en coffret. Ce stock, c’était un rêve inaccessible pour la plupart des marchands en armes anciennes... Sauf pour lui.

Un seul problème, les prix. Il demandait trop cher de ses armes. Tout naturellement, je pointais du doigt le moindre défaut sur les pièces qu’il nous proposait. À un moment donné, Pierre me dit en aparté :

— J’ai un accord avec Serpette. Ne sois pas trop dur avec lui, veux-tu...

Du coup, je me retrouvais dans la position d’un acrobate réalisant une figure de style. Il fallait satisfaire les deux parties et trouver un juste milieu. Délicat exercice.

À l’heure du déjeuner, Alain Serpette nous invita à sa table, puisque son château était un ancien gîte d’hôte. Il nous raconta comment il en avait fait l’acquisition.

— Ma femme et moi étions en vacances. Nous visitions l’arrière-pays et avons fait halte ici. Nous avons trouvé l’endroit sympathique. L’ancien propriétaire avait des soucis d’argent. Moi, j’avais créé le marché Serpette, et il est mauvais de laisser des disponibilités dormir...

Lorsqu’il avait découvert ce lieu, un fusil de rempart ornait le dessus de la cheminée, dans la salle à manger. Un signe du destin, selon lui. Tout en mangeant, nous pouvions voir cet imposant fusil. Alain Serpette nous faisait partager l’émotion qu’il avait ressentie en arrivant ici pour la première fois.

Voilà comment il s’était établi à Concremiers. Depuis, chaque mois, il proposait ses dernières trouvailles sur une page en quadrichromie dans la Gazette des armes, une revue très appréciée des collectionneurs. De cette manière, malgré l’éloignement avec Paris, il avait pu conserver un bon vivier de clientèle.

Il nous fit visiter son bureau dans la tour de l’aile gauche. Celui-ci regorgeait littéralement de fusils entassés en vrac, visiblement achetés un peu partout en France dans les ventes des Domaines. C’était son stock de petits prix pour satisfaire toutes les bourses des abonnés à son catalogue.

Dans l’après-midi, nous avons fait la liste des armes désirées et sommes arrivés à un total. Sans défriser la moustache de notre hôte, nous avons obtenu une remise de 60 000 francs.

Ce compromis était valable pour les deux parties. De toute manière, il n’aurait pas été possible de faire mieux ce

jour-là.

Une dizaine d’années plus tard, Alain Serpette décédait des suites d’une longue maladie. Ses armes partirent dans je ne sais quelles collections. Il ne reste plus rien là-bas, mis à part les pierres multiséculaires qui se rient du destin des hommes.

***

De retour à Paris, je terminais la rédaction des articles du catalogue. Par précaution, j’en profitais pour ajouter à la vente quelques armes personnelles : une arbalète avec un imposant arc en acier forgé du XVIIe siècle, un pistolet type Flobert avec une crosse entièrement sculptée, une carabine à bloc tombant de fabrication liégeoise.

Pierre relut mon travail et posa le point final. Je fis développer mes photos de fusils à platines anglais et les transmis à Maître Rattler. De mon côté, tout était prêt.

Alain Serpette nous rappela pour nous dire que, dans deux semaines, il disposerait d’une pièce exceptionnelle : le pistolet d’Henri IV. Après l’épisode du couteau de Ravaillac, cela me fit bien rire. Dans quelques jours, peut-être nous apporterait-on la tête du monarque en personne...

Parallèlement, j’avais sympathisé avec Aurélie, la jolie secrétaire blonde aux bas noirs. Elle m’aimait bien, contrairement au triste sire qui la faisait pleurer. Plutôt sexy, elle était devenue mon professeur en enchères. Elle me faisait découvrir le métier depuis les coulisses.

— Tu sais, Christian, la plupart des gens croient tout savoir sur les adjudications. Or, faire partie du public est

une chose, être assis à la table d’experts en est une autre...

En réalité, une vente aux enchères est une mécanique de précision. Seulement une mise en scène ? Non, plutôt un rituel dont toutes les règles ne sont pas dites, cela incluant l’essentiel : le prix. Quelle est la valeur des choses ? Ce que les gens sont prêts à payer. Peu importe ce qu’un objet a coûté à fabriquer, le plus important est la chaîne de reconnaissance.

C’est donc avec beaucoup d’attention que j’écoutais Aurélie, d’autant plus que la situation m’interdisait de prendre des notes...

***

Grâce à Aurélie, j’apprenais les subtilités que les profanes ignorent. Un objet à vendre possède plusieurs prix. Celui indiqué sur le catalogue est l’estimation de l’expert, c’est-à-dire la valeur sur le marché, en tous cas d’après lui. Il n’est pas habituel qu’un objet soit adjugé au-dessus.

Le prix de départ est nettement inférieur, entre 3 et 10 fois par rapport à l’estimation. Il est indiqué par le commissaire-priseur lorsque celui-ci annonce : « *Nous allons ouvrir les enchères à...* ». Automatiquement, puisque l’affaire semble si bonne, tout le monde lève le doigt. Cela amorce la dynamique de la vente.

Après, l’objet part entre les mains du mieux-disant. Pour la plupart des gens, l’affaire s’arrête là. Sauf qu’il existe un grand secret qu’ils ignorent tous : le prix de réserve.

Celui-là, personne n’en sait rien dans la salle...

Pour le connaître, il faut se trouver de l'autre côté du miroir, dans l'antre du secret où tout se trame : l'équipe du commissaire-priseur. L'officier ministériel est un artiste de l'instant, dont le talent consiste à propulser les enchérisseurs au-dessus du prix de réserve.

Si un objet ne l'atteint pas, il est discrètement retiré de la vente. Mais comment faire devant des centaines de témoins ? Un assistant portera un supposé ordre d'achat surpassant l'enchère précédente. En jargon du métier, on appelle cela : « *Ravaler une pièce* ».

Premier inconvénient : l'opération n'est pas gratuite, elle occasionne des frais. Cette précaution est utile, car elle limite l'optimisme des vendeurs. Deuxième inconvénient : cela peut casser la dynamique de la vente.

En effet, si vous appreniez que, quoiqu'il arrive, vous paierez un objet plus cher que n'en demande son dépositaire, feriez-vous une offre ?

Voilà pourquoi ce fameux prix de réserve doit rester confidentiel...

***

Précédant la vente, la journée d'exposition se déroula à l'Hôtel de Guénégaud, dans la salle François Sommer. C'était la partie la plus agréable de ce travail, le moment de « *faire le beau* » en costume-cravate, convaincre en créant l'envie et recevoir les ordres d'achat.

Maître Rattler recommanda à son équipe d'adopter une « *attitude très british* » pour l'occasion. C'était sa plus belle adjudication de l'année.

Nous étions en décembre, Noël approchait comme une promesse de cadeaux. La veille, la vente de voitures de luxe — à laquelle je n'étais pas présent, puisque ce n'est pas ma spécialité — s'était déroulée de manière satisfaisante.

La matinée fut calme avec moins de visiteurs que nous n'espérions. En revanche, l'après-midi ne nous laissa guère le loisir de rêvasser. Les gens arrivaient en flots ininterrompus. Pierre et sa prestance naturelle faisaient merveille dans cette assemblée, dont une partie significative appartenait à la haute bourgeoisie.

À quelques pas de moi, un couple âgé respirait un je-ne-sais-quoi de vieille aristocratie française. Depuis une dizaine de minutes déjà, ils regardaient l'une des plus belles pièces dont nous disposions.

En coffret avec ses accessoires, ses canons damas avec rayures à cheveux, ses platines à silex signées de la Manufacture d'armes de Versailles, notre paire de pistolets Boutet ne pouvait laisser personne indifférent.

Ils me firent un signe discret et je m'approchais d'eux.

— Bonjour, désirez-vous un renseignement ?

— Oui. Je ne pourrais pas être présent lors de la vente.

— Je suis habilité à porter un ordre d'achat pour vous.

— Je n'en doute pas un instant, mais si quelqu'un faisait une offre supérieure à la mienne ?

— Dans ce cas, son enchère l'emportera sur la vôtre.

— J'ai bêtement raté une paire de pistolets semblable voilà quelques années. Je ne sais pas comment vous dire

cela, mais... Je suis prêt à acheter cette pièce au comptant aujourd'hui même.

En un dixième de seconde, j'avais calculé les implications : l'une des pièces-phare de la vente ne serait plus disponible, alors que tout le monde s'attendait à la voir.

— J'ai bien entendu votre proposition, mais je n'ai pas autorité pour l'accepter. Je vous propose d'en discuter avec notre commissaire-priseur.

À la recherche de celui-ci, je me déplaçais à l'autre bout de la salle. Il était occupé à vérifier un listing. Je m'approchais de lui.

— Mon cher maître, nous avons une personne intéressée par la paire de pistolets Boutet. Mais son offre est singulière et vous seul pourrez y répondre.

— Ah... fit-il avec un sourire de contentement.

Je fis rapidement les présentations et l'entretien se déroula sous mes yeux. Espérant gagner davantage que l'offre de ce monsieur, il refusa de donner suite en y mettant les formes. Le vieux couple partit déçu.

Je soupirais. Nous venions de rater 230 000 francs de chiffre d'affaires (*environ 55 000 euros de 2018*). Était-ce un mauvais présage pour la vente du lendemain ?

Un peu plus tard, je croisais le commissaire-priseur en compagnie de l'un de ses amis. Ils discutaient de passeports — probablement monégasques — mais l'obtention se faisait désirer pour maître Rattler. En guise d'explication, son interlocuteur lâcha sur le ton de la plaisanterie :

— Mon cher maître, vous ne seriez pas un peu métèque, par hasard ?

Obligé de faire bonne figure, il répondit par un sourire forcé. Mais probablement était-ce cela qu'il entendait par « *attitude très british* »…

***

Dans la soirée, toutes les armes du catalogue furent retirées de l'hôtel de Guénégaud. Le lendemain matin, elles étaient rangées dans les vitrines de l'hôtel Drouot, pour la traditionnelle exposition précédant la vente.

Là, ce fut un véritable raz-de-marée. Pas une seule seconde pour souffler. C'est l'unique moment où les gens peuvent prendre les pièces en main, ils ne s'en privent pas. Le moindre instant d'inattention pouvant avoir des conséquences pécuniaires, il fallait rester particulièrement attentif.

Pierre et moi profitèrent de la pause de midi pour faire le point.

— Maintenant, tout est dans les mains du rat, dit-il de manière laconique.

Le rat, c'était ainsi que, maintenant, il appelait notre commissaire priseur.

— Il ne sort jamais de chez lui, c'est sa tanière. Tu n'as pas remarqué ses dents en avant, exactement comme un rat ? Avec ses petits doigts crochus ?

Pour illustrer son propos, il plissa les yeux et fit glisser ses dents à la manière d'un rongeur. J'éclatais de rire.

— Pierre, tu exagères...

J’en conclus que l’ambiance avec son associé du moment s’était dégradée, mais cela ne m’étonnait guère. Certes, maître Rattler était parfois un peu bizarre. À cette époque-là, on ne parlait pas encore des autistes Asperger.

Pour ma part, je mettais le tout sur le compte de l’astrologie chinoise, en répondant à Pierre :

— Moi le petit homme jaune, je te dis qu’en astrologie chinoise, rat très bon pour argent...

— Puisse Dieu t’entendre.

À 14 heures, nous étions assis à la table d’expert et la vente commença. Maître Rattler présenta les premiers lots et la salle réagit positivement.

La première partie concernait les pastels, les lithographies et les souvenirs de chasse. Nous avions même une corne de rhinocéros et une paire de défenses d’éléphant. La deuxième partie suivit avec des boutons de vénerie qui partirent en quasi-totalité. Ensuite, ce fut au tour des épées et des sabres réglementaires. Ils se vendirent sans difficulté. Jusque-là, tout allait bien.

On arriva aux armes et, pour renforcer la dynamique de la vente, on commença par celles de petit prix. Maître Rattler dût forcer un peu, mais les choses se passèrent correctement dans l’ensemble, malgré un léger ralentissement.

Finalement, on arriva au clou du spectacle : les pièces majeures de la vente. La paire de pistolets Boutet à

Versailles fut présentée à la salle. Le marteau s'éleva mais ne voulut pas retomber : il était en apesanteur.

Quel prix maître Rattler en voulait-il ? Personne ne le savait dans l'équipe. Il y eut quelques enchères poussives jusqu'à 220 000 francs. La mayonnaise ne voulait pas prendre, maître Rattler nageait en plein bourbier.

Pour s'en extraire, il saisit un dossier et en tira, comme par magie, un ordre d'achat. Il venait de ravaler la pièce.

Mais cela avait cassé la dynamique de la vente. La superbe arquebuse allemande de 1590 avec ses incrustations en ivoire — une valeur sûre, pourtant — ne se vendit pas plus.

À partir de là, ce fut la série noire. La paire de Purdey & Son's, pourtant authentifiée par un courrier du fabricant à Londres, nous resta sur les bras. Même chose avec les Holland & Holland Royal, Express et Badminton. On ravalait à tour de bras, à tel point que quelques habitués dans la salle commençaient à s'en apercevoir.

Comme si la catastrophe n'était pas suffisante, l'un des clercs oublia de réagir à un prix de réserve. Notre commissaire-priseur fut obligé d'annuler cette enchère-là, sinon l'objet partait en salle. L'étude aurait alors dû payer la différence au vendeur.

Le marteau s'abattit une dernière fois et la vente se termina enfin. Lorsque la salle fut vide, on commença à ranger les dossiers et les lots invendus. Ceux-ci étaient nombreux. Les assistants n'osaient pas dire un mot. Aurélie restait prudemment dans son coin.

Pierre faisait grise mine en étudiant son listing. En effet, ses honoraires — et par conséquent, les miens aussi — dépendaient du succès de cette vente. Léonard Rattler s'approcha de lui.

— Mon cher Pierre, nous aurons terminé le bilan de l'adjudication dans quelques jours. Ce n'est peut-être pas si catastrophique que vous le craignez...

Tout à coup, Pierre éclata. La détonation d'une grenade aurait fait moins de bruit. Ses griefs explosèrent dans le fracas de sa voix de stentor. De toute ma vie, jamais je n'ai vu une soufflante pareille. La bourrasque faisait reculer les lunettes de Maître Rattler sur son nez et plaquait ses oreilles sur son crâne, les cheveux dans le sens du vent. C'était impressionnant.

Aurélie regardait tout cela en essayant de garder une attitude neutre, mais je pense qu'en son for intérieur, elle devait apprécier en fine connaisseuse.

Finalement, Pierre se calma, salua tout le monde et s'en alla avec son porte-documents sous le bras.

***

Je revis Pierre quelques jours plus tard pour clore le dossier. Après ce fiasco, les honoraires qu'il avait touchés étaient ridicules. Il équilibrait à peine ses frais et donc, ne pouvait pas me payer pour mon travail.

Je m'y attendais depuis le début. Un cygne noir se glissait toujours dans les beaux projets de Pierre. Je n'étais donc pas surpris, mais je n'avais aucune raison de lui en vouloir.

En effet, j’avais passé de bons moments pendant toute la semaine. J’avais découvert les coulisses des salles des ventes ainsi que leurs méthodes de travail.

De plus, les armes que j’avais vendues étaient parties à un prix honorable. Notamment, mon arbalète de collection avait atteint un prix inespéré. Au niveau financier, mes objectifs étaient atteints.

Dans les mois qui suivirent, Maître Rattler revint à ses premières amours : l’art contemporain, pour lequel il était particulièrement avisé et fin connaisseur. Quand la route est belle, pourquoi en changer ?

XVII.
Un galop romain

En 1993, mes ateliers n’avaient plus de dettes. J’avais obtenu ce résultat avec deux apprentis seulement. Je commençais à mieux comprendre la différence entre compétences et diplômes, quoique cette explication relève plutôt du communisme, tout en étant exploitée par les néolibéraux.

En effet, en tant que patron, que paye-t-on : des compétences ou des diplômes ? Aucun des deux. On achète la totalité du temps de travail de quelqu’un, puisqu’il n’est pas censé travailler pour un autre employeur à côté.

Le diplôme permet de rendre les individus serviles — puisqu’ils ont été formatés par leurs études — tout en leur garantissant, du moins a priori, un meilleur salaire.

Sauf que, à notre époque de chômage de masse, ce n’est plus tellement vrai. À tel point que certaines personnes crèvent des yeux et arrachent des mains à des gens vêtus de gilets jaunes, le tout avec une prime accompagnée d’une quasi-impunité... Sincèrement, vous n’en avez vu aucun exemple dans l’actualité ?

À chaque fois que vous réglez vos impôts, à chaque fois que vous achetez quelque chose, vous financez ce système, vous vous en rendez complice. Vous payez vos chaînes d’esclaves et vous rémunérez ceux qui vous oppriment.

N’allez pas vous plaindre après. Payer l’impôt permet de savoir dans quel camp vous êtes.

Les choses arrivent parce qu’elles doivent arriver, non pas parce qu’elles seraient justes. Regardez la situation en France. Crise économique, chômage, immigration, réduction des libertés. Qui aurait pu croire, en 1960, que de telles choses se produiraient ? Le grand scénariste met en place ses futurs rebondissements, mais personne ne sait aujourd’hui comment tout cela se terminera.

Pourtant, armurier est un métier d'homme libre : alors que la poudre blanche rend esclave, la poudre noire brise les chaînes.

Malheureusement, la nature humaine est mal faite : ceux qui ne produisent rien exploitent ceux qui produisent quelque chose, comme si la cigale avait enchaîné la fourmi. Dans le monde de demain, si nous n'y prenons pas garde, les kapos s'appelleront des anges gardiens.

En 1993, nous n’en étions qu’aux prémices. Chaque jour, je m’installais devant mon établi, dans la belle lumière qui s’écoulait par la grande verrière des ateliers. À la radio, tout en fabriquant ou en réparant des armes, j’écoutais du funk old school : Ashford & Simpson, Pebbles, Jody Watley, Gayle Adams...

Toutes les factures de mon entreprise, je les payais cash, exceptionnellement à trente jours, mais jamais plus. Je ne faisais pas appel au crédit avec les banques. Ayant passé des années à redresser la situation financière, je n’allais pas

creuser un nouveau trou alors que j’avais fait disparaître l’ancien.

Toutes les dettes étaient payées. Une fois de plus, je m’en étais sorti. Pourtant, étant donné l’ampleur de l’ancien passif, c’était le genre de chose dont personne ne se relève jamais.

***

Plus rien ne me paraissant impossible, je posais ma candidature au poste d’assesseur de la Commission de conciliation et d’expertise douanière auprès des douanes françaises. Je fus admis. Mon nom se retrouva dans les annexes du Journal officiel de mars 1993.

Peu après, Bernard Salle, armurier à Boulogne et président de la Compagnie des experts en armes près les Cours d’appel, vint me trouver.

— Vous n’êtes pas chez nous.

Il ne disait pas cela d’un ton de reproche. Il continua :

— J’ai connu votre grand-père. Le moins que l’on puisse dire, c’est qu’il n’était pas commode...

En effet. L’épisode m’avait été raconté par Jacques, mon père, qui en avait été témoin. Une trentaine d’années auparavant, M. Salle était venu dans l’atelier de mon grand-père, au 75 rue du Théâtre à Paris, pour lui demander une attestation de compétences.

— Tenez, je m’installerais sur un petit coin d’établi, je ferais une petite bricole, un changement de percuteur par exemple, et puis vous me feriez un petit papier...

Gaston l’avait foudroyé du regard et mis à la porte sans ménagements. En effet, il n’avait pas une grande estime pour les armuriers détaillants. Que disait-il d’eux ? Que leur travail se résumait à déplacer une arme d’un râtelier à l’autre pour prendre leur bénéfice. D’où sa réaction sans doute un peu vive...

Pour ma part, je fis une analyse différente. Je fréquentais un club philosophique où j’avais appris les particularités du mot « *reconnaissance* ». De plus, notre profession souffrait d’un individualisme forcené à cause d’egos surdéveloppés, manquant d’esprit de corps. Résultat, elle se défendait mal.

Aussi, lorsque M. Salle me proposa d’intégrer la Compagnie, j’acceptais. Lorsqu’il repartit, j’eus même l’impression que c’était avec l’âme légère, un mauvais souvenir en moins.

***

Mon autorisation de fabrication et de commerce d’armes de guerre était en cours de renouvellement. Ici, l’expression « *Armes de guerre* » recouvre aussi les armes civiles telles que les révolvers en 357 magnum ou les pistolets de tir 22 Long Rifle. Le dossier est géré au ministère de la Défense, à la Délégation générale pour l’armement. Cela arrive donc d’assez haut.

Un fonctionnaire de police vint dans mes ateliers pour les besoins de l’enquête administrative. Il s’occupait des autorisations d’armes au commissariat de la ville. Âgé d’environ 45 ans, les cheveux poivre et sel, son attitude était plutôt cassante. Il n’était pas de bonne humeur — ce

qui peut se comprendre, vu la population locale — mais en plus, il semblait vouloir faire du zèle.

Je lui montrais mes systèmes d'alarme et les dispositifs de sécurité. Il commença par critiquer la verrière.

— Des cambrioleurs pourraient passer par la toiture. Ce n'est pas bon du tout, ça. Tenez, votre confrère dans la même ville, son toit est en dur.

Certes, mais elle ne ressemblait plus à une armurerie : aucune devanture, même pas l'inscription « *Armes* » sur la façade. Ce n'était pas vraiment un magasin. Plutôt un petit blockhaus, à vrai dire...

— Vous savez, c'est moi qui fais le rapport, je pourrais vous faire fermer à cause de ça, hein...

Comme il est de coutume, je sortis mon registre d'armes de 1ere et 4e catégorie. Il regarda la date de la dernière vérification effectuée par le DGA, matérialisé par un coup de tampon rouge.

— Quoi, votre contrôle précédent, il remonte à 7 ans ?

— Ils viennent quand ils veulent, je n'ai aucun pouvoir sur eux.

— Mais c'est pas normal, ça ! Logiquement, ils devraient le faire une fois par an, non ? Mais qu'est-ce que c'est que ce travail ?

Après, assez énervé, il partit dans une tirade qui n'était pas à l'honneur du ministère de la Défense.

— Ils sont haut placés, ils travaillent dans les bureaux, ils n'ont que ça à faire et pourtant, ils ne le font même pas ! À

la place, ils nous envoient nous, les policiers, alors que nous avons des missions en cours urbain autrement plus urgentes...

Il repartit assez excédé. Je devinais le sens qu'il donnerait à son rapport. Aussi, je décrochais mon téléphone et composais le numéro de la DGA. Le chef du service était un major assez autoritaire. Le ton de sa voix avait tout du militaire de carrière.

— Bon, qu'est-ce qui vous amène ?

— Tout à l'heure, un fonctionnaire du commissariat a procédé à un contrôle de mon entreprise.

— Ah, c'est bien, c'est bien... C'était prévu, cela fait partie de la procédure de renouvellement. Rien d'autre ?

— Si, justement. Son attitude a été plutôt inconvenante. Il a été particulièrement sec et cassant. Il a même parlé de vous en termes peu élogieux.

— Ah bon ? Dites-moi tout.

— Je n'ose vous répéter les mots qu'il a employés...

— Si, si, faites-le !

— Et bien, il a dit que vous aviez le temps nécessaire pour vous occuper des contrôles, puisque vous êtes au ministère, alors qu'eux, au commissariat, ont des missions plus urgentes à faire.

J'entendis le major exploser littéralement à l'autre bout du fil.

— Quoi ? Mais qu'il aille s'occuper de son c... ! Je vais l'appeler immédiatement. Donnez-moi son numéro de

téléphone !

Le surlendemain, je revis mon fonctionnaire. Visiblement, il s'était pris une soufflante. D'ailleurs, il paraissait encore sous le choc. Il me fit ses excuses à la mode du ministère de l'Intérieur :

— L'autre jour, je pense que nous nous sommes mal compris...

— Je crois que vous deviez être un peu stressé par votre travail.

— Merci, il est vrai que nous sommes dans un quartier difficile. Dites-moi, vous avez des relations haut placées.

— Oh, pas plus que ça...

Se demandant si j'avais autre chose en réserve, il me regarda avec une lueur d'inquiétude. Je considérais alors que les présentations étaient faites.

L'entretien dura une vingtaine de minutes, ce qui nous permit de mieux faire connaissance. Il put constater que nous avions des opinions communes sur bien des sujets. Je n'avais rien contre lui. Au contraire, je l'aimais bien.

Voyant ses lacunes sur la classification des armes, je lui conseillais la brochure 1074 du Journal officiel. Toute la réglementation y était regroupée (*de nos jours, il s'agit du Code de la sécurité intérieure*). En effet, il arrivait que les personnels de police confondent deux catégories entre elles.

Par la suite, je n'eus plus jamais aucun problème avec lui. Mes autorisations furent renouvelées sans difficulté.

***

Fin mars, le musée archéologique de Guiry-en-Vexin préparait un week-end thématique autour du fer. Dans ses collections, les objets les plus récents dataient de l'ère gallo-romaine. La direction prévoyait plusieurs animations, parmi lesquelles la forge des épées et la damasquinure mérovingienne.

Lors d'un premier entretien, la conservatrice m'avait montré des plaques-boucle de ceinture ayant été fabriquées voilà plus de mille ans. Elles étaient damasquinées, mais les outrages du temps avaient transformé le support ferreux en une masse d'oxyde, dont le poids était inférieur à celui du métal.

Lorsque j'en pris une dans ma main, elle paraissait tellement légère que j'aurais pu la croire en plastique. Globalement, c'était de la rouille fixée avec de la résine. Entre les deux, le décor en fil d'argent apparaissait.

Des restaurateurs peu avisés auraient sans doute décapé ces objets dans de l'acide dilué. Ils en auraient été pour leurs frais, car les vestiges auraient fondu comme un sucre dans une tasse de café.

— Nous aimerions montrer une manière dont ces plaques-boucles auraient pu être fabriquées. Que pouvez-vous faire ?

Au premier coup d'œil, je savais comment procéder, puisque c'était comparable à l'incrustation de fils d'or sur les armes de haut luxe. Il faudrait préparer un support métallique reproduisant la plaque-boucle que j'avais sous

les yeux, puis la décorer selon les techniques classiques de damasquinure.

Consistant en burins, petits marteaux et fil d'argent, on pourrait croire que le matériel est rudimentaire, mais ce n'est qu'une illusion. En l'an 600, savait-on fabriquer des burins ? Ou comment transformer une masse d'argent en fil, alors que les filières de bijoutier n'existaient pas ?

En ces temps reculés, le savoir-faire de nos ancêtres se limitait au fer. Ils n'étaient pas censés connaître l'acier ni la manière de le tremper. Peut-être utilisait-ils quelques pointes en fonte ? J'en doute, mais si tel fut le cas, c'est aux archéologues de répondre à cette question, pas à moi.

En attendant, je me souvenais des paroles d'un vieil expert en ébénisterie que je connaissais, Paul Biancale : « *Des moyens pauvres ne sont pas de pauvres moyens* ». Les artisans d'autrefois disposaient de peu, mais cela ne les empêchait pas de fabriquer de petites merveilles.

Début avril, je fis une démonstration de damasquinure. J'étais venu avec un vénérable établi sans âge ainsi que toute ma collection de burins. Pendant deux jours, je répondis à toutes les questions des visiteurs, tout en reproduisant la fameuse plaque-boucle mérovingienne qui m'avait été montrée.

J'avais fabriqué plusieurs ébauches, de manière à montrer les différentes étapes de fabrication. L'assemblée était constituée de visiteurs divers, mais également de conservateurs d'autres musées, de chercheurs et de gens du CNRS.

À cette occasion, la réalisation d’un bleu thermique fut filmée pour la première fois. J’étais venu avec le matériel pour bleuir la plaque-boucle que j’avais reproduite : un creuset avec des nitrates. Le principe était connu depuis longtemps, mais il n’existait aucune démonstration dans les archives auparavant. Le petit tour de main pour dégraisser les pièces figure sur ces images.

Le musée fit imprimer une revue montrant les animations qui s’étaient déroulées pendant les Journées du fer. J’étais en bonne place à l’intérieur, avec les photographies de mon travail. Sans le savoir, j’étais entré par la petite porte dans un monde de culture et de science.

Quelques années après, je fis une deuxième démonstration au musée de Guiry-en-Vexin. La campagne avoisinante était toujours aussi verdoyante, avec ses grands champs qui s’étendaient sous un soleil radieux.

Cette fois-ci, la plaque boucle que j’examinais était nettement plus complexe, de forme ronde avec un gros anneau ovale et des contre-plaques. Je réalisais une copie supplémentaire dans mes ateliers, car une question me tracassait : comment pouvait-on déambuler avec un objet aussi lourd à la ceinture ?

Je me proposais donc de faire l’essai avec la reproduction que j’avais fabriquée. La taille et le poids étaient strictement identiques.

Après quelques jours, je me rendis compte qu’elle était agréable à porter. Tout en augmentant la sensation d’équilibre, elle stabilisait le centre de gravité lors de la

marche. Elle ne gênait pas les mouvements du bassin. Au contraire, elle les amortissait. De plus, en plein hiver, elle accumulait la chaleur du corps pour la restituer tout au long de la journée.

Elle allait bien avec une chemise et un blue-jean, mais pas du tout avec un costume-cravate. L'an 600 était loin, tout de même...

XVIII.
De l’espèce des couteaux

Un matin, je reçus un appel téléphonique d’un transporteur qui travaillait au nord de Paris.

— Dites-moi, puisque vous êtes assesseur à la Commission de conciliation et d’expertise douanière, et aussi inscrit à la Compagnie des experts en armes et munitions près les cours d’appel, pourriez-vous donner votre avis sur la distinction en l’espèce d’un lot de couteaux ?

On ne peut être expert qu’en son métier. Or, je n’étais pas coutelier. Mais, étant armurier, cela incluait forcément les couteaux. J’attendais une première affaire d’expertise importante. Malheureusement, la liste était complète à la Cour d’appel de Paris, où les possibilités d’entrer étaient quasi inexistantes.

Aussi, faute de mieux, je donnais suite. Le lendemain, dans les locaux du transporteur, celui-ci m’exposa son problème.

— Je travaille pour l’un des plus grands couteliers de Thiers. J’ai importé un container pour lui. J’ai ensuite déclaré les marchandises en douane. Tout s’est bien passé jusque-là.

Après, les choses s’étaient gâtées. Une brigade des Douanes avait procédé à un contrôle des marchandises. Le

stock importé avait été saisi. Une forte amende avait été infligée, dont le transporteur ne voulut pas m'indiquer le montant.

Lors de l'importation, il avait déclaré les marchandises comme relevant du chapitre 93.07 du tarif des douanes, d'où une taxation de 3,20 %. Mais la brigade estimait qu'elles relevaient du 82.11 à environ 18 %. Malgré l'apparente aridité administrative du dossier, l'enjeu était donc financier.

Mais, au-delà de l'argent, où était la vérité dans cette histoire ? S'agissait-il des « *couteaux-armes* » classés au chapitre 93.07, objets à usage guerrier ; ou bien des couteaux d'usage courant, tels que les couteaux de cuisine du chapitre 82.11 ?

On entrait dans l'absurde car, à la base, cette différence avait été faite pour préserver le bassin d'emploi des couteliers de Thiers. Les productions à bas prix venant de l'étranger se trouvaient taxées à 18 % environ. Les productions nationales n'y étaient pas soumises, puisqu'elles avaient été fabriquées en France.

C'est donc tout naturellement que j'expliquais au transporteur :

— Cette taxation est logique, elle correspond à une TVA. Dans cette mesure, vous devriez plutôt payer.

— D'accord, mais les couteaux de mon client sont des armes, pas des couteaux de cuisine...

Le lendemain, le PDG de la société de Thiers en personne, M. Thierson, me contacta. Il me confirma les

détails que m’avait donnés son transporteur. Il se plaignit des manières de la brigade des douanes. Visiblement, il était encore sous le choc.

— Vous n’en auriez pas cru vos yeux, on se serait cru pendant la Deuxième Guerre mondiale, avec la Gestapo. Je n’avais jamais vu ça de ma vie.

Personnellement, j’avais été témoin de leur manière d’agir chez mon père. Je n’étais donc pas surpris. En général, les honnêtes gens n’en sortent jamais indemnes. Beaucoup d’entre eux cessent de croire en la démocratie après avoir vécu cela.

M. Thierson me fit parvenir les pièces à expertiser, soit une centaine d’articles. Maintenant, il ne restait plus qu’à trancher — si j’ose dire — entre les couteaux, les poignards et les couteaux-poignards, puisque ces termes ne désignent pas exactement la même chose.

***

Comment définir juridiquement les différentes catégories de couteaux ? Personne n’a jamais été d’accord sur la question. Pourtant, ce ne devrait pas être compliqué : dimension totale, longueur et épaisseur de la lame, nombre de tranchants, extrémité ronde ou pointue, présence d’un cran d’arrêt, sont des caractéristiques qui devraient être suffisantes.

Je relisais avec beaucoup d’intérêt la directive d’application 90-50 du Bulletin officiel des douanes, concernant la définition des poignards et des couteaux-poignards :

« *Lames solidaires de la poignée ou équipées d'un système permettant de la rendre solidaire du manche, à double tranchant sur toute la longueur ou tout au moins à la pointe, d'une longueur supérieure à 15 cm, d'une épaisseur au moins égale à 4 mm, à poignée comportant une garde.* »

Mais cela ne suffisait pas à différencier une arme par nature d'une arme par destination. Par exemple, il existe de grands couteaux de boucher, mais cela n'en fait pas des armes par nature, seulement par destination. Dans ce dernier cas, les conditions tarifaires du chapitre 82-11 s'appliquent, ce qui est logique.

Toute la question était de savoir si les couteaux de M. Thierson étaient des armes par nature ou par destination. J'espérais que les définitions du tarif douanier me permettraient d'effectuer ce distinguo, malheureusement non. Sur la foi de ces textes, on pouvait tarifer d'après le chapitre 93.07 ou 82.11 selon l'humeur du moment.

Par conséquent, tout reposait sur des arguments de distinction en l'espèce, le tout dans un dossier contre les douanes. Probablement était-ce la raison pour laquelle aucun confrère n'avait voulu s'en occuper, alors qu'il s'agissait, finalement, d'une grosse affaire.

Je commençais mon expertise en réservant deux pages à chacun des couteaux, avec une photographie de chacun d'eux et l'indication des principales caractéristiques.

Je procédais aussi à des tests, en plantant ces poignards dans du bois ou en coupant des tiges d'acier avec. Dans mon rapport, la photo d'une porte vue de profil était impressionnante. Elle était littéralement transpercée, de part en part, par une dizaine de lames.

Leurs performances étaient celles des couteaux militaires. À moins d'être stupide, on m'accordera que de tels objets ne pouvaient pas faire partie des ustensiles d'usage courant.

À la finale, mon expertise portait sur une centaine de modèles. Elle tenait dans deux gros classeurs assez lourds. J'envoyais le tout en double exemplaire à Thiers.

La réparation de la porte passa dans mes frais divers...

***

Quelque temps après, M. Thierson et son transporteur furent convoqués au bureau E4 des douanes. Je les accompagnais pour suivre le dossier. Ce service était compétent en matière de classement tarifaire. Il pourrait donc se prononcer sur la distinction en l'espèce.

Nous avons eu l'impression d'entrer au Vatican, car ce bureau dépendait de la Direction générale des douanes. Autour d'une table, la réunion dura environ une heure. Les fonctionnaires avaient pris connaissance de mon expertise. Ils me firent remarquer qu'ils avaient peu l'habitude d'en voir d'aussi détaillées.

— Mon rapport vous montre ce que les objets importés par M. Thierson sont capables de faire. En les classant au chapitre 82.11, les douanes reconnaîtraient qu'il s'agit de

couteaux d’usage courant. Êtes-vous prêts à en prendre la responsabilité ?

La seule réponse fut un silence gêné. Après quelques instants, l’un des fonctionnaires remarqua :

— Il existe des couteaux de chasse, ils sont d’un usage courant, non ?

— Oui, mais pour chasser, il faut un permis.

— À ce moment-là, il faut aussi un permis pour conduire une voiture. Or, celles-ci sont d’un usage courant.

— D’accord, sauf que moins de 10 % de la population française pratique la chasse. Donc, il ne s’agit donc pas d’un usage courant.

Le transporteur ajouta :

— Voilà des poignards qui peuvent traverser des portes et couper des tiges d’acier. Croyez-vous qu’il faille les mettre dans la même catégorie que les couteaux de cuisine ?

Pour finir, j’abattais mon joker.

— Imaginez un procès pour meurtre par arme blanche. Si le couteau a été vendu comme étant d’usage courant, il n’y a pas forcément de préméditation. Tandis que, s’il a été vendu en tant qu’arme, il devient possible d’en établir une.

— Vous voulez dire qu’en classant un couteau dans le chapitre 93.11, les douanes reconnaîtraient implicitement qu’il s’agit d’une arme. Si nous le classons au 82.11, ce serait un couteau sans destination particulière.

— Voilà le fond de la question, et la responsabilité de vos services qu’elle pourrait entraîner.

Après une longue discussion, cet argument massue mit tout le monde d’accord. Les fonctionnaires du bureau E4 émirent l’avis d’abandonner les poursuites contre la société de M. Thierson.

Ils étaient convaincus à un point totalement inespéré, tellement qu’ils voulaient faire paraître une note dans le Bulletin officiel des douanes, afin que de telles mésaventures ne se reproduisent plus à l’avenir.

La partie était gagnée.

***

Après cette entrevue, M. Thierson m’invita à déjeuner avec son transporteur. Visiblement, ils étaient tous deux soulagés. Même si ma pesante expertise représentait plus de cinq kilos répartis en deux classeurs, elle leur retirait un grand poids des épaules.

Cerise sur le gâteau, aucun de nous ne s’attendait à ce que le bureau E4 fasse paraître une note dans le Bulletin officiel des douanes. Lorsque l’autorité en la matière reconnaît vos arguments à ce point-là, c’est une victoire sur toute la ligne.

— On m’avait dit de ne pas venir dans vos ateliers, que c’était un endroit à éviter.

— Ah bon, qui vous a dit ça ?

Je pensais immédiatement à mon ancien associé.

— Une de mes relations. En tous cas, celui qui me l'a dit m'a induit en erreur. Si je ne vous avais pas connu, les conséquences auraient pu être catastrophiques pour moi. Désormais, je conseillerai votre adresse à mes clients, vous êtes un professionnel compétent. Je le ferai savoir, et vous savez que je connais beaucoup d'armuriers.

***

Environ deux ans après, j'avais complètement oublié cette affaire que je croyais classée. Mais les douanes repartirent à l'assaut. De nouveau, M. Thierson fut convoqué avec son transporteur. Une fois de plus, je les accompagnais.

Cette fois-ci, changement de décor. Au lieu du bureau E4, la réunion se déroula à la direction générale. La pièce était luxueuse avec de beaux fauteuils. Nos interlocuteurs étaient pour la plupart âgés ; pour certains d'entre eux, peut-être à quelques mois de la retraite. Visiblement, nous étions reçus par les pontes des douanes.

— Pourquoi ne sommes-nous pas reçus par le bureau E4 ?

— Les fonctionnaires de ce service ont tous été mutés ou promus. Les nouveaux ne connaissent pas votre dossier.

Probablement ne voulait-on pas, en haut lieu, que nous persuadions les remplaçants. La note dans le Bulletin officiel des douanes n'était jamais parue. D'autres affaires identiques à celle-ci devaient exister. Sur toute la France, le dossier dépassait probablement le million de francs.

Curieusement, nos interlocuteurs nous parlaient des textes douaniers allemands, nous disant qu'il fallait progressivement s'aligner dessus. Pourtant, nous n'étions qu'au début des années 1990.

Nous pensions que l'entrevue se déroulerait dans le calme, en échangeant des arguments de raison. Pas du tout. Un jeune aboyeur justifia son salaire en élevant la voix et en faisant preuve d'agressivité. Les autres ne furent pas en reste.

En ma qualité d'assesseur de conciliation, je dus les rappeler au calme :

— Messieurs, je vous en prie, comportons-nous en gentlemen.

Ils n'essayaient même pas de discuter. À cinq, ils mettaient la pression contre M. Thierson et son transporteur. Ils pensaient ainsi les pousser à la faute : une réaction par la colère. Mais ceux-ci restèrent d'un calme olympien.

L'entrevue se termina de manière plutôt sèche, M. Thierson et son transporteur se proposant de traîner les douanes devant le tribunal administratif. Ils gagneraient certainement, car leur dossier était suffisamment bien bâti.

Les pontes des douanes le savaient. Voilà pourquoi ils avaient préféré les vociférations aux arguments. En repartant, l'un d'eux me dit même :

— Comment se fait-il que nous ne vous ayons pas embauché ?

Certes, maintenant, ils connaissaient la qualité de mon travail. Mais, n’ayant pas le bac, je ne pouvais pas m’inscrire au concours d’entrée.

Et s’ils tenaient tant à ce que je travaille pour eux, ils avaient ma carte de visite, non ?

***

Environ cinq ans après, M. Thierson me contacta par téléphone. Après les politesses d’usage, il en vint au but de son appel.

— Je vous appelais pour vous dire que l’affaire avec les douanes est terminée maintenant. Ils n’ont pas donné suite.

— Pas de tribunal administratif ?

— Non, rien. Silence total depuis des années.

— Et bien, voilà une bonne nouvelle.

— Je ne pense pas qu’ils reviendront à la charge maintenant, trop de temps a passé.

— Oui, en effet.

Dans ce genre d’affaires, il faut savoir que les douanes, par définition, ne peuvent pas avoir tort, même lorsque c’est le cas. Elles n’écriront jamais de lettre pour le reconnaître. La restitution des marchandises confisquées est censée suffire.

Dans cette histoire, je n’avais pas cherché à venger mon père ou mon grand-père qui avaient subi leurs foudres. Je désirais quelque chose de logique et de juste : une vérité à la manière d’un jugement de Salomon, rien de plus.

Mais le hasard n’existe pas. La vie nous assigne parfois des rôles où nous remettons les pendules à l’heure. Si ce n’est pas nous-mêmes, ce sont d’autres qui le font à notre place. C’est juste un problème de temps...

XIX.
Manufrance

J’avais changé de club philosophique. Je fréquentais désormais le même que mon ami Pierre, que j’avais assisté dans la vente à Drouot. Parfois, il me racontait les histoires du temps où il était importateur d’armes. Il livrait Manufrance pour des marques dont il détenait l’exclusivité sur le sol français.

— Manufrance me devait beaucoup d’argent. Un jour, j’ai déjeuné avec Bernard Tapie. Il avait repris les rênes de l’entreprise. Et sais-tu ce qu’il m’a promis, entre la poire et le fromage ?

— Non.

— On était assis l’un devant l’autre. Droit dans les yeux, il m’a dit : « *Vous serez payé jusqu’au dernier centime. Je vous en donne ma parole !* »

— Et alors ?

— Je l’ai cru ! C’est ainsi que j’ai fait faillite...

Pour que Pierre s’en tire, il aurait fallu qu’il licencie une partie de son personnel, mais il s’y était refusé. Il voulait sauver tous les emplois. Malheureusement, sa créance sur Manufrance resta impayée et il toucha le fond. Mauvaise donne...

Avant, il menait grand train avec la dernière voiture de sport à la mode, les stylos de luxe à plume en or et les montres assorties. Il aurait pu continuer dans l'expertise judiciaire, mais le laboratoire de police laissait peu de travail aux experts indépendants.

Par la force des choses, il devint chauffeur de taxi. Un choc rude, mais il avait fini par l'accepter. De toute manière, pas le choix...

À l'époque de mon grand-père, le dépôt de Manufrance était situé rue du Louvre à Paris. Lorsque Gaston avait besoin de pièces pour un Robust, un Perfex ou un Falcor, il envoyait ma grand-mère là-bas. Celle-ci prenait le métro et rentrait avec les pièces demandées. Pas besoin d'attendre pendant plusieurs jours, il suffisait d'aller les chercher. C'était le bon temps.

Gaston avait visité les locaux de Manufrance à Saint-Etienne. Jacques, mon père, m'avait rapporté les paroles de mon aïeul.

— Les pièces sont classées par étage. Les ouvriers montent tout en haut avec un panier qu'ils remplissent au fur et à mesure. Il suffit que l'un s'arrête pour discuter avec la secrétaire, un autre passe dans son dos et subtilise une bascule ou ce qu'il veut. Et après, on s'étonne que certains fusils Manufrance soient montés à l'extérieur...

Jusque-là, j'avais des difficultés à y croire. Plus tard, je rencontrais un cafetier, Jean-Marc, qui connaissait quelques personnes de la CGT.

Il m’avait montré une carabine Manufrance Buffalo absolument neuve, même pas patinée. C’était en 1986. Or, les carabines de ce modèle n’étaient plus fabriquées depuis 1960. Celle-ci avait été fabriquée nettement après. Il fallait bien que les pièces viennent de quelque part...

Comme s’il me révélait un secret, Jean-Marc avait même ajouté :

— Le gars m’a dit qu’ils sortaient les armes dans des congélateurs, et par congélateurs pleins...

Certes, ce n’étaient que des paroles lâchées au fil du vent : il ne fallait pas y attacher trop d’importance. Mais je me souvenais parfaitement avoir vu, en plein cœur de Paris, plusieurs mètres cubes de fusils Manufrance dans leurs cartons d’origine. Ils étaient derrière une serrure de cagibi, dans un immeuble aujourd’hui disparu. Difficile de dire combien il y en avait. Je savais donc que Jean-Marc disait vrai.

L’omerta cessa lorsqu’un journaliste se pencha sur la rumeur du « S*tock de guerre de la CGT* ». Dans le journal « *Les échos* » en février 1991, il raconta que la CGT avait entamé des pourparlers pour rendre ce stock, qui comprenait entre 4 000 et 6000 armes provenant de Manufrance.

Par la suite, la restitution fut négociée avec le gouvernement en échange de l’impunité. Dans le livre « *Spéciale dernière* » d’Emmanuel Schwartznberg en 2007, on apprit que ces armes dormaient principalement dans un

local des NMPP à Saint-Ouen, et que leur nombre était d’environ 5 000.

La valeur des fusils détournés atteignait 12 millions de francs. Dans un tel contexte, la faillite de Manufrance n’avait pas grand-chose de surprenant.

De manière plutôt rocambolesque, ces armes se retrouvèrent, un beau matin, dans un champ d’Eure-et-Loir où elles furent prises en charge par les policiers.

Par la suite, elles furent cédées aux enchères. 2 000 de ces armes furent ainsi vendues à Lyon en 1993. Je n’ai pas retrouvé trace des 3 000 autres. Peut-être quelqu’un le sait-il ?

Concernant Manufrance, le nom et les principaux brevets furent rachetés par un entrepreneur, Jacques Tavitian, en 1988. Il croyait profondément dans cet ancien joyau de l’industrie française.

Après le rachat, il était sorti du tribunal de commerce avec une petite pochette de documents, maigre consolation après le gros chèque qu’il avait signé. Reprendre une entreprise dans ces conditions donnerait des frissons à n’importe quel homme d’affaires...

De nos jours, sa fille Carole a pris la succession. De Manufrance, il reste aujourd’hui un magasin situé rue du Lodi à Saint-Etienne, ainsi qu’un site Internet où l’on peut, comme au bon vieux temps, acheter un fusil Robust. Une arme de collection neuve, en quelque sorte...

Aussi incroyable que cela paraisse, le chiffre d’affaires de l’entreprise est inférieur à celui d’une grande armurerie.

France, qu’as-tu fait de ceux à qui tu dois ta grandeur ?

***

Entre Bastille et Nation, dans l’ancien quartier des ébénistes, se trouvait autrefois un atelier dont se souviennent quelques collectionneurs : celui de François Cavaletti.

Sa légende est intimement liée au révolver 1873 de marine à canon long, monstre du Loch Ness des marchands d’armes anciennes.

J’avais eu l’occasion de réaliser des bronzages de canons pour lui. C’est ainsi que j’avais fait sa connaissance. L’immeuble dans lequel il exerçait était digne d’un roman d’Émile Zola. La peinture de la cage d’escalier datait de la dernière visite de Victor Hugo. C’était sombre et misérable.

Une fois la porte blindée franchie, il était difficile de se déplacer dans son atelier, tellement celui-ci était rempli. Les barreaux aux fenêtres venaient compléter l’impression d’enfermement.

— Je travaille dans la plus belle prison du XIe arrondissement, disait Cavaletti avec un petit sourire.

Un jour, à l’heure du déjeuner dans un restaurant qui n’avait pas changé depuis les années 1960, il me raconta comment il avait réussi sa première affaire.

— C’était juste après la guerre. J’étais encore bien jeune. Nous fabriquions des planches à roulettes pour dévaler les rues en pente. Avec un autre gamin, j’ai troqué la mienne contre un Luger P.08...

Me laissant méditer sur cet épisode, il passa commande d’un plat d’abats tout en disant :

— J’aime bien les rognons, ça sent le pipi.

C’était son côté poète. Il était assez surprenant dans son genre. Il pouvait être très sérieux, puis plaisanter à la seconde d’après. Quand on ne le connaissait pas, c’était assez déroutant.

Ce jour-là, il me raconta comment était née la légende du révolver 1873 de marine à canon long.

— Je venais de toucher un lot d’une dizaine de 1873 avec des canons morts. Parallèlement, j’avais reçu des tubes de réglementaire français au même diamètre, avec des rayures neuves. Je me suis dit : pourquoi restaurer des 1873 quelconques ? Ils se vendraient mieux avec des canons longs. Voilà comment l’histoire a commencé.

Les vrais 1873 de marine ont un canon de longueur normale, ainsi qu’un poinçon de marine sur la calotte de poignée. Ceux de Cavaletti avaient un canon long, mais pas le poinçon puisqu’il n’en possédait pas. Ce malheureux oubli aura probablement été réparé par la suite, pour parfaire l’illusion.

Le plus drôle dans cette affaire est que les 1873 de Cavaletti — qui sont partis on ne sait où — sont plus rares que les authentiques...

Sans que j’aie besoin de le pousser, il m’expliqua sa technique pour les restaurer.

— Si tu veux un beau gris métal, prends de l’huile de lin et de la fleur de soufre. Utilise le mélange pour faire un tiré de long avec une lime à la denture très fine. Nettoie celle-ci fréquemment pour éviter les rayures provoquées par l’encrassement. Tu obtiendras un gris métallique de rêve.

Il me donna aussi un truc pour souder les métaux à cœur au chalumeau oxygène-acétylène :

— Plutôt que d’utiliser de l’acier comme métal d’apport, sers-toi plutôt de fil de fer suffisamment épais, voire même de vieilles tiges en ferraille. Je sais que ça peut paraître bizarre, mais tes résultats seront plus homogènes après.

C’est une astuce que j’ai testée et elle fonctionne. Cela supprime les problèmes de pailles, de bulles ou de points trempés dans la soudure. Bien évidemment, le mieux est de souder sous atmosphère avec un TIG. J’ai constaté à l’usage que cela résolvait ce genre de soucis.

***

J'avais rencontré Georges Tabibian aux Ateliers Saint-Eloi en 1984. Certains ont cru bon d'écrire qu'il les animait, mais c'est totalement faux. Il n'avait jamais possédé une seule part dans cette entreprise. Il y louait seulement une place d'établi. Temporairement, il y stockait aussi les pistolets sur lesquels il travaillait, tout en étant couvert légalement par les autorisations d’armes de guerre des ateliers.

Il n'avait aucun diplôme d'armurier, mais pouvait légitimement être fier d'avoir appris sur le tas, notamment au contact des professionnels des Ateliers Saint-Eloi. Il

utilisait aussi les nombreuses machines sur place - tour, fraiseuse, polisseuses - ce qui lui offrait beaucoup d'avantages.

C'était un spécialiste des pistolets, surtout du Colt modèle 1911 qu’il appréciait particulièrement, et dont il avait réalisé une préparation portant son nom : le « *Colt Tabibian* » spécialement modifié pour la compétition. Ce fut, à mon avis, son chef d'œuvre.

Il quitta les ateliers fin 1984, peu avant la cession de ceux-ci. Il s'installa ensuite dans un local à Paris, au rez-de-chaussée d'un immeuble, rue de Charenton si ma mémoire est bonne. Par la suite, il devint rédacteur en chef de la revue Action Guns.

Je me souviens d'un homme aux manières douces. Doté d'un excellent sens relationnel, il prenait tout son temps pour donner les explications nécessaires aux tireurs, avec une finesse toute byzantine. Il n'était pas très polyvalent dans le domaine de l'armurerie, s'étant surtout spécialisé dans les armes de poing pour lesquelles il était plus doué.

Peu de personnes savent ce qui suit. Il avait mis au point l'un des premiers exemplaires des couteaux de survie. La lame avait été usinée par ses soins sur la fraiseuse des Ateliers Saint-Eloi. Malheureusement, son idée avait fuité, car quelqu’un avait vu son prototype trop tôt. Un fabricant avait repris le projet à son compte, d'où les fameux couteaux Aitor de survie commercialisés au début des années 1980, puis des nombreuses copies qui suivirent.

Pour désigner une arme sur laquelle beaucoup de travaux étaient à effectuer, son expression favorite était : « *Là, c'est un gros chantier* », ce qui faisait rire les armuriers, qui faisaient alors pertinemment remarquer : « *Une arme est une arme, pas un contrat de travaux publics...* »

Georges Tabibian est décédé en 1994 des suites d'une longue maladie, beaucoup trop tôt, à l'âge de 53 ans. Mais il en va parfois ainsi de la vie.

***

N’importe quel armurier ou arquebusier - mais pas un vendeur d’armes, qui n’est qu’un commerçant - devrait savoir graver une tête de vis, par exemple pour de petits fusils artisanaux de Saint-Etienne ou de Liège. Mon père procédait ainsi et m’avait enseigné les bases.

En revanche, lorsqu’il s’agit d’un Holland & Holland ou d’un Purdey, il faut réaliser un travail parfaitement à l’identique, ce qui nécessite un spécialiste de l’échope et du burin.

Ce jour-là, j’étais dans l’atelier de Pietro Sabatti, l’un des meilleurs graveurs sur Paris. Je lui apportais de l'ouvrage de temps en temps.

J’étais venu avec la vis modèle et celle que j’avais fabriquée, prête à être décorée. C’était voilà plus d’une trentaine d’années, j’étais jeune à l’époque. Je regardais Pietro travailler pendant que nous discutions.

J’ai remarqué que son étau était placé très haut, presque au niveau du cou. Je l’interrogeais :

- Est-ce simplement pour avoir l’œil au plus près ?

Pietro me répondit de sa voix douce teintée d’accent italien :

- Pas uniquement, Christian. Non seulement tu es plus droit, mais tu as aussi l’éclairage et l’angle formé par le burin.

Certes, on peut utiliser un étau d’armurier pour faire de la gravure, mais après quelques heures, le dos et la colonne vertébrale s’en ressentent, car nous les fixons directement à l’établi. J’en avais fait l’expérience à plusieurs reprises, en gravant des fusils avec une décoration simple.

En ce qui concerne le burin, si on le redresse de trop, il « *piochera* » dans le métal, faisant un trait large et trop profond duquel le copeau aura des difficultés à se détacher. Une position plus inclinée est préférable, d’où l’utilité d’étaux en hauteur. Mais cela ne suffit pas, et Pietro me le montra en affûtant la pointe de son outil.

- Tu dois casser légèrement le bord du burin, sinon il enlèvera trop, tu ne pourras pas bien le maîtriser.

Le geste doit se faire délicat et précis, aussi son marteau ne dépassait pas une trentaine de grammes, selon mon estimation.

Pietro n'était pas avare en explications, car il aimait son métier. De toute manière, étant donné sa sûreté de main, son savoir-faire redoutable, qui aurait pu le concurrencer ?

Par la suite, il me raconta ce qu’il entendait par « *donner une couleur à la gravure* ».

- Les volutes principales doivent être légères, le coup de force doit être placé dans les volutes secondaires. Compare entre les Stéphanois, les Belges, les Anglais et les Italiens. Tu verras ce que je veux dire.

Évidemment, pour un non-spécialiste, parler de couleur n’a pas de sens, puisque le décor s’exprime essentiellement en noir sur le fond métallique d’une trempe vieil argent. Il s’agit en fait du contraste. Si les filets principaux sont très marqués, alors les volutes secondaires le sont moins, il n’y a pas cette « *couleur* ».

Non content d’être l’un des graveurs sur armes les plus réputés, il avait aussi décoré une série de guitares steelcaster pour le fabricant James Trussart, déclinées en stratocaster, Les Paul et telecaster. Johnny Hallyday en avait utilisée une au Parc des princes en 1993 ainsi qu’au Midem en 1995. J’ai vu cet exemplaire dans l’atelier de Pietro alors qu’il travaillait dessus. Ces modèles sont très recherchés étant donné leur rareté.

Il avait beau ne pas avoir un mot plus haut que l’autre, il n’en était pas moins surprenant. Sur une bascule de fusil, il pouvait graver le chien d’un chasseur à partir d'une photo, à l’aide d’une réduction opérée grâce à un petit projecteur.

Mais ce n’était qu’un jeu d’enfant pour lui, qui avait réalisé des poinçons d’épreuve officiels pour des lingots d’or, représentant un aigle aux ailes déployées tenant une clé entre ses serres, sur un espace ne dépassant pas quelques millimètres carrés...

Il était également capable, sur des armes anciennes, de boucher de grosses piqûres sans soudure ni relime du métal. Cette technique pouvait aussi servir à rendre invisible un frettage sur une canonnerie. Il m’avait expliqué comment il procédait, mais m’avait fait promettre de garder le secret.

S’il avait exercé aux États-Unis, nul doute qu’il y aurait fait fortune. On se serait arraché ses gravures à prix d’or. Mais la France n’était plus ce qu’elle avait été.

Pietro avait aussi travaillé en collaboration avec Gianni Bertella, qui était spécialisé dans les sujets animaliers. Je me souviens de l’une de leurs réalisations, où l’on voyait un éléphant dans un médaillon entouré de rinceaux en fonds creux.

Sur un double express Francotte pour l’Afrique, j’avais déjà observé le même sujet, mais traité par un graveur belge réputé. Malgré tout le soin apporté, le résultat faisait penser à « *Tintin au Congo* » si on le comparait à l'ouvrage de Pietro et de Gianni. Sur leur travail, l’éléphant était vraiment en train de charger, relevant la tête, parfaitement en mouvement.

Outre l’apparence, ils avaient su capter le plus important, l’esprit que seuls peuvent voir les vrais artistes. C’était du talent à l’état pur. Mais notre monde n’est pas fait pour cela, si j’en juge à tout l’argent que nous consacrons aux guerres, qu'elles soient militaires ou économiques...

***

De 1978 à 2005, la bourse aux armes du pavillon Baltard était le rendez-vous incontournable des collectionneurs. Des marchands réputés y exposaient leurs plus belles pièces. Le cadre exceptionnel était en lui-même une référence.

Un jour, on y vit un énergumène avec une moustache fournie courir entre les stands, sabre au clair. Entre deux vociférations, il poursuivait un jeune homme qui, l'instant précédent, lui avait administré une gifle à la mode du XIXe siècle, en gentilhomme.

La lame qu'il brandissait avait beau être réglementaire voilà 200 ans, une telle riposte n'était plus de mise depuis le grand siècle...

Les personnes présentes ce jour-là n'ont jamais connu la cause de ce différend. Le moustachu était un marchand d'armes anciennes qui partageait son temps entre la France et la Suisse. Il devait de l'argent à la mère du jeune homme.

Le remboursement se faisant attendre, le fils prodigue avait souffleté le mauvais payeur selon les usages de la Belle Epoque. Comme le pavillon Baltard datait des années 1850, c'était de circonstance...

Toutefois, c'était le monde à l'envers. Le jeune homme était un ancien cambrioleur qui se faisait un point d'honneur à travailler sans armes. D'un naturel soigneux, il évitait de mettre du désordre. Éduqué avec des principes, il ne cassait jamais ce qu'il laissait sur place.

S’il trouvait un animal domestique dans une maison, il lui donnait même à manger avant de partir à l’aube. D’ailleurs, c’était ainsi qu’un gendarme avait fini par le pincer :

— On sait que c’est vous, parce que le cambrioleur a pris du lait dans le frigo pour le donner au chat. Vous êtes fait !

Il aurait pu porter le prénom d’Arsène, mais c’était déjà pris...

***

Le marchand suisse m’avait montré une technique : comment « *Clouer* » une pièce. Supposons qu’un particulier demande trop cher d’un objet, malgré une offre raisonnable.

Pour éviter qu’un confrère ne puisse l’acheter au cas où le vendeur baisserait ses prétentions, il existe une méthode simple : lui affirmer que son objet vaut encore davantage. Au moment de prendre congé, il suffit de lui glisser d’un ton convaincu :

— Ne vendez pas en dessous de (*prix exagéré*), car cela vaut bien plus que vous ne croyez. Au revoir, monsieur...

Ainsi, il ne diminuera jamais le prix et aucun concurrent ne pourra emporter l’affaire. Voilà ce que signifie « *Clouer une pièce* ».

***

D’après Pierre, Alain Serpette devait sa fortune à John Moses Browning. En effet, le célèbre concepteur avait créé le pistolet modèle 1911 en calibre 45 qui équipait les

troupes américaines. Pour ponctuer son propos, Pierre s’exclama :

— Des Colt 45, Serpette en a vendu par caisses !

À la libération, un 45 s’échangeait contre une bouteille de whisky à Pigalle. Mon père m’avait raconté qu’après, les prix avaient progressivement monté. Au début, le tarif était de 50 anciens francs, soit approximativement 150 euros. C’était le temps des bonnes affaires.

Dans les années 1950, les révolvers modèle 1873 et 1892 ne coûtaient presque rien dans les salles des ventes, car les munitions étaient quasi introuvables. Les carabines suisses de match du XIXe siècle se vendaient pour une bouchée de pain. Les pistolets à silex, guère plus. Rares étaient les enchérisseurs pour ces vieilleries. À cette époque-là, les gens avaient des choses plus urgentes à acheter.

Le moment était idéal pour se lancer dans une collection, mais quelques marchands prévoyants avaient fait comme l’écureuil : une petite provision. Sage précaution, car les armes anciennes suscitèrent l’engouement à partir du milieu des années 1960.

Mais la législation s’était durcie. Par exemple, les pistolets 22 Long Rifle semi-automatiques nécessitaient maintenant une autorisation, alors que ce n’était pas le cas avant. Toutefois, les services de police n’étaient pas devenus aussi regardants qu’aujourd’hui.

La première méthode de neutralisation des armes était surnommée « *Poussière et chewing-gum* » par les connaisseurs. Il s’agissait d’une simple goupille Mécanindus

insérée dans le canon. Dans le cas d’un Colt 45, il suffisait de disposer d’un tube supplémentaire, et le tour était joué.

Dans un tel contexte, mon ami Pierre disait simplement qu’un marchand astucieux pouvait faire de bonnes affaires. Tout dépendait du stock de pièces détachées de celui-ci.

Très vite, Serpette avait compris que ce temps béni ne durerait pas éternellement. Le bénéfice qu’il avait réalisé dans les débuts fut réinvesti dans des armes réellement anciennes. Ainsi, il avait supprimé le risque dans l’équation de la fortune.

Par contre, tous les autres marchands ne firent pas preuve d’autant de prescience.

Mémé Dalton exerçait ses talents aux Puces de Saint-Ouen. En 1977, elle chuta lourdement sur les nouveaux cailloux législatifs. Les services de police saisirent son stock. D’après ce qui fut dit, ils eurent besoin de quatre camions Calberson pour tout déplacer.

Elle travaillait à l’ancienne, mais les temps avaient changé. Probablement aurait-elle mieux fait de s’installer au Texas...

Troisième partie
Le nouveau monde

XX.
Guerre du Golfe et nouvelles lois

Début 1991, les États-Unis attaquèrent l'Irak au cours de l'opération Desert Storm. Bien qu'il s'agisse d'un événement lointain, les répercussions en France furent visibles, car celle-ci participait à l'opération américaine.

Les Français, craignant que ce conflit ne dégénère en guerre mondiale, firent leurs commissions. Ils vidèrent les rayons des magasins et stockèrent du carburant. Certaines denrées devinrent parfois difficiles à trouver, comme le sucre, l'huile et les pâtes.

L'hypermarché Auchan de Nice fut même complètement dévalisé. Dans le Midi, on faisait plus de provisions que dans le nord de la France. La vente des produits de première nécessité augmenta, toutes enseignes confondues, d'environ 20 %. Les gens remplissaient leurs congélateurs dans la crainte de ruptures de stock futures.

Fort logiquement, ils pensèrent aussi aux pistolets et aux fusils. La plupart d'entre eux n'en possédaient pas. Voulant combler cette lacune, beaucoup prirent le chemin des armureries. L'augmentation des ventes alluma une lumière rouge en haut lieu.

Constatant cet état de fait, le ministère de l'Intérieur adressa en urgence des circulaires aux préfets. Puis les préfectures envoyèrent des courriers aux armuriers.

Notamment, il était demandé à ceux-ci de signaler tout achat de munitions dépassant des quantités dites raisonnables. Idem pour les armes.

Je recevais aussi ce genre de lettres, puisque j'étais logé à la même enseigne que les autres.

Jusqu'à quel point étions-nous encore dans des conditions normales ? Ne nous reprocherait-on pas, un jour, d'avoir profité de l'aubaine pour écouler nos stocks ? À vrai dire non, puisque c'était le meilleur moment pour ne pas vendre, étant donné que ce type d'articles pourrait valoir beaucoup plus cher après...

Un de mes clients vint me trouver pour m'acheter des armes à poudre noire. Comptable de son état, c'était un survivaliste avant la lettre, car personne en France ne s'intéressait aux techniques de survie en cas de rupture de la normalité. Il m'exposa son raisonnement ainsi :

— En cas de vrais problèmes, les gens sont imprévoyants. Ils vivent dans leurs habitudes en pensant que cela ne changera jamais. Comment peuvent-ils en être certains ?

— C'est un pari sur l'avenir. Il a bien fonctionné jusqu'à présent, non ?

— D'accord, mais prendre un parapluie n'a jamais fait pleuvoir.

— Certes...

— Avec les armes à poudre noire, une autorisation n'est pas nécessaire. Aucune déclaration non plus. Même chose

pour les munitions. Tant que j’ai de la poudre noire et du plomb pour mouler mes balles, je peux faire feu. Avec quelques barillets d’avance, mon arme pourra être rechargée très vite.

Ayant pratiqué moi-même le tir à poudre noire, j’en connaissais les avantages. Je ne pouvais donc pas donner tort à mon client.

Dans le climat de psychose provoqué par la guerre du Golfe, une rumeur courait dans le petit monde de l’armurerie, notamment sur Paris. Aux dires de certains, le ministère de l’Intérieur avait prévu de confisquer les stocks des armuriers jusqu’à ce que la situation redevienne plus calme.

Tout était à mettre au conditionnel : des caisses auraient été fabriquées à cet usage, portant le nom de chaque armurerie à collecter. Elles auraient été prêtes, dans l’attente du feu vert de la place Beauvau. Le grand ramassage aurait été imminent.

Un importateur d’armes italiennes que je connaissais bien m’avait fait cette confidence. Il n’était pas le seul, d’autres confrères m’en avaient également parlé. Je n’avais pas voulu y croire en pensant que, en mai 1968, les choses n’avaient pas été jusque-là, bien que la situation soit alors insurrectionnelle.

Quelques semaines plus tard, l’inquiétude cessa. Les armuriers retournèrent à leur petit train-train quotidien, pensant que le problème était réglé. C’était faire preuve

d’un optimisme exagéré, car de nouvelles lois les attendaient.

En ce qui concernait le ramassage des armes, je n’appris la vérité que 25 ans plus tard. Si le ministère de l’Intérieur n’avait pas procédé, c’était à cause de bruits de couloir : beaucoup d’officiers supérieurs auraient exprimé leur profonde désapprobation. Par conséquent, cette opération n’aurait pas bénéficié de tout l’appui requis sur le terrain.

Je suppose que les caisses n’ont pas été détruites. Probablement dorment-elles quelque part dans un entrepôt. Dans l’attente de servir un jour ?

***

Le projet d’Union européenne avançait. Le référendum sur le traité de Maastricht se déroula en septembre 1992. La gauche incarnée par François Mitterrand était pour, la droite avec Philippe Seguin et Charles Pasqua contre. Curieusement, Jacques Chirac milita pour le « *oui* ».

Je ne voyais pas cela d’un bon œil. Dans une association, c’est toujours le plus fort qui l’emporte. Or, en Europe, c’était l’Allemagne. Le résultat probable serait que la France devrait se plier à la volonté d’outre-Rhin. Autant donner aux Français des cartes d’identité allemandes tout de suite, histoire de gagner du temps.

D’autre part, je pressentais que ce serait un prétexte pour durcir la réglementation sur les armes. En effet, unifier celle-ci serait indispensable dans le cadre de la construction européenne. Il était difficile de nier cette évidence.

Par conséquent, je suivis les débats télévisés avec beaucoup d'attention. Le soir du référendum, j'étais assis devant mon écran de télévision, dans l'attente des résultats. Pendant les deux tiers de la soirée retransmise en direct, le « *non* » était en avance. Visiblement, il allait gagner.

Mais, dans la dernière demi-heure, tout bascula brusquement, de manière quasiment magique, comme si un prestidigitateur invisible faisait un tour de passe-passe. Le « *oui* » rattrapa son retard en une trentaine de minutes seulement, à tel point qu'il finit par l'emporter.

Trucage ? Quoi qu'il en soit, je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi improbable se produire avant. Parmi mes relations ou dans ma clientèle, personne n'était favorable à l'Europe de Maastricht.

***

La comptabilité de mon entreprise me coûtait 30 000 francs par an, entre le traitement mensuel des factures et le bilan annuel. Je décidais d'acheter un ordinateur et un logiciel spécialisé, afin de réaliser ce travail moi-même.

À partir de ce moment-là, je payais un expert-comptable uniquement pour la vérification des comptes et son coup de tampon. Cet investissement me permit de réduire mes frais comptables par trois. C'était comme si mon ordinateur ne m'avait rien coûté...

Mais je regardais la nouvelle machine en m'interrogeant : pouvait-elle me rapporter davantage d'argent ?

Étant plus jeune, je m'étais intéressé à l'informatique. Lorsque j'avais commencé, les écrans étaient monochromes

et je programmais sous CP/M. Autant dire la préhistoire par rapport à 1995 : désormais, les moniteurs étaient en couleur. Windows 3.11 et les souris avaient rendu les machines conviviales. En une décennie à peine, c'était déjà un autre univers.

Une revue d'informatique éditait un CD de programmes chaque mois. C'est ainsi que je découvris une application de programmation-objet, Microsoft Visual Basic 3.0. Je décidais de jouer cette nouvelle carte.

Pendant les vacances, je mis au point le premier logiciel d'armurerie français fonctionnant avec Windows. Personne ne l'avait fait avant moi, les débouchés étant trop incertains.

Le mensuel Connaissance de la chasse s'en fit l'écho en 1996. La Revue du Saint-Hubert club de France rédigea un bel article sur mes ateliers en titrant : « *Des picsels dans la tradition armurière* ». À l'époque, l'orthographe du mot « *pixels* » était encore incertaine...

Spécialisé dans la conformation, mon logiciel permettait de mettre les fusils à la mesure des chasseurs. Il suffisait d'indiquer quelques éléments de leur morphologie (*longueur de l'avant-bras, largeur de la poitrine, distance entre l'œil et l'épaule*) pour connaître les dimensions à donner à leur arme (*pente, avantage et longueur de crosse*).

De plus, l'opération inverse était possible : en mesurant une crosse, on pouvait savoir à quelle personne elle irait le mieux. Cerise sur le gâteau, on pouvait imprimer les

données pour les mettre dans un fichier, exactement comme un médecin ou un dentiste.

Je ne m’attendais pas à vendre beaucoup d’exemplaires de mon logiciel, étant donné que la profession d’armurier est peu cérébrale — autrement, nous aurions su mieux protéger notre profession. Aussi, le premier client fut assez surprenant.

Il était habillé en costume-cravate, assez grand avec beaucoup de prestance. Pas vraiment le profil type d’un chasseur, à vrai dire. Je lui fis une démonstration sur l’ordinateur de l’atelier. Il paraissait assez satisfait de ce qu’il voyait.

— Donc, si j’indique les mesures d’une crosse, je pourrais dire à quel tireur celle-ci ira le mieux ?

— Oui.

— Je pourrais aussi imprimer une fiche pour chaque fusil, de manière à trouver le mieux adapté à quelqu’un, selon sa morphologie ?

— Absolument, il suffit de cliquer ici. Vous avez beaucoup d’armes ?

— Oui. Des superposés Browning, des Perrazzi, plutôt des fusils de sport... Je m’occupe d’un comité d’entreprise. Nous organisons parfois des après-midi au ball-trap.

— Sans indiscrétion, pour quelle société ?

— La banque Rothschild.

J’essayais de rester de marbre. J’imprimais la facture et il me régla par chèque. En lisant l’intitulé, je pus vérifier qu’il

me disait la vérité.

C’est ainsi que je vendis le premier exemplaire de mon logiciel à la compagnie financière la plus légendaire de Paris...

***

Il est toujours intéressant de discuter avec les passionnés d’armes qui visitent nos ateliers, même si l’on ne leur vend rien. Entre deux coups de lime, cela détend l’atmosphère et l’on apprend parfois des histoires intéressantes. Un jour, l’un d’eux me demanda :

— Tu te rappelles d’Hervé, Christian ?

Hervé travaillait dans un local situé derrière la place de la Bastille, dans une vieille boutique aux volets bleus perpétuellement fermés avec l’inscription « *Coutellerie* ». Il œuvrait dans deux pièces minuscules. Comment arrivait-il à produire ses petites merveilles dans un endroit aussi exigu ? Cela ressemblait davantage à une tanière qu’à un atelier.

— Bien sûr que je me rappelle d’Hervé. C’est un bon armurier. J’ai rarement vu quelqu’un d’aussi doué.

— Le problème, c’est son caractère.

— Oui, mais ça, tout le monde le sait. Je crois qu’on peut lui pardonner, tout de même...

Et mon visiteur se mit en tête de me conter l’une des mésaventures vécues dans l’antre de mon confrère.

— Un jour, Hervé était en train d’usiner une pièce sur son tour. Mais voilà que l’alimentation électrique, qui n’était

pas toute jeune, lâche. Il essaie de réparer avec un dé de connexion, mais il n’en avait pas à la bonne taille. Il m’a demandé de tenir les deux fils.

— Ah oui, intéressant...

— Pendant ce temps-là, il me disait : surtout, ne bouge pas, sinon je vais rater ma pièce ! Et moi, au même instant, je me demandais comment faire pour ne pas m’électrocuter...

N’importe qui ne franchissait pas la porte de l’atelier d’Hervé, il fallait faire ses preuves. J’espère qu’après cela, mon interlocuteur avait obtenu une entrée à vie...

Une autre fois, un ancien élève de l’école de Liège m’avait raconté quelques souvenirs de ses études. Il me parla d’un armurier se prénommant Éric. À cette époque, ils suivaient les cours du soir de mise à bois.

Éric avait fabriqué une crosse incrustée de matières diverses, espérant que cela ferait joli. Malheureusement, étant donné l’esthétique particulière, ses compagnons d’établi surnommèrent cette audacieuse réalisation « *La carabine indienne* » en se moquant de lui.

De rage, il détruisit son travail de ses propres mains. Une fois installé à son compte près de Paris, dans la petite couronne, il monta des carabines à l’apparence traditionnelle, préférant oublier le temps de son malheureux essai en style Bombay mâtiné de Calcutta...

Au début des années 1980, Paul Chapuis était venu sur Paris à l’occasion d’une exposition. Malheureusement, la crosse d’un de ses fusils de présentation cassa dans le

transport. Il passa plusieurs coups de téléphone dans les armureries parisiennes et celles de la périphérie, mais Éric fut le seul à accepter ce travail. Il le réalisa dans la journée, et Paul Chapuis put exposer ce fusil normalement.

Toutes ces petites histoires ne rendent les armuriers que plus humains. Pourtant, cela fait partie de leur quotidien, même si personne n'en parle.

***

Avant qu'un volcan n'explose, des signes avant-coureur se produisent. Même chose avec la législation : le gouvernement envoie souvent un ballon-sonde avant que l'on ne passe aux choses sérieuses.

Bruno Leroux était un député-maire anti-armes. Jean-Marie Cavada l'avait convié à une émission télévisée. Mais le plateau était déséquilibré, la plupart des invités étant anti-armes eux aussi, à des degrés divers.

Seules deux personnes partageaient une opinion contraire, dont le rédacteur en chef de la Gazette des armes. Mais il n'eurent la parole que pendant une dizaine de minutes. L'émission était jouée d'avance, partisane, avec un objectif inavoué de manipulation des foules.

Il était facile de deviner que, d'ici peu, la réglementation sur les armes à feu serait modifiée. Cela se produisit en mai 1995 avec un nouveau décret.

Assez rapidement, les carabines 22 Long Rifle semi-automatiques, les révolvers de défense à grenaille, les pistolets 22 LR à un coup furent classés en 4e catégorie. Impossible de les acheter sans autorisation préfectorale, ce

qui allait impacter les ventes. Dans la foulée, les fusils à pompe furent interdits.

Comme il s’agissait des armes les plus diffusées en France, il s’ensuivit une fermeture d’armureries en série. En l’espace de 6 à 7 ans, la moitié de la profession disparut.

Mais pas un mot dans les journaux, pas même une petite manifestation. Pendant cette période, j’ai vu de bons professionnels obligés de pointer à l’ANPE et toucher le RMI. Ils s’éteignaient en silence, comme les petits vieux dans les maisons de retraite : sans faire de vagues.

La chambre syndicale des armuriers détaillants pourrait-elle continuer à payer le loyer de ses locaux parisiens ? Vu le nombre de professionnels disparus, l’insuffisance d’adhérents était à craindre. Les syndicats qui ne protègent pas assez bien leurs membres sont condamnés à disparaître, c’est la loi de la nature.

Sur Paris et la région parisienne, les entrepôts de Browning France, Franchi et Humbert fermèrent. Même l’importateur Flobert, qui existait depuis plus d’un siècle, mit la clé sous la porte. La fabrique d’armes Unique à Hendaye fit faillite. Ma première carabine venait de chez eux.

Dans ces conditions, les jours de demi-grossistes comme Cosson et Rousseau étaient comptés. Les armuriers tombaient comme des mouches, mais le gouvernement s’en moquait : comme les perdants n’écrivent jamais l’histoire, aucun risque d’être victime d’une mauvaise publicité.

Dans ma vie, je n’avais jamais vu comment voler un métier. Là, j’étais témoin. Toutes ces armureries fermaient par la faute du gouvernement, mais aucune compensation monétaire n’était versée aux propriétaires. Pourtant, avec la lourdeur des charges dans notre pays, cela revenait à les aligner devant un peloton d’exécution.

Que le pouvoir décide de diminuer le nombre d’armureries est son droit, certes. Mais dans ce cas, qu’il assume en dédommageant les commerces qu’il détruit. Ce ne serait que justice.

Sinon, c’est la triple peine : on fait perdre à quelqu’un son outil de travail, il ne peut plus nourrir sa famille, le tout sans lui verser un centime pour le magasin qu’on l’a obligé à fermer.

Les syndicats de la profession se sont contentés de parler. Aucun n’a écrit quoi que ce soit au sujet d’une triple peine... Aucun n’a demandé une baisse des taxes pour compenser le manque à gagner. Aucune manifestation n’a eu lieu.

À cause des lois et des charges, si Bill Gates et Steve Jobs étaient nés en France, ils seraient devenus smicards. Même chose pour Internet, sa destinée aurait épousé celle du Minitel. Google n’aurait pas dépassé le stade du garage dans un pavillon de banlieue. Pas étonnant puisque les Français ont des idées ; là où ils sont imbattables, c’est pour inventer des taxes et des impôts. C’est plus facile de vivre sur le dos des autres, n’est-ce pas.

Dans mes cartons à dessin, j’avais réalisé les plans d’une carabine bullpup semi-automatique en calibre 22 LR, avec

silencieux intégral et lunette de tir. Cette foutue loi en faisait un projet mort-né. Pourtant, j'aurais pu réaliser un chiffre d'affaires intéressant avec, car il n'existait pas d'équivalent sur le sol national.

Pendant ce temps, les retraités faisaient la queue dans les commissariats pour se débarrasser de leurs vieux pistolets 6,35 datant des années 1950. Le reçu ? La plupart s'en moquaient. Pour eux, l'essentiel était que l'arme ne soit plus en leur possession. De cette manière, ils pouvaient retrouver le sommeil.

Parallèlement, l'insécurité augmentait. Au niveau de la population locale, la ville où j'exerçais avait 20 ans d'avance sur le reste de la France. L'endroit était devenu un coupe-gorge, une zone de non-droit. Un territoire perdu de la République, comme disent certains.

Comme Cavaletti en son temps, je vivais dans la plus belle prison de mon quartier, derrière une porte en acier avec fermeture à trois points, des barreaux aux fenêtres et un double système d'alarme. Où était passée la « *Douce France* » que chantait Charles Trenet, celle du temps de Manufrance, Gastinne-Renette et Callens & Modé ?

Étant jeune, je pensais que je passerais l'arme à gauche avant ces entreprises. Mais elles étaient mortes et j'étais toujours là, bien vivant.

Lorsque je regardais les armes en cours dans mes râteliers, j'avais l'impression que le temps avait filé entre mes doigts comme du sable. Étant donné que je restaurais

beaucoup d’armes anciennes, je me demandais parfois si j’appartenais encore à mon époque.

***

Un après-midi, M. Cosson sonna à la porte de mes ateliers. Je n’avais jamais eu l’occasion de le rencontrer avant. À cause des nouvelles lois et de la pression économique, il avait cessé son activité de demi-grossiste.

Pour plaisanter entre armuriers, on disait que sa maison datait de la Révolution française. D’après certains, le sol de son entrepôt était en terre battue tellement c’était ancien…

Il venait faire réparer un fusil.

— C’est l’un des derniers juxtaposés que j’avais en stock. Je l’ai vendu à un client, mais le ressort d’éjecteur a cassé. Vous pourriez faire quelque chose ? Je repasserai dans quelques jours.

— Attendez, je vais voir si je peux vous le faire tout de suite.

J’effectuais le remplacement en une vingtaine de minutes, à l’aide d’un ressort de récupération qui était déjà presque à la bonne mesure. Devant M. Cosson, je fis le test pour vérifier la bonne synchronisation des éjecteurs. Il était surpris de me voir réussir ce travail aussi rapidement.

— Combien vous dois-je ?

S’agissant d’un ancien professionnel connu sur Paris, je lui répondis :

— Ce que vous voulez. Après tout, j’ai utilisé un ressort de récupération et j’ai fait vite.

Il régla sa réparation pour une somme honorable, étant donné le peu de temps passé. À voir son attitude, je savais qu'il n'abuserait pas de la situation, car c'était un honnête homme. Avant de partir, il ajouta :

— On m'avait dit qu'il ne fallait pas venir ici, que c'était une mauvaise adresse.

— Sans indiscrétion, qui vous a dit cela ?

— Mais vous êtes efficace, vous travaillez vite et le prix est raisonnable. Franchement, je regrette de ne pas vous avoir apporté mes réparations quand j'étais en activité. Si vous saviez l'argent que j'ai dépensé en frais de transport vers Saint-Etienne, sans parler de la casse et des pertes... Avec vous, on n'aurait pas eu tous ces problèmes.

Les « *N'allez pas chez* », j'en avais beaucoup entendu pendant toutes mes années d'armurier, à un point que vous n'imaginez pas :

— « *N'allez pas chez Gastinne-Renette, c'est cher et vous payez le nom.* »

— « *N'allez pas chez Callens & Modé, ils vous prennent de haut et c'est une maison de snobs.* »

— « *Sur Saint-Etienne, personne ne veut embaucher les anciens de Manufrance, ils ont une réputation de profiteurs et de voleurs.* »

Il ne faut pas se laisser impressionner par ce genre de rumeurs. Par exemple, pour M. Raick à Liège, certains disaient que sa fortune familiale avait fini dans les casinos, sur les tables de roulette et dans les machines à sous.

D’autres soutenaient que c’était à cause de son amour pour les « *petits jeunes* », une chose dont je ne l’aurais en aucun cas soupçonné.

Dans ce contexte, la seule liberté que vous avez, c’est de croire ou pas. Mais croire n’est pas savoir... De plus, lorsque vous jugez quelqu’un, cela ne définit pas forcément ce qu’il est, mais plutôt ce que vous êtes.

***

Pour compenser la diminution de ma clientèle à cause de la nouvelle loi, il fallait de nouveau relancer la locomotive. Je rédigeais un petit manuel d’entretien des armes à feu. Un reprographe les imprimait gratuitement en échange de quelques réparations. C’était tout bénéfice pour moi.

Ce fascicule se vendit très bien grâce à des annonces dans des mensuels de chasse, ce qui m’apporta de nouveaux clients. Mais surtout, la revue « *Connaissance de la chasse* » me contacta afin que j’écrive pour eux.

J’eus l’occasion d’écrire un dossier complet sur les fusils à platines. Pendant deux ans, je disposais de ma propre rubrique dans la revue cynégétique la plus importante de France. Elle s’intitulait « *Le truc de l’armurier* ». Je rédigeais également d’autres articles qui parurent dans « *Armes de chasse* » et « *Nos ancêtres vie et métiers* ».

Cela me plaisait, car j’aimais bien partager mon savoir.

***

Je fis la connaissance d’Alain F. Gheerbrant à la rédaction de « *Connaissance de la chasse* ». Spécialiste du

rechargement, il écrivait de nombreux articles pour les éditions Larivière. Son Guide pratique du rechargement a succédé à celui de René Malfatti qui est resté légendaire.

Il était d'une grande gentillesse et plein d'humour, ce qui rendait d'autant plus difficile à cerner certains aspects de son passé. Mais il n'y avait rien à blâmer là, puisque c'était au service de son pays et de manière discrète.

Lorsque j'étais jeune, je pensais que les journalistes faisaient leur travail de manière impartiale, point à la ligne. Cependant, des liens existent entre la presse et le pouvoir. C'est à la rédaction de « *Connaissance de la chasse* » que je commençais à en prendre conscience.

Un certain temps après la parution du décret sur les armes de 1995, j'avais reçu un courrier contenant une facture au nom de Bruno Leroux, le député qui avait soutenu activement la nouvelle réglementation.

D'après ce document, il aurait possédé des armes prohibées. Se serait-il autorisé ce qu'il interdisait aux autres ? Il était probable que cette lettre avait été envoyée un peu partout : aux médias, aux armuriers et à leurs syndicats. Les suites promettaient d'être intéressantes...

Cela aurait pu torpiller le décret de 1995 en discréditant son principal inspirateur, ce qui, au passage, aurait pu sauver un nombre important d'armuriers. Personnellement, je trouvais que c'était trop beau pour être vrai.

Tout naturellement, je demandais au rédacteur en chef adjoint s'il avait reçu ce courrier. Il me répondit par l'affirmative.

— Mais nous n’avons pas donné suite, car nous n’avions pas d’interlocuteur.

— Vous aviez la facture en main et vous n’avez pas fait d’enquête ?

— L’armurerie ayant délivré cette facture n’existait plus, alors on ne pouvait pas remonter plus loin.

— Somme toute, vous n’y avez pas cru, comme moi.

— Voilà...

Cela resta dans un coin de ma mémoire jusqu’en mars 2017, lorsque Bruno Leroux démissionna de son poste de ministre de l’Intérieur après trois mois seulement.

Officiellement, c’était à cause d’une affaire d’emplois fictifs. De plus, il abandonnait totalement la vie politique, ce qui est assez inhabituel pour un homme parvenu à ce niveau.

Peut-être que cette vieille facture d’armes n’avait pas été perdue pour tout le monde...

XXI.
Sans secrets ou avec ?

J’avais résolu tous les problèmes de fabrication sur les carabines haut luxe depuis longtemps. Afin d’ajouter des queues prolongées sur les boîtiers Mauser type K98, j’utilisais une matrice de ma conception en deux parties.

Avec celle-ci, on pouvait plier un méplat d’acier toujours exactement à la même dimension. Après, il ne restait plus qu’à employer une soudure sous atmosphère pour fixer cette extension.

Pour les sous-gardes, j’en possédais de deux sortes : une hors-masse avec stecher à la Française et feston à l’avant, sur laquelle l’on vissait un pontet-chasse se continuant jusqu’à la réserve à guidons en bas de la poignée ; soit un modèle à magasin ouvrant, à laquelle j’ajoutais un renfort pour prolonger le pontet.

Je disposais d’une collection de bois bruts en noyer français. Ils avaient une trentaine d’années de séchage minimum. Afin d’obtenir une forme classique et harmonieuse, j’avais créé des calibres dans tous les styles. Pour réaliser ceux-ci, j’avais relevé les dimensions des plus belles crosses anglaises et autrichiennes qu’il m’avait été donné de voir.

Le double express à chiens du prince de Wurtemberg, un Westley-Richards à chiens extérieurs, était passé entre mes

mains. J’avais scrupuleusement tracé le contour sur une grande feuille, afin de l’utiliser par la suite. Cela me permit de livrer des crosses plus élégantes que d’habitude. Les joues sur filet, les festons Rigby ou les *Krawatte* derrière les poignées n’avaient plus de secret pour moi.

***

En ce qui concernait les quadrillages des crosses, j’avais appris les bases avec mon père. Cela convenait pour une production classique, mais il fallait faire mieux pour les armes de luxe. Le petit coup de pouce supplémentaire m’avait été apporté par Franca Sabatti, dont c’était la spécialité première.

La principale aide que j’avais reçue de Franca est la forme des griffes de quadrille, car tout le « *truc* » est là. Il m’avait suffi de la regarder travailler. Il existe une géométrie des outils donnant de bien meilleurs résultats, permettant d’obtenir plus facilement la fameuse « *pointe de diamant* » à chaque arête. C’était ce qui me manquait au début.

Inutile de préciser que, quand j'entends un armurier dire « *un armurier qui prétend tout faire est un menteur* », je pense que c’est insultant pour ceux qui savent, car être incapable d’une chose ne signifie pas que les autres le soient aussi. Ceux qui parlent ainsi feraient mieux de retourner à l’école plutôt que de raconter n’importe quoi.

Nous avons tous des lacunes, certes. Mais le début de la sagesse est de le reconnaître, puis d’ajouter la corde

manquante à notre arc, pas d'affirmer naïvement qu’une chose est impossible.

D'ailleurs, dans un atelier d'armurier-fabricant, mieux vaut être capable de faire tout le nécessaire. *Mais jamais moins*.

***

La finition en noir ne me posait aucune difficulté, puisque j’avais commencé jeune et disposais d’un laboratoire de traitements chimiques. J’y réalisais des bronzages à la couche tout autant qu’au bain rapide, selon les modèles d’armes.

J’avais également mis au point une coloration jaspée qui donnait d’excellents résultats. Ne contenant pas de cyanure, la toxicité s’en trouvait réduite d’autant. Cela m’évitait d’envoyer des pièces à traiter à Saint-Etienne, ce qui éliminait le risque de perte dans les transports. D’autre part, mon procédé ne déformait jamais les bascules ou les boîtiers.

J’arrivais même à jasper les lames d’extracteur des culasses Mauser K98 sans les endommager. Si vous voyez des lames d’extracteur jaspées, il y a de fortes chances qu’elles soient passées entre mes mains.

Je réalisais également les bleus thermiques, puisque mon atelier était équipé des dispositifs de chauffe adaptés. L’entreprise qui m’avait fourni mes rampes à gaz avait fabriqué celles pour la flamme des Jeux olympiques.

Les poses d’optiques ne me posaient aucun problème, puisque je savais faire les montages à crochets depuis que

j’avais une vingtaine d’années. Par contre, régler la convergence d’un express me demandait souvent plusieurs visites au stand de tir. De ce côté-là, je perdais du temps. Il fallait trouver une solution pour aller plus vite.

***

Quelques années auparavant, M. Raick, des établissements Raick Frères, m’avait parlé d’un artisan liégeois qui réussissait ses réglages de convergence avec seulement 6 cartouches, grâce à une méthode connue de lui seul. Malheureusement, Raick n’avait aucune idée de la manière dont celui-ci opérait.

Avec la procédure classique, la moitié de la boîte de munitions y passe, en général. Il existe un moyen de calculer la distance entre les deux tubes avec le théorème de Pythagore, mais cela ne donne qu’une approche, à cause de la dilatation du canon lors du tir.

M’inspirant des marbres de garagistes pour redresser les châssis de voitures, je créais un cadre en métal équipé d’un vernier. Cela permettait de mesurer l’écart entre les tubes d’un double express très précisément. Malheureusement, cela n’apporta pas les résultats escomptés. C’était suffisant pour ébaucher le réglage, sans plus.

Entre le début de mes recherches et leur aboutissement, quatre années s’écoulèrent. Je ne m’y consacrais pas à plein temps, mais par périodes, selon les envies du moment.

Finalement, je réalisais un banc à partir d’une barre d’IPN sur laquelle je fixais un étau, de manière à pincer le canonnerie par les crochets. À l’autre bout, je plaçais un

cadre métallique comportant des vis de réglage, pour le débattement horizontal et vertical des tubes. Afin de procéder à un alignement préalable, il était possible de voir à l'intérieur des canons.

En fabrication, j'utilisais un dispositif optique pour contrôler la convergence des tubes. Lors de l'essai en stand, je mesurais l'erreur de tir en millimètres. De retour à l'atelier, il n'y avait plus qu'à chauffer la soudure, tourner les vis de réglage pour reporter la différence constatée au tir, selon le point visé par le dispositif optique.

De cette manière, deux cartouches suffisaient. Les deux suivantes n'étaient là que pour confirmer. Finalement, M. Raick avait raison, ce qu'il m'avait raconté était parfaitement possible.

Voilà pourquoi il faut toujours écouter avec attention les anciens du métier.

***

Autrefois fort connues, certaines astuces ne sont pas des secrets de métier ; mais, ayant été oubliées, c'est tout comme. Prenons le cas du Niger. Imaginez : vous avez oublié de bronzer une vis de pontet, votre client arrive dans 10 minutes, que faire ? Il suffisait de chauffer celle-ci au bleu, puis d'y appliquer le Niger avec un tissu de coton, et enfin de la laisser refroidir dans de l'huile. Obtenue en un instant, la teinte était vraiment noire.

L'odeur caractéristique du Niger a hanté les ateliers d'armurerie de Saint-Etienne pendant des générations. Elle ne peut être confondue avec aucune autre. Mais qui s'en

souvient aujourd'hui ? Les seules traces écrites sont l'encyclopédie Bécor de Lucien Corvée, ainsi que quelques vieux catalogues de fournitures pour armuriers.

Ce produit n'a pas tout à fait disparu. Vous pouvez toujours l'acheter facilement dans le commerce, à condition de le demander sous son vrai nom. Curieusement, beaucoup de diplômés sortent des écoles d'armurerie sans le connaître. Pourtant, c'était l'une des premières choses dont les apprentis se souvenaient. À s'en arracher les cheveux, mais c'est déjà trop dire...

Dans le genre « *Je peux le faire, toi pas* », il existe aussi de petits tours de main sans réelle importance. Dans mon laboratoire, j'étais en train de discuter avec un confrère, tout en bronzant une série de pièces au bain rapide. À raison, il remarqua :

— Tu n'as pas intérêt à mettre un doigt dans le bac, Christian.

— Oh, je le pourrais sans difficulté.

— Comment ça ? C'est un bain de soude caustique à 130 degrés ! Tu vas te brûler !

— Je ne plaisante pas. Si tu pariais contre moi, tu perdrais.

— Ah ça, je n'y crois pas.

— Eh bien, regarde...

J'ôtais mon gant en caoutchouc et préparais mon index, dont je plongeais la première phalange dans le bain rapide, tout en décrivant un cercle. Je ne dépassais pas le

temps d’une seconde avant de refroidir mon doigt immédiatement.

— Tu vois ? Il n’y a aucun problème, c’est bête comme chou à faire.

Il me regarda avec des yeux ronds, comme si j’étais le diable en personne. J’ajoutais :

— Le plus important, c’est la préparation du doigt, comme tu m’as vu faire juste avant. Rien de plus qu’une astuce, cela n’a rien d’extraordinaire.

N’essayez surtout pas de reproduire cette expérience. Je vous le déconseille absolument. Certaines précautions bien précises sont à prendre, et je ne voudrais pas que vous vous blessiez. L’essentiel est de savoir que c’est possible.

Pour les étudiants qui me liront, évitez de bronzer au bain rapide les canons comportant des soudures à l'étain, car il a tendance à endommager celles-ci. D'autre part, il dissout les pièces en aluminium aussi facilement qu’un sucre dans une tasse de café. On le réserve uniquement pour les pièces en acier ou en fer. Il n’abime pas la brasure. Il ne colore pas l’or et l’argent.

***

Le métier d’armurier est constellé de tours de main et de secrets. Cela fait son charme. Tout au long des années, on ne cesse d’apprendre. Ce sont parfois des petits riens qui changent tout.

Par exemple, beaucoup de bronzeurs rencontrent des difficultés pour utiliser le campêche lors de la dernière

couche, parce qu’ils ignorent le nom du principe actif qui donne le fameux reflet bleu sur certains canons. S’ils le connaissaient, ils achèteraient des extraits de meilleure qualité, contenant moins d’impuretés qui ne servent à rien, et leur problème serait réglé.

Comment faire coexister un bleu et un jaune thermique sur la même pièce ? Fabriquer un vernis au tampon par digestion, au lieu de la voie humide au bain-marie ? Comment faire disparaître un interstice autour des platines d’un vieux fusil, de manière quasiment invisible, en quelques secondes ?

A côté de ce qui précède, la recette à l’huile de lin pour traiter les crosses, l’astuce pour régler une carabine de petit calibre avec une seule cartouche, le truc pour obtenir une partie noir brillant et une autre noir mat sur la même culasse, ou faire ressortir en doré le puma sur les pistolets Thompson Contender, sont classiques.

La recette du vernis de Stradivarius est peut-être dans un vieux livre ? En tous cas, celle des aciers Damas au creuset, également appelé Wootz, s’y trouve. J’ai pu le constater. Ce procédé permettait de fabriquer des sabres capables de couper un morceau de soie jeté en l’air.

Dans la famille des secrets perdus, comment rendre les crosses des carabines africaines quasiment imputrescibles ? En utilisant d’autres dissolvants que les alcools simples et doubles - *ces derniers étant trop dangereux pour la santé* - il devient possible de faire pénétrer la gomme-laque à plus d’un centimètre de profondeur dans le bois.

Je dois également parler des canons à rubans. Conçus au temps de la poudre noire, ils ne peuvent pas supporter les charges modernes, comme chacun le sait. Du moins en principe, car la maison Gastinne-Renette avait trouvé, dans la deuxième moitié du 19e siècle, un moyen de les rendre beaucoup plus solides à l'aide d'un enroulage très spécifique.

Il ne s'agissait pas de damas anglais, ni de damas frisé type Boston, ni même de damas Idéal-Eclair de la Manufacture d'armes et cycles de Saint-Etienne ; mais de quelque chose de beaucoup plus astucieux, à partir d'une idée simple.

Je pense que cela résisterait au passage dans les bancs d'épreuve d'aujourd'hui. En tous cas, cela mériterait l'essai. Pour des armes de très haut luxe, ce serait une option hors du commun.

La liste de tout ce qui dort ainsi, perdu et oublié parmi les pages poussiéreuses, serait trop longue. Une chose est sûre, nous ne passons pas assez de temps à retrouver d'anciens savoirs, ce qui nous fait trop souvent réinventer la roue.

***

Ce qui compte n'est pas ce que vous avez, mais ce que vous êtes. En effet, qu'est-ce qui permet de matérialiser nos rêves ? Réunir un certain nombre de conditions sans en oublier aucune. Or, si vous dites qu'une chose est impossible, vous cacherez un secret de métier : ceux qui

vous croiront n’essaieront pas, persuadés que toute tentative sera vaine.

Par exemple, pensez à la pierre philosophale. Si quelque chose garantissait que c’était faisable, combien de gens s’y mettraient ? Un grand nombre dont vous feriez peut-être partie. Mais vous n’essayez pas, puisque c’est censé être impossible...

Dans le même ordre d’idées, dire qu’une chose est possible, mais sans expliquer comment, est un cadeau. C’est déjà divulguer un secret de métier : seuls ceux qui en seront capables retrouveront le procédé, mais pas les mercantiles attirés par l’argent, car ce ne serait pas suffisamment rentable pour eux.

N’oubliez pas que les connaissances sont une richesse. Aucun gouvernement ne peut les taxer, aucun douanier ne peut les confisquer. Voilà pourquoi elles sont les armes de notre liberté. Les plus précieux trésors sont ceux que l’on ne peut pas voler.

***

Le secret de métier ainsi que le tour de main font la différence entre les personnes qui sont remplaçables, et celles qui ne le sont pas.

Par exemple, tout le monde peut se servir d'un pinceau. Mais qui est capable de reproduire la Création d’Adam de Michel-Ange, L’incrédulité de Saint Thomas du Caravage ou la Naissance de Vénus de Boticelli ?

D’ailleurs, Le Caravage utilisait une méthode mystérieuse pour son époque : la *camera obscura*. De même,

Brunelleschi fut le premier à employer la perspective. Personne ne connaissait cela avant lui. En leur temps, ce furent des secrets.

Vient ensuite la dimension humaine. Même les outils les plus simples ont leurs mystères, mais leur magie n'existerait pas sans l'esprit et la main. Chacun d'entre nous en dispose, sauf que nous ne les utilisons pas tous de la même manière.

***

Je fabriquais des silencieux de type intégral pour des carabines de petit calibre depuis une dizaine d'années, en plus de mes autres activités. Mes premiers modèles étaient inspirés des carabines Krico Kitzmann et Ruger Pygmee.

Après, j'avais perfectionné le système avec une tuyère à 90 degrés pour obtenir une déflexion des gaz de combustion, puis réduit le diamètre du tube externe à 25 mm de diamètre. Le tout donnait d'excellents résultats, tant en termes de réduction sonore qu'en précision.

En effet, une arme que l'on rend silencieuse perd toujours un peu de précision, mais les groupements obtenus à 100 mètres restaient tout à fait valables. J'avais également adapté mon système sur des pistolets semi-automatiques. Je n'étais pas vraiment connu pour ce genre de travail, mais cela commençait à se savoir.

Un importateur très connu de Saint-Etienne me passa commande d'une série de quatre silencieux classiques. Destinés à être montés sur des pistolets à percussion centrale, il fallait les usiner en urgence. Les modérateurs

de son habituels ne pouvaient pas convenir, car une réduction sonore plus efficace était demandée. Je m’attelais à la tâche.

Quelques jours plus tard, le commercial qui s’occupait du dossier me rappela. Normalement, il était convenu que je fasse parvenir cette commande à Saint-Etienne, chez l’importateur d’où elle repartirait vers le destinataire final.

Mais c’était tellement pressé qu’il me demanda d’expédier le colis directement chez le client.

— C’est dans la région parisienne. Il s’agit de la BAC de…

— Quoi, c’est pour la BAC ?

— Tout à fait. Voici l’adresse, vous notez ?

J’expédiais le paquet dans l’après-midi, en me posant toutefois les questions que vous pouvez imaginer. La BAC était-elle réellement le client, ne dissimulait-elle pas un autre service derrière ?

Pourquoi ne disposaient-ils pas des compétences nécessaires en interne ? Et surtout, à quel usage destinaient-ils ces silencieux ?

XXII.
Sorbonne et Naxos

En 1939, alors que la Deuxième Guerre mondiale devenait imminente, le gouvernement décida de réduire le nombre d'armes en circulation. Pourtant, il est stupide de désarmer une population à l'approche d'un conflit majeur. Était-ce la décision de hauts fonctionnaires incompétents ou de traîtres ?

Dans le courant du mois d'avril 1939, le décret-loi réglementant la détention des armes fut imprimé dans le Journal officiel. Avant cette date, n'importe quel citoyen pouvait acheter autant de fusils et de pistolets qu'il le voulait. Il pouvait les conserver librement chez lui, sans aucune obligation de figurer dans un dossier national.

Logiquement, le peuple aurait dû se lever en criant : « *Forfaiture ! Loi scélérate !* » ne fut-ce qu'au nom de ses ancêtres ayant participé à la Révolution française. Mais les congés payés apparus en 1936 calmaient les velléités de ce genre.

Quoi qu'il en soit, comme tous les armuriers le savent, l'ancienne réglementation française d'avant 2013 reposait sur le fameux décret-loi du 18 avril 1939, qui n'a jamais été ratifié par les Chambres de la IIIe, IVe et Ve République, alors que son article 41 le prévoyait expressément : « *Le*

présent décret sera soumis à la ratification des Chambres, conformément aux dispositions de la loi du 19 mars 1939 ».

Donc, il aurait donc été logique de considérer cette loi comme caduque. Puisque L'État n'en respectait pas les articles, il reconnaissait qu'elle n'avait aucune valeur. Où était le flou juridique dans ces conditions ?

Pour cette raison, certains prétendaient que les lois françaises sur l'armement étaient anticonstitutionnelles, malgré le décret du 12 mars 1973, du 6 janvier 1993 et du 6 mai 1995, parce que ceux-ci reprenaient l'essentiel de la codification de 1939.

Mais aucun armurier n'avait jamais osé le dire. Tous, sauf un...

Pour les besoins du récit, nous l'appellerons Naxos, du nom de son île natale en Grèce. Il avait racheté l'une des plus importantes armureries parisiennes.

Plein d'enthousiasme, il s'était lancé dans le projet de recréer les boîtiers Brevex super-magnum. Pour profiter de ses largesses, beaucoup de personnes lui avaient fait miroiter monts et merveilles, ce qui fut l'objet de bien des désillusions pour lui.

Néanmoins, il arriva à produire une petite série de carabines gros-calibre pour l'Afrique. Par la suite, il confia la succession à son fils. Quelques années plus tard, l'armurerie devint une coutellerie et ne s'occupa plus des armes à feu.

Lorsque je fis sa connaissance, Naxos s'occupait d'un restaurant situé non loin du Sénat. Il m'avait contacté par

téléphone et raconté son histoire. J’avais déjà entendu parler du personnage. J’étais donc curieux d’en apprendre davantage.

Il m’accueillit de manière très cordiale, quasiment à bras ouverts. Il fit servir devant moi un cuissot de sanglier entier.

— Vas-y, sers-toi ! Fais comme chez toi !

Sa manière de parler était rocailleuse avec un fort accent. Parfois, on éprouvait des difficultés à le comprendre. Par moments, j’avais l’impression de voir Zorba le Grec en personne, mais en plein cœur de Paris. C’était assez stupéfiant.

Au cours du déjeuner, nous avons parlé d’armes, bien évidemment. Je constatais que nous avions à peu près les mêmes goûts, nous aimions les belles mécaniques. Il avait aussi un côté hyperactif, il ne pouvait pas rester sans projet, sans défi à relever. Je pense que sa tension artérielle ne devait jamais tomber en dessous de 17, à voir la passion qui l’animait et l’énergie qu’il y mettait.

Son dossier du moment, c’était la réglementation française sur les armes. Il prétendait que celle-ci était anticonstitutionnelle, puisqu’elle n’avait jamais été ratifiée par les Chambres depuis 1939, et que l’on avait changé de république à deux reprises entre-temps.

Il disposait d’un conseiller juridique que nous appellerons Sorbonne, puisqu’il s’agissait d’un professeur de droit travaillant dans la célèbre université du Quartier Latin. Celui-ci avait étudié le dossier en profondeur. D’après lui,

toute la réglementation française sur l'armement était anticonstitutionnelle.

Sorbonne et Naxos en étaient tellement certains qu'ils avaient saisi le Conseil d'État. Ils avaient aussi prévenu les principaux médias. Mais, curieusement, aucun n'avait jugé bon d'écrire un article sur la question, pas même dans les revues de chasse et de tir.

C'était d'autant plus inexplicable que la presse disposait à la fois de deux interlocuteurs, Naxos et Sorbonne ; et aussi de contradicteurs aguerris en matière juridique, puisque l'État ne se serait pas laissé faire.

En effet, si Sorbonne et Naxos avaient raison, il s'ensuivait que toutes les personnes condamnées sur la base de ces textes auraient dû être dédommagées, leur condamnation annulée et retirée du casier judiciaire. Peut-être était-ce la raison du silence des journaux, de la radio et de la télévision ?

Pour ma part, je savais bien que leur dossier n'avait aucune chance d'aboutir. Mais Naxos, avec les informations dont il disposait, pensait qu'en France, force restait au droit.

Dans le cadre de la construction européenne, la réglementation sur les armes allait changer, tout le monde le savait. Encore un peu de patience et le problème serait réglé. Faire traîner le dossier jusque-là suffisait...

Une dizaine d'années plus tard, le 22 juin 2010, le rapport d'information n° 2642 de la Commission des lois constitutionnelles retraçait l'historique du décret-loi de

1939, malgré un certain embarras devant le problème de constitutionnalité :

« *Originellement, le contrôle des armes à feu découle du décret-loi du 18 avril 1939, texte de nature réglementaire puisqu'il* ***n'a jamais été ratifié par les Chambres****.* »

L'astuce sémantique consistait à lui reconnaître une nature réglementaire, sous prétexte qu'il était appliqué et que c'était un fait accompli. Mais il n'en restait pas moins que... ce texte ayant force de loi n'était jamais passé devant le Sénat ni fait l'objet d'un vote à l'Assemblée nationale, alors que c'était expressément prévu.

Dans ces conditions, quid de la légitimité du décret-loi de 1939 et de tous les articles s'y référant ? Voilà pourquoi Sorbonne et Naxos estimaient que la réglementation sur les armes était anticonstitutionnelle.

Avec les nouveaux textes parus depuis, le classement des armes ne donne plus lieu à des catégories numérotées (*1ere, 4e, 5e, 7e et 8e*) mais par lettres (*A, B, C, D*). Par conséquent, le texte de 1939 n'est plus d'actualité et, désormais, nous appliquons les directives européennes transcrites en droit français. Adieu, Sorbonne et Naxos...

Il n'empêche qu'ils étaient les seuls à avoir levé ce lièvre, alors que les syndicats d'armuriers auraient pu le faire avec quelques décennies d'avance. Pourquoi cette carence en la matière ?

Dès lors, on comprend mieux pourquoi ces organismes ne s'en sont pas fait l'écho. Si, d'aventure, on leur posait la question aujourd'hui, je suis certain qu'ils trouveraient une

excellente excuse, car il en va de leur sérieux professionnel. Non ?

Il n’en reste pas moins que des gens ont été condamnés sur la base d’une loi qui n’a jamais été votée, alors que la Constitution et les principes les plus élémentaires du droit l’exigeaient. Le tout, pendant plus d’un demi-siècle... Bel exemple de démocratie !

***

Le plus vieux métier du monde n’est pas la prostitution, mais l’armurerie. En effet, avant d’échanger une peau de bête contre des faveurs sexuelles, il faut d’abord aller à la chasse. Or, qui fabriquait les arcs et les flèches ? Les lointains ancêtres des armuriers.

Mais le verbe reste difficile. Un armurier devrait-il dire « *Je fais du mieux que je peux* » alors qu’il gagne sa vie grâce à des armes pouvant tuer ?

Si l’on décide de ne pas tuer, on ne devrait pas vendre ou réparer des objets qui le peuvent. C’est comme si l’on disait qu’il ne faut pas se droguer tout en vendant des stupéfiants.

Comment prétendre que l’on fait de son mieux, alors que l’on ne fait rien pour résoudre cette contradiction ?

Pour exercer ce métier, il faut accepter que le fruit de son travail puisse tuer les autres. Mais inviteriez-vous à votre table quelqu’un ayant fait ce choix, étant donné que vous faites partie — à votre corps défendant — des autres ?

Il s’ensuit qu’un armurier ne devrait jamais dire qu’il fait du mieux qu’il peut. Pour ma part, je préfère la formule :

« *Monsieur, nous avons mis tout notre art dans l'arme que nous vous livrons aujourd'hui* ».

Curieusement, nous créons nos prisons nous-mêmes. Nous les appelons des ateliers, des boutiques. Nous disons : « *Je ne suis pas prisonnier puisque j'ai les clés* ». Et nous revenons jour après jour, année après année. N'est-ce pas la définition d'une peine à perpétuité ?

Pendant tout ce temps, nous n'arrêtons pas de payer, et nous sommes mêmes fiers d'y arriver ! Pour rappel, un entrepreneur sera imposé environ à 70 % sur ses profits, une fois réglés tous les impôts et taxes. Cerise sur le gâteau : nous sommes contents lorsqu'un article paraît sur nous dans la presse, qui créera des vocations parmi les jeunes futurs esclaves.

Or, l'armurerie ne devrait-elle pas être, par définition même, le métier des hommes libres ?

Malheureusement, nous vivons dans un monde où la plus puissante des nations s'est construite sur le génocide, le servage et la bombe atomique. C'est la recette du succès. Quoi de plus normal ? L'instinct de survie nous oblige à trouver des ressources, d'où le sens de la prédation dont découlent les rapports de domination. Voilà pourquoi les conflits s'enchaînent comme le tic-tac d'un métronome.

Certes, le cinquième commandement dit : « *Tu ne tueras point* », mais combien de soldats le respectent ? On pourrait même ajouter un onzième : « *Tu ne réduira point ton prochain en esclavage ni ne l'exploitera* ».

La seule chose qui puisse sauver l’espèce humaine est la philosophie, c’est-à-dire l’étude de la sagesse. Il nous faudra probablement quelques millénaires supplémentaires avant que tout le monde comprenne cela.

***

De passage à Paris, un Américain sonna à la porte de mes ateliers. Il venait de casser la crosse de son fusil Winchester lors d’un ball-trap. Il souhaitait une réparation en urgence, étant donné qu’il devait repartir aux États-Unis quelques jours plus tard.

Les cheveux d’un blanc quasiment immaculé, portant avec prestance un costume de bonne facture, je me demandais quel genre d’entreprise il gérait dans son pays. Visiblement, la fortune avait frappé à sa porte, cela se sentait dès les premières secondes. Pourtant, il était d’un abord simple, pas le moins du monde hautain.

Une petite lueur s’alluma dans ses yeux lorsqu’il aperçut, au-dessus d’une vitrine, un exemplaire de la Déclaration des droits de l’homme. C’était la version peinte par Barbier vers 1789. À gauche, une femme y brisait les chaînes du servage. À droite, un ange désignait de son sceptre un delta lumineux en forme de triangle maçonnique. Avec un petit sourire, il me dit :

— Cela fleure bon ici. Je sens de bonnes vibrations dans votre atelier.

J’en déduisis que nous appartenions probablement au même club philosophique, bien que celui-ci soit établi des deux côtés de l’Atlantique. Quelques jours plus tard, il

récupéra son fusil avec une crosse neuve, soulagé de pouvoir rentrer chez lui avec son arme.

J’ignore pourquoi, mais il me raconta un souvenir de sa jeunesse. Je sentais vaguement qu’il avait l’impression de me faire un cadeau ainsi.

— Lorsque j’apprenais l’ajustage, notre professeur avait demandé à toute la classe de fabriquer un écrou papillon. Comme j’étais habile, j’avais terminé avant tout le monde. Je montrais mon travail à l’enseignant, puis je lui demandais si je pouvais partir maintenant, puisque j’avais terminé.

— Et après ?

— Plutôt que de me laisser partir, mon professeur me demanda de fabriquer 100 écrous papillon pour le lendemain. Au lieu de me récompenser, il me punissait, ce que je trouvais injuste.

— Oui, en effet.

— Aussi, à la sortie des cours, je suis allé dans une quincaillerie pour acheter une centaine d’écrous papillon. Rentré chez moi, je les ai frottés avec de la toile émeri, juste pour leur donner un côté artisanal.

— Astucieux...

— Le lendemain, mon professeur a cru que je les avais vraiment fabriqués. Il n’a pas vu la différence. Par la suite, si j’ai réussi dans les affaires, c’est en partie grâce à cette histoire...

Pourquoi me racontait-il cette anecdote ? Somme toute, il m'expliquait : « *Pourquoi faire vous-même une chose que*

les autres font déjà ? » Mais cette belle logique s'écroulait devant les métiers d'art, parce que les signatures ne sont pas équivalentes : tous les papillons ne se valent pas, les plus beaux sont ceux qui s'envolent.

Finalement, quel était le mieux pour lui : contempler le montant, probablement astronomique, de son compte bancaire, ou regarder un beau travail issu de ses mains ? Dans mon atelier, peut-être éprouvait-il le besoin de justifier son choix.

De toute manière, peu importe ce que nous possédons, puisque la vie nous reprendra tout. Ce sera plus ou moins long : soit en quelques décennies, soit en un claquement de doigts, de manière imparable comme si c'était déjà écrit. Ce ne sont que cendres ayant servi à purifier notre or intérieur, seule et unique chose que personne ne pourra jamais nous retirer.

***

Je disposais d’un deuxième exemplaire de la Déclaration des droits de l’homme. J’avais cherché un endroit de circonstance pour l’accrocher. Un jour, une amie de passage chez moi sortit des sanitaires, assez remontée, en s’exclamant :

— Que fait la déclaration des droits de l’homme dans les toilettes ? Tu te rends compte, un texte fondateur de la France ! Comment as-tu osé ?

— Tu l’as déjà lue complètement, toi ?

— Euh... Non.

— Et bien, dans cet endroit, tu auras le temps de le faire. Voilà pourquoi je l'ai mise là.

— Ah bon... Si c'est pour ça, je comprends...

En réalité, l'explication était un peu différente. Le droit de posséder une arme est défini dans le deuxième amendement de la Constitution des États-Unis, qui établit que :

« A well regulated Militia, being necessary to the security of a free State, the right of the people to keep and bear Arms, shall not be infringed » (*Une milice bien organisée étant nécessaire à la sécurité d'un État libre, le droit qu'a le peuple de détenir et de porter des armes ne sera pas transgressé*).

Curieusement, il n'existe rien d'équivalent dans la Déclaration des droits de l'homme. Or, la liberté ne peut exister que tant que l'on dispose des moyens pour la défendre. Il s'ensuit qu'un peuple sans armes n'a que le droit de subir.

Selon les constitutionnalistes, la raison de cette absence est que, puisque l'utilisation d'armes pour protéger la liberté est évidente, il n'était pas nécessaire de l'inscrire dans le marbre des textes fondamentaux. Mais, dès lors, il devient possible de les interdire totalement si le législateur le souhaite.

En ce sens, les Pères fondateurs américains avaient été honnêtes sur cette question. Malheureusement, l'Assemblée constituante de 1789 — sur la base de laquelle

la République française s’était construite — ne pouvait pas en dire autant.

Voilà pour quelle raison j’avais relégué la DDH dans un endroit où l’on se libère...

XXIII.
Le monde change

En pleine nuit, le téléphone sonna. Il était deux heures du matin. Le radar volumétrique s'était déclenché dans mes ateliers. La centrale de surveillance venait de détecter une intrusion.

J'habitais à un pâté de maisons de mon entreprise. Tout en marchant dans la rue, je pensais que cela se produirait forcément un jour ou l'autre, car la réputation du département n'était pas bonne. Quelques instants après, j'étais sur place.

Deux inspecteurs de la BAC m'attendaient devant mes locaux. Depuis l'extérieur, on ne pouvait constater aucune trace d'effraction. Le plus délicat restait à faire : entrer, au cas où quelqu'un nous attendrait à l'intérieur.

J'ouvris les serrures de sécurité. Derrière moi, les deux policiers étaient en position de tir, attendant que j'ouvre la porte. Si quelqu'un se trouvait derrière avec une arme, je me retrouverais coincé entre des trajectoires croisées. J'étais dans la ligne de feu.

Mais j'en avais vu d'autres. Un cambrioleur n'est pas stupide, il n'attendra jamais l'ouverture d'une porte d'entrée. Je respirais un grand coup et ouvrit le battant avec précaution. Personne, le bureau était vide...

J’entrais, je débranchais l’alarme et les deux policiers en civil me suivirent. Tout était silencieux. Il ne restait plus qu’à faire le tour de l’atelier. Peut-être que l’alarme s’était déclenchée pour rien ?

Mais, tout au fond du local, je remarquais un trou dans la verrière qui s’élevait à six mètres de hauteur. Sur le mur, des traces de doigts montraient que quelqu’un avait tenté de s’accrocher pour freiner la chute. À cause d’un étau à pied placé en dessous, l’atterrissage avait dû s’avérer douloureux.

Aucun doute, un visiteur inopportun se cachait ici. Nous avons fouillé le rez-de-chaussée puis le dessus de la chambre forte, qui mesurait une dizaine de mètres carrés. Après, l’un des inspecteurs monta sur la mezzanine située au-dessus du bureau.

C’est là qu’il débusqua, dissimulé parmi des cartons, un individu d’environ 25 ans. Celui-ci, arrivé en bas, resta calme malgré la situation. Il soupira :

— Wallah, j’y pas d’chance, j’suis sorti d’prison y’a trois s’maines...

Ils l’embarquèrent manu militari. Le lendemain, je fis réparer la verrière. J’allais ensuite au commissariat pour faire ma déposition, comme les policiers de la BAC me l’avaient demandé. L’inspecteur qui m’accueillit me donna des précisions.

— Votre entreprise n’était pas visée. Le prévenu ne venait pas pour vous.

— Bonne nouvelle, mais comment en être certain ?

— Avec des complices, il était en train de cambrioler un magasin proche du vôtre. La BAC est arrivée, ce qui les a obligés à fuir. Ils sont partis par les toits, chacun de son côté.

— Et lui ?

— C’est le malchanceux de la bande. Il est passé au travers de la verrière. D’ailleurs, il s’est cassé le poignet en tombant. Sur un étau, d’après ce qu’il nous a dit.

— À cinquante centimètres près, il aurait évité un plâtre.

— Ses compagnons de cellule le signeront, ça lui fera un souvenir...

En repartant, je pensais que, contrairement à ce que pensait le fonctionnaire de police, mon cambrioleur avait été chanceux. Après une chute de 6 mètres, son poignet avait percuté un étau. Cela aurait pu être la tête...

***

L’un de mes clients, un convoyeur de fonds, me raconta en quoi consistait son métier. Je dressais l’oreille lorsqu’il me dit :

— Deux fois par semaine, nous déposons des sacs d’espèces à l’Assemblée nationale. C’est pour les menues dépenses de ces messieurs... Nous ne sommes pas les seuls, un autre transporteur le fait aussi.

— Et combien cela représente-t-il en tout ?

— Aucune idée, probablement quelques millions de francs. Le tout en monnaie sonnante et trébuchante...

— Vous voulez plutôt dire en billets.

— Oui, c’est plus léger.

Une telle confidence était assez déroutante. Avant, je pensais que les parlementaires réglaient tout par chèque ou carte de crédit, afin d’être transparents dans leurs dépenses. Apparemment, tel n’était pas le cas.

Heureusement, ils ne tombaient pas par les toits, contrairement aux cambrioleurs.

***

Le 25 juillet 2000, j’étais en déplacement dans le sud de la France. En écoutant la radio dans ma voiture, j’entendis une mauvaise nouvelle. Le Concorde venait de s’écraser à Gonesse, non loin de Paris.

Jacques Chirac, qui rentrait de Tokyo au même moment, avait pu observer la catastrophe par un hublot. Il était à bord de l’avion présidentiel qui venait de se poser. Curieuse coïncidence ou message ?

Dans la soirée, je découvris les images. Le bel oiseau blanc volait avec ses réacteurs en flammes, suivi par un panache de fumée noire. Cela avait quelque chose d’irréel. Cet avion était considéré comme l’un des plus sûrs de tous.

Confusément, je sentais que le monde était en train de changer. Mais comme la plupart des Français, j’ignorais alors qu’il allait le faire beaucoup plus vite qu’avant.

***

Un jour, j’allais chez mon garagiste pour faire réparer ma voiture. Par rapport à mon entreprise, il était situé de l’autre côté de la rue, dans la cour d’un immeuble. Après

avoir inspecté mon véhicule, nous avons discuté devant les portes de son atelier.

C’est alors que j’ai remarqué un obus de 75, juste en dessous d’une cuve de gaz alimentant la chaufferie du bâtiment. Je m’en approchais, m’apercevant qu’un liquide coulait entre le projectile et la douille. Ce n’était pas bon signe.

— Ah, c’est cet engin que vous regardez ? Il était au fond de la réserve où il gênait mes mécaniciens. À force de donner des coups de pied dedans, il a fini par échouer là.

Je sentis une voix monter dans ma tête : « *Mais il est complètement inconscient !* »

— Sous la cuve de gaz, ça ne vous fait pas peur ?

— Si, un peu quand même... Mais s’il devait exploser, il aurait eu largement le temps depuis la Libération, pas vrai ?

— Il commence à suinter. Il ne faut surtout pas le laisser à cet endroit.

Je lui proposais de l’en débarrasser, ce qu’il accepta. Je revins un peu plus tard avec une boîte en carton garnie de mousse pour évacuer l’objet. De retour dans mes ateliers, je contactais le service de déminage par l’intermédiaire du commissariat.

Les spécialistes passèrent le lendemain après-midi. Ils étaient habillés en civil. L’un d’eux examina le spécimen :

— C’est un obus de 75 mm, du classique. Mais il suinte, vous avez bien fait de nous appeler...

L’un d’eux emporta l’engin en le prenant directement en main. Je les raccompagnais dans la rue, remarquant que leur camionnette était totalement banalisée. Aucun signe particulier n’aurait permis de distinguer celle-ci dans les embouteillages de la capitale. Ils repartirent comme ils étaient venus, pour ainsi dire sans laisser de traces.

Si les choses s’étaient mal passées, l’obus aurait pu exploser sous la cuve de gaz, détruisant l’immeuble placé devant, le tout à 500 mètres du périphérique parisien. Vous imaginez un peu le résultat ?

***

Mon entreprise se trouvait à quelques pas d’une station de métro, dans une localité accolée à Paris. C’était un atout en 1950 mais nous étions au XXIe siècle. Depuis quelques décennies déjà, la population locale avait changé. Désormais, elle respectait les standards de la mixité sociale et du vivre ensemble.

Dans ce domaine, je vivais dans le futur : ma ville avait de l’avance, probablement une vingtaine d’années par rapport au reste de la France. Presque à toute heure de la journée, on pouvait manger un kebab.

Par ordre d’importance, les autres spécialités culinaires étaient le couscous, la cuisine vietnamienne et les pizzas. Autrefois, des indigènes peuplaient le quartier. Comme ils étaient presque tous partis, le steak-frites venait en dernier.

Les boutiques des coiffeurs étaient des machines à remonter le temps. On y retrouvait les vieux fauteuils mécaniques en cuir rouge des années 1960, les coupes au

rasoir et le même prix qu'à l'époque, comme si l'inflation n'était pas passée par là.

En période de Ramadan, les loukoums fleurissaient dans les vitrines des boulangers à côté des autres sucreries orientales. En toute période de l'année, on pouvait acheter du pain à la semoule. La plupart du temps, il sortait du four avec un parfum de friandise. Manger hallal n'était pas un problème.

Le folklore et ses traditions animaient le quartier. À partir de midi, la chaleur humaine s'exprimait autour du carrefour : les gens se serraient la main. Dans le même geste, ils échangeaient de petits sachets contre quelques billets. Des jeunes passaient dans de belles Mercedes décapotables, musique à fond. D'abord du Raï à la fin des années 1980, puis du rap à partir de 1990.

Le soir, quelques passantes erraient près de la sortie du périphérique, histoire de finir la journée en beauté. Parfois, à la faveur de la nuit, on entendait les essais vocaux de futurs espoirs de la chanson. Leurs hurlements provenaient des parkings d'à côté.

Vous pouviez marcher au beau milieu des trottoirs sans difficulté, à condition de porter la bonne couleur de peau. Autrement, il fallait rentrer les épaules et raser les murs pour éviter de se faire percuter. Le couvre-feu n'existait pas. Cependant, mieux valait rentrer chez soi avant 20 h.

Je n'exagère rien. Je vous raconte ce que j'ai vécu. Par bonté d'âme, je vous ai même épargné les détails.

***

Dans ce petit paradis sur Terre, des portes blindées protégeaient mes ateliers. Une chambre forte d'une dizaine de mètres carrés abritait un coffre massif. Une caméra de surveillance protégeait l'entrée.

Deux systèmes de sécurité défendaient mes locaux, dont l'un relié à une centrale de surveillance. En cas de problème, la police serait arrivée sur place en l'espace d'une dizaine de minutes.

Dépassé par autant de bonheur, je n'arrivais plus à dormir sur mes deux oreilles. Cela créait une tension permanente capable d'entamer le moral de quiconque.

Un jour, un client entra dans mes ateliers et me dit :

— Dites, le type accroupi dans la cour, c'est normal ?

Je jetais un coup d'œil. Depuis quelques années, un restaurant kebab ornait l'entrée de l'immeuble. À quelques mètres devant mes portes blindées, l'un des employés faisait une séance de gymnastique sur un petit tapis. Orienté en direction de la Mecque, on pouvait l'entendre marmonner : « *Allahou Akbar… Bismillahi rahmani rahim…* »

J'avais l'habitude de voir ce spectacle. N'étant pas raciste, je n'y faisais plus attention depuis longtemps. Marcher dans cet Eden avec un étui à fusil, c'était comme avancer dans la savane avec une carabine à éléphants.

Autant d'exotisme n'était pas bon pour mes affaires.

***

Pendant longtemps, mes clients n’avaient pas peur de marcher dans mon quartier. Mais ce n’était plus le cas maintenant, car la ville avait beaucoup changé.

Cependant, partir était-il la bonne solution ? L’un de mes confrères versaillais venait de déménager. Il m’avait raconté son problème. Une pétition circulait contre lui pour qu’il ferme ses nouveaux locaux. La plupart des habitants de sa rue l’avaient signée. Ils craignaient deux choses : que la présence d’un magasin d’armes ne dévalue la valeur de leurs appartements ; et aussi les nuisances. Pourtant, mon confrère n’utilisait ni machines ni traitements chimiques, contrairement à moi.

D’autre part, s’installer ailleurs supposait le concours des établissements financiers. Or, depuis le décret de 1995, les banques savaient que la moitié de la profession avait mis la clé sous la porte, et que les hommes politiques pouvaient, s’ils le souhaitaient, interdire notre métier en quelques traits de plume.

De plus, la disparition des concurrents ne consolidait pas le chiffre d’affaires des survivants. Étant donné la diminution du nombre d’armes en vente libre, le marché se rétrécissait. Par contre, les charges augmentaient après année. Il fallait bien payer tous les fonctionnaires qui ne faisaient que 35 heures par semaine, eux...

À chaque fois que nous réglions des impôts et des taxes, nous enrichissions ceux qui nous condamnaient progressivement à la misère. Et nous étions fiers d’y arriver ?

Nous avions des pistolets et des fusils, mais nous ne pouvions pas les utiliser pour nous défendre.

Le contenu de nos magasins devenait de plus en plus réglementé, à cause du décret-loi de 1939 dont l'article 41 faisait obligation d'un vote à l'Assemblée nationale, qui n'avait jamais eu lieu. Le pouvoir ne respectait même pas les textes qu'il avait écrits...

Les lois devenaient plus sévères à chaque fois que l'insécurité augmentait, je l'avais remarqué. À cause de celles-ci, quelques-uns de mes confrères travaillaient dans le plus beau bunker de leur quartier. Leurs vitrines étaient vides — d'ailleurs, certains n'en avaient plus — montrant qu'ils n'attendaient rien de la clientèle de proximité. Pourtant, celle-ci est la base même de tout commerce.

Ils espéraient qu'avec un peu de chance, ils pourraient atteindre l'âge de la retraite dans ces conditions ; sauf que la confiance en un gouvernement, l'espoir et la chance ne sont pas des stratégies.

Parfois, ils n'osaient plus écrire « *Armurerie* » sur la devanture. Pour ma part, j'avais une belle enseigne avec un Saint-Eloi peint à la main, juste à côté de l'inscription : « *Armes fines* ». Vu comment le quartier avait changé, c'était presque de la provocation.

Des raisons morales venaient compléter le tout. Je voulais exercer mon métier de manière digne. Mais les nouvelles lois nous le permettaient-elles encore ? En effet, en tant que professionnels, nous notions les identités des acheteurs dans nos registres.

Dès lors, il devenait possible de confisquer leurs armes, puisque les adresses et les noms étaient connus. Il s'ensuivait que nos clients n'étaient plus vraiment propriétaires, mais plutôt détenteurs. En quelque sorte, nous les dénoncions par avance.

Mes problèmes de santé s'ajoutaient à ce panorama. Depuis ma jeunesse, l'état de mes jambes me causait des soucis.

Pour toutes ces raisons, lorsque je pensais à mon métier, je commençais à peser le pour et le contre.

***

Un après-midi, l'un de mes bons clients, que je connaissais depuis des années, m'apporta un British Bulldog à réparer. Il souhaitait faire adoucir la détente qu'il trouvait rugueuse.

Il commença à manipuler son révolver pour me montrer les points durs. S'agissant d'une arme ancienne, je ne m'inquiétais pas. Grave erreur.

Le chien s'abattit et, brusquement, le coup partit. La balle passa à deux centimètres de mon visage et traversa une vitre devant mon établi. Elle continua dans mon bureau en évitant le fauteuil de direction en cuir, puis termina sa course dans une fenêtre.

Mes oreilles sonnaient à cause de la déflagration. Mon client était livide. Tout tremblant, il laissa échapper :

— Je suis vraiment désolé...

Je le savais très prudent puisque je le voyais depuis des années. Jamais je n’aurais pensé qu’il se serait déplacé avec une arme ancienne chargée. Comment cela avait-il pu arriver ? Il me répondit :

— Je l’utilise aussi pour me défendre. J’ai fabriqué quelques munitions à poudre noire. En cas de contrôle, c’est moins pire qu’avec un pistolet ou un révolver moderne, non ? Et puis, comme un imbécile, j’ai oublié de sortir les cartouches.

Et moi, trop confiant, j’avais négligé de vérifier. Pourquoi ? Parce que d’habitude, il faisait très attention. Mais apparemment, pas cette fois-ci...

— Finalement, monsieur Féron, nous n’allons peut-être pas adoucir la détente. Mieux vaut la laisser dure comme elle est.

— Franchement, je le pense aussi.

Il se proposa de payer les vitres brisées et j’acceptais. Je restais d’un calme olympien. Mes mains ne tremblaient même pas. Tout avait été trop rapide. Par contre, vu l’attitude de mon client, je me demandais s’il se pardonnerait sa négligence un jour.

Peu avant, j’étais dans la ligne de feu de deux inspecteurs de la BAC. Jamais deux sans trois ? La sécurité dans le quartier était illusoire. J’interprétais ces accidents comme des signes du destin, un avertissement que mon ange gardien m’envoyait.

Un de mes amis, Joël, gérait un supermarché non loin de mes ateliers. Des malfaiteurs l’avaient braqué à trois

reprises. La dernière, une voiture lui était passée dessus. Il s'était retrouvé sous le châssis. Le canon d'un fusil à pompe posé sur la tête, il avait donné sa mallette sans discuter. Je le revois encore me raconter cette histoire avec une sorte de calme glacé.

Un convoyeur de fonds était également mort à quelques rues de là.

Je me souvenais aussi de monsieur Saint-Jean. Au début des années 1970, il avait été assassiné par deux braqueurs dans son magasin. Si je restais ici, je savais qu'il y aurait une prochaine fois : y laisserais-je ma peau ?

D'autre part, le monde de l'armurerie se portait mal. Dans le contexte de l'époque, prendre des risques était-il financièrement justifié ? Mes oreilles bourdonnaient encore. Une fois de plus, je pesais le pour et le contre. C'est à ce moment-là que je décidais d'arrêter.

Il me faudrait plusieurs mois pour réaliser ce projet, le temps de livrer tous les clients, solder les comptes et accomplir les formalités nécessaires. Étant donné la conjecture, je savais bien que personne n'achèterait mes ateliers.

***

Dans l'après-midi du mardi 11 septembre 2001, je me rendais dans un magasin acheter une souris pour mon ordinateur. En passant devant le rayon des téléviseurs, je remarquais des images incroyables sur les écrans grand format. Deux immenses tours étaient en feu. Une épaisse

fumée noire s’en dégageait. Malheureusement, le son était coupé.

Je continuais à regarder en pensant : « *Ce film a l’air pas mal, les effets spéciaux sont plutôt réussis, il faudra que j’aille le voir au cinéma* ». Mais la même séquence repassait en boucle entre deux apparitions d’un journaliste. Je compris alors qu’un événement grave se déroulait quelque part dans le monde.

De retour dans mes ateliers, j’allumais la radio et entendis les informations sur RTL. Deux avions de ligne venaient de s’encastrer dans les tours du World Trade Center. Il s’agissait du plus grand attentat terroriste de tous les temps.

Les Twins Towers s’effondrèrent peu après. D’après les nouvelles qui tombaient sans discontinuer, une troisième tour était en flammes. Selon un correspondant spécial, les pompiers devaient la dynamiter pour qu’elle s'écroule dans un périmètre sécurisé. Comment les soldats du feu s’y prendraient-ils ? Étant donné la gravité de l’événement, cette question passa au second plan pour moi.

Il fallait s’attendre à d’importants changements dans la politique américaine, c’était évident.

Deux mois avant, j’avais contacté le ministère de la Défense pour clôturer mes autorisations. J’étais tombé sur une fonctionnaire charmante qui voulait en savoir plus :

— Ah, vous fermez ? Vous nous abandonnez ?

Apparemment, j’étais bien vu à la DGA, mais je le savais depuis que j’avais eu le major en ligne. Je répondis :

— À vrai dire, ce serait plutôt le contraire. Vous avez remarqué l'hécatombe dans la profession ?

— Oui, bien sûr. Nous sommes au courant... C'est dommage.

— À qui le dites-vous...

Au début de l'automne, je mettais fin à mon entreprise. Mes ateliers étaient complètement vides, ne contenant plus aucune arme ni machine. Cela me fit un choc en les regardant pour la dernière fois. J'avais l'impression d'être le génie rentré dans sa lampe, attendant de nouveaux souhaits à exaucer...

Puis j'accomplis un dernier geste symbolique : rendre les clés du local à sa propriétaire. Elle avait l'air déçue de me voir partir. Je devinais qu'elle n'arriverait pas à relouer l'endroit facilement.

Je lui tendis le trousseau, il était plutôt lourd. Brusquement, je réalisais que je me débarrassais d'un poids énorme, dont je n'avais même pas idée lorsque je l'avais reçu.

Peu après, à partir du 1er janvier 2002, l'euro fut mis en circulation. Je remplaçais progressivement mes francs par les billets européens au décor impersonnel. Dans le magasin Leader-Price en bas de chez moi, une baguette coûtait alors 0,33 euro.

Monsieur 100 000 volts avait-il encore du jus ? Non, il venait de s'éteindre à l'âge de 74 ans. Belphégor n'habitait plus au Louvre, il errait dans les rues. Tous les jours, je le voyais dans mon quartier. Apparemment, il avait le don

d’ubiquité puisqu’il m’arrivait d’en croiser plusieurs d’un coup.

***

Je partais quelquefois en week-end en province. Mes nouveaux amis me questionnaient, voulant savoir d’où je venais. J’en profitais pour leur décrire mon quartier : les kebabs, les loukoums, les pains à la semoule, les narguilés dans les solderies, les tapis de prière dans les arrière-cours des boutiques... Bref, la casbah.

Ils m’écoutaient alors en se demandant s’ils devaient me croire ou pas, un peu comme si je débarquais de la planète Mars ou du futur. À cette époque, qui aurait pu supposer que cela s’étendrait progressivement à toutes les métropoles de France ?

Ils n’arrivaient même pas à s’imaginer ce que je leur racontais.

Pourtant, plus tard, un président de la République, François Hollande, parlerait de « *partition de la France* » dans le livre « *Un président ne devrait pas dire ça* » paru en 2016 : « *Comment peut-on faire que la France vive ensemble, comment peut-on redonner un lien entre tous les Français, comment peut-on éviter la partition ? Car c’est quand même ça qui est en train de se produire : la partition.* »

Mais revenons au présent de mon histoire...

***

La deuxième guerre du Golfe commença en mars 2003. C'était l'une des conséquences directes des attentats du 11 septembre 2001. Les images des bombardements ciblés sur l'Irak défilaient sur CNN. Je supposais que les préfectures devaient envoyer du courrier à mes confrères comme elles l'avaient fait en 1991, mais cela ne me concernait plus.

Je redoutais une explosion sociale dans notre pays. Elle se produisit à la fin de l'année 2005. Dans les médias, certains commentateurs parlaient de « *La guerre des banlieues* » pour désigner les émeutes qui se déroulèrent entre le 27 octobre et le 16 novembre.

Étant donné leur ampleur et leur violence, les armuriers pouvaient craindre que des mesures disproportionnées soient prises à leur encontre. Les voitures brûlaient, les policiers recevaient des tirs de mortiers. Le mouvement commençait à faire tache d'huile en France : Lyon, Rennes, Angers, Toulouse...

Même à une cinquantaine de kilomètres de la capitale, deux écoles avaient été incendiées dans la localité où mon père s'était établi au milieu des années 1960. Par la suite, on dénombrerait plus de 200 communes touchées.

Il était question d'instaurer des couvre-feux dans certaines villes, ainsi que de décréter un état d'urgence comme pendant la guerre d'Algérie.

À ce moment-là, j'étais à Levallois chez ma compagne. Dans les journaux télévisés du soir, les images des bâtiments embrasés par les incendiaires se succédaient. Le week-end approchait. D'après les informations, les jeunes

des cités devaient se rendre sur les Champs-Elysées le samedi. Au programme : une grande émeute, prélude à un embrasement général.

Dans les rues de Levallois, localité pourtant bourgeoise, des individus issus des quartiers préparaient l'événement. Je les voyais aller et venir dans les rues et les fast-foods, ce qui était totalement inhabituel. Étant donné l'endroit où je travaillais avant, j'avais l'œil pour ce genre de choses.

Selon une rumeur, la préfecture prévoyait de verrouiller Paris pour éviter les troubles. Or, une capitale bouclée devient une nasse, pas moyen d'en sortir. Cela commençait à sentir la fumée pour de bon.

Par prudence, ma compagne et moi avons préparé nos bagages. Nous sommes partis le vendredi dans la nuit. Notre idée était de partir quelques jours en province, le temps que la situation se calme. Par chance, nos activités nous laissaient cette liberté. À cette époque, je développais des logiciels en qualité de programmeur indépendant. Deux ans plus tard, je deviendrais journaliste et j'aurais une carte de presse officielle, mais je ne le savais pas encore.

Mon ancienne entreprise se trouvait au cœur de la zone sinistrée, juste au-dessus de Paris. Si mes ateliers avaient été en activité, il est probable qu'ils auraient été mis à sac. Peut-être même incendiés. Les portes blindées auraient pu résister quelques heures, guère plus. Même chose pour la chambre forte. En fermant, je pensais donc que j'avais fait le bon choix. Les événements me le démontraient.

Au lieu de monter la garde avec un fusil devant mon établi, je visitais la campagne avec ma jolie blonde. Je l'appelais tendrement « *Ma Claudia Schiffer* ». Elle était originaire de Suisse allemande. Nous profitions de la nature et de la tranquillité. C'était tout de même mieux ainsi...

Les échos de la guerre civile embryonnaire nous parvenaient faiblement. Heureusement, le début d'insurrection se calma progressivement.

D'après les informations que je recevais, il semblait que le gouvernement avait décidé d'acheter la paix sociale. En effet, les choses revinrent au calme après deux semaines environ.

XXIV.
Quelques histoires de métier

Au début des années 1950, mon grand-père Gaston reçut une cliente qui souhaitait acheter un petit révolver pour, disait-elle, se défendre en cas de souci. À en juger par son apparence, elle venait plutôt de la haute bourgeoisie. Pas de problème, il disposait d'un exemplaire en stock.

À cette époque, une autorisation n'était pas nécessaire. Donc, rien ne s'opposait à la vente. Mais quelques détails éveillèrent la méfiance de mon aïeul.

D'abord, la clientèle était essentiellement masculine : ces dames étaient une exception — et elles le sont encore, quoique moins qu'avant. Ensuite, l'attitude de la jeune femme attira son attention. Extérieurement, elle semblait calme, mais l'on sentait comme un bouillonnement intérieur qui ne laissait rien présager de bon.

— Chère madame, je vais préparer votre arme dans l'arrière-boutique. Je reviens dans un instant.

À l'abri des regards, il lima consciencieusement le percuteur. Après cette intervention, le révolver, qui était un British Bulldog, ne pouvait plus faire feu. Il encaissa l'argent et livra l'objet ainsi, dans un beau papier cadeau. Le soir, il passa à autre chose et cette affaire était oubliée pour lui.

Le lendemain, un homme bien vêtu se présenta à l’atelier. Visiblement, il venait des quartiers chics de Paris. Il ouvrit un petit sac et en tira l’arme vendue la veille, puis dit d’un ton sec :

— C’est vous qui avez fourni ce révolver à ma femme ?

Gaston leva un sourcil : allait-on lui reprocher de livrer des articles qui ne fonctionnaient pas ? Mais il ne se laissa pas troubler.

— Oui, absolument. C’est bien moi.

— Ah, il faut que je vous félicite ! Hier soir, ma femme a tenté de me tuer avec cette arme. Mais elle n’a pas fait feu. Après, j’ai vu que le percuteur avait été limé de manière volontaire. Je vous dois la vie !

Somme toute, l’histoire était assez banale. Ce monsieur avait eu une brève aventure et sa moitié s’en était aperçue. Jalouse et pensant se venger, elle avait voulu l'assassiner. Mais, au lieu de faire « *Boum !* », le révolver s’était contenté d’émettre un pitoyable « *Clic* ».

Une explication s’en était suivie, au terme de laquelle les deux époux s’étaient réconciliés. La soirée s’était terminée sous les auspices de Vénus, puisque le courroux de Mars s’était apaisé.

En fait, mon grand-père venait de sauver deux vies : celle du mari infidèle, mais aussi de sa cliente, dont l'existence aurait été brisée si l’arme avait fonctionné. Mais de curieux réflexes peuvent agiter la psyché masculine. Le rescapé posa une question inattendue.

— Monsieur, pourriez-vous réparer le percuteur de ce révolver ? Ce serait dommage de le laisser dans cet état. Je vous paierai ce qu'il faudra.

Ainsi fut fait, et avec un gros pourboire. Quelquefois, vendre des armes en panne peut s'avérer rentable...

***

Mon grand-père Gaston était né au début des années 1900. Il avait commencé comme apprenti chez l'armurier Modé-Pirlet. A cette époque-là, on y polissait l'intérieur des canons avec des calibres en plomb, que l'on tirait en long pour réaliser un poli miroir.

Vers le milieu des années 1930, il avait mis au point l'une des premières formules de bain rapide. Sa composition contenait des sels de Saturne, permettant d'obtenir de superbes reflets aile de corbeau. Malheureusement, son partenaire financier était parti avec la caisse. Dans la famille, nous avons toujours eu des associés pourris.

Gaston avait été mobilisé au début de la Deuxième Guerre mondiale. En mai 1940, une balle l'avait atteint à la jambe sur le champ de bataille. De retour à Paris, impossible de continuer à exercer son métier : détenir une arme n'était plus autorisé. Les troupes de Hitler étaient entrées dans la capitale française.

À l'exemple de Gastinne-Renette, Gaston s'était reconverti dans les vélos. Il les entretenait, redressait les roues et changeait les rayons, brasait les colonnes de fourches endommagées sur les cadres. Pour la peinture, un

employé à la main habile réalisait les filets mieux que ne l’aurait fait une machine.

Parallèlement, Gaston effectuait des réparations pour la Résistance parisienne que dirigeait le colonel Rol-Tanguy. Au début, il s’agissait d’armes de récupération en mauvais état, qu’il fallait faire fonctionner à tout prix en l’absence de pièces détachées. Cela pouvait aller de pistolets issus du catalogue Manufrance jusqu’à de vieux British-Bulldog obsolètes. Bien que connaissant les risques, il n’en restait pas moins patriote.

Avec cet équipement plutôt désuet, les Résistants réussirent à voler du matériel moderne aux Allemands. Ils se constituèrent progressivement un petit arsenal qui servit plus tard à libérer Paris. Mais l’on en était pas encore là.

Un jour, Gaston se retrouva pris dans une rafle par accident. Il fut expédié dans un commissariat rempli d’une foule de gens. Beaucoup d’entre eux portaient l’étoile jaune. Bien que n’étant pas juif, mon grand-père se voyait déjà embarqué dans un train vers les camps de concentration. Coup de chance, un copain policier le fit sortir par une porte dérobée, avant que son nom ne soit noté dans un registre.

Au début de 1944, Gaston jugea plus prudent d’envoyer son fils, alors gamin, loin de Paris. Il choisit une région qu’il pensait sûre : la Normandie. Il ne croyait pas que le débarquement aurait lieu là-bas. Mon père en gardait un bon souvenir étant donné les friandises que les soldats américains distribuaient aux enfants.

Puis finalement, la France avait été libérée et la paix était revenue. Dans le Paris de l’après-guerre, mon aïeul travailla en faisant d’abord coexister les bicyclettes et la chasse, à l’image de Manufrance : « *Armes et cycles* ». Ce sont des métiers cousins. D’ailleurs, il avait transformé des vélos en cyclomoteurs, y installant les premiers moteurs Vap, voie d’avenir à cette époque. Les gains furent réinvestis en machines pour son atelier, afin de retourner plus vite à une activité purement armurière.

Mon grand-père était gaulliste. Sur les mordaches en plomb de son étau à pied, il gravait toujours la croix de Lorraine avec un poinçon. Déjà en ce temps-là, des visiteurs venaient observer les artisans, discuter avec eux et, en bref, leur faire perdre quelques heures.

C’était pour cette raison qu’il avait accroché deux panneaux aux murs, sur lesquels on pouvait lire : « *Votre temps est précieux, le nôtre aussi. Ne le gaspillez pas* » et « *Rien n'est plus gênant pour ceux qui travaillent que la présence de ceux qui ne font rien* ».

Il lui arrivait de créer des outils qui n’existaient pas dans le commerce, tel qu’un support pour fixer les crosses qu’il fallait quadriller, permettant de tourner celles-ci sous divers angles pour faciliter l'opération, ainsi que son équivalent pour les longuesses des fusils de chasse.

Il avait aussi inventé un dispositif pour serrer les petites pièces fragiles avec les étaux à pied, une « *pince plateau* ». Il m’en reste deux exemplaires que j’ai utilisés pendant des années. Avec cet appareil, il devenait possible de tenir

fermement les éléments de mécanismes qui, autrement, auraient glissé dans des mordaches en bois. Il avait essayé de faire breveter son idée, mais toute la paperasserie l'avait rebuté.

Dans un cahier à la couverture verte, il écrivait la composition de ses liqueurs de bronzage à la couche pour les canons. J'en avais hérité puisqu'elles faisaient partie de l'héritage familial, puis refait les mélanges avant de les tester. On peut voir les fioles sur une page de mon site web.

Un de ses confrères avait tenté de s'approprier son formulaire en l'invitant à une tournée des grands-ducs. L'alcool avait coulé à flots ce soir-là, mais c'était le collègue qui avait roulé sous la table.

Un jour, mon grand-père s'était déplacé à la perception pour régler un problème fiscal. Le contrôleur ne voulant rien entendre, Gaston avait soulevé et renversé le bureau de celui-ci. Pour lui, les fonctionnaires des impôts étaient une bande de voleurs, point à la ligne. Heureusement qu'il ne portait pas d'arme sur lui ce jour-là ; c'était peut-être pourquoi aucune plainte ne fut déposée.

Quelques mois plus tard, les étudiants du Quartier Latin crieraient « *Mort aux vaches* ». Gaston avait seulement un peu d'avance, voilà tout...

Son atelier fut le dernier sur Paris qui réalisait sur place toutes les réparations, la fabrication des crosses, les montages d'optiques de chasse, les bronzages à la couche ainsi que les trempes jaspées.

Mon grand-père commença à mourir devant son établi, devant lequel il fut victime d'un accident vasculaire cérébral. Il s'en remit progressivement, mais le répit fut de courte durée. Il ferma vers 1975 consécutivement à ses problèmes de santé, puis décéda d'un cancer qui le rongeait depuis quelques années.

***

Jacques, mon père, avait travaillé dans cet atelier depuis 1946 jusqu'au début des années 1970. Gaston lui avait appris le métier et son fils exerçait à son compte, les deux côte à côte devant un grand établi.

Leur clientèle n'était pas la même. Celle de mon aïeul était essentiellement constituée de professionnels, celle de Jacques comptait davantage de particuliers.

Un jour, un armurier parisien honorablement connu apporta une réparation inhabituelle. Il s'agissait d'un fusil juxtaposé d'artisan stéphanois de bonne qualité, auquel manquait la capucine de la longuesse. Jusque-là, rien que de très normal, sauf que cette arme appartenait à Valéry Giscard d'Estaing, à l'époque ministre des Finances.

Logiquement, la voie était tracée : ajuster une pièce brute, relimer celle-ci et la polir, puis la graver et la mettre en couleur. Le tout au prix de gros hors-taxes, puisque le travail serait facturé à un professionnel qui prendrait sa marge après.

Jacques indiqua le montant à son donneur d'ouvrage. La semaine suivante, l'armurier revint à la charge auprès de mon père.

— Votre prix est plus qu'honnête, je le sais bien, mais Giscard a des oursins dans les poches. J'ai honte de vous demander ça, mais existe-t-il une solution plus économique ?

— Oui. On peut boucher l'emplacement de la capucine avec de la gomme-laque fondue au fer chaud, puis mettre à niveau et faire une reprise de vernis. Ce sera propre et n'empêchera pas d'effectuer la vraie réparation plus tard.

— Merci de votre compréhension.

— Sur un fusil de cette qualité, c'est stupide de procéder ainsi, laissez-moi vous le dire.

La semaine d'après, Giscard fut livré. Mon père reçut une misère pour sa peine : deux billets à l'effigie de Voltaire, ce qui correspond environ à 20 euros d'aujourd'hui.

D'ailleurs, Voltaire était de circonstance pour ce ministre qui, une fois élu à la présidence de la République, tomberait pour une affaire de brillants venus de Centrafrique, avec les compliments d'un petit sergent devenu empereur.

Mais que dire à un homme qui touchait des diamants bruts en cadeau ? Lui faire payer 20 francs de sa poche était déjà un exploit...

***

L'anecdote suivante se déroule dans la deuxième moitié des années 1970. Un important armurier parisien disposait de deux magasins, dont l'un comportait un stand de tir. Pour préserver son anonymat, nous l'appellerons Denis.

Afin d’augmenter ses ventes, une idée lui était venue. Elle lui semblait excellente.

Normalement, il était impossible d’acheter une arme de poing de gros calibre, tel que 357 Magnum ou 9 mm Luger, sans passer par la préfecture. Celle-ci délivrait une autorisation, mais que permettait ce précieux bout de papier ? D’acheter, de posséder ou de détenir ? Toute l’astuce reposait sur cette subtile différence.

Le droit de propriété étant sacré en France depuis la Révolution française, l’autorisation visait uniquement la détention et rien d’autre. Il s’ensuivait que le propriétaire et le détenteur d’un objet pouvaient être deux personnes différentes.

En d’autres termes, on pouvait posséder une arme réglementée sans autorisation, à condition de ne pas en être le détenteur - par exemple, si celle-ci était conservée dans le coffre d’un armurier dûment autorisé.

Profitant de cette étrangeté juridique, Denis vendait des pistolets et des révolvers gros calibre à ses clients, alors que ceux-ci n’avaient pas la fameuse autorisation. Facture à l’appui, ils en étaient les propriétaires. Quant au détenteur, c’était Denis. Il stockait leurs armes dans des petits coffres individuels à leurs noms.

Officiellement, ses acheteurs attendaient leurs autorisations. D’ici là, ils pouvaient utiliser leurs armes dans le stand de l’armurerie, à condition de payer leur droit de tir. Denis empochait donc des deux côtés.

La combine était parfaitement légale. Tout le monde était content, sauf peut-être le ministère de l'Intérieur. Bien que la loi se trouvait détournée, la place Beauvau ne pouvait rien dire. À moins de remettre en cause la notion de propriété, un droit républicain et sacré...

Parallèlement, Denis, qui était un important armurier, organisait chaque mois un déjeuner entre confrères. À sa manière, il essayait de renforcer le lien social entre gens du métier. Les syndicats de la profession ne pratiquaient rien de tel en la matière. Comme il possédait également une petite société d'import d'armes, c'était forcément positif pour ses affaires.

Mais sa réussite avait créé des envieux. Certes, ils n'en disaient rien, mais ce succès leur pesait. Or, lors d'un repas confraternel, Denis commit une maladresse. Ayant un peu trop goûté le vin ce jour-là, ses paroles dépassèrent sa pensée. Devant un armurier qui se plaignait de ses faibles ventes, il lui lâcha :

— Fais comme moi !

Et il expliqua son astuce à tous les convives, concluant par :

— Rien ne vous empêche de faire pareil. D'ailleurs, si vous étiez un peu moins bêtes, vous auriez trouvé ça vous-mêmes !

Pour certains, ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Personne ne sait exactement qui s'en occupa, mais un complot fut ourdi. Il se déroula en deux phases.

Dans un premier temps, l’un des clients de Denis alla trouver le responsable de son stand de tir. Le plus ingénument du monde, il dit à l’employé :

— Ce week-end, je pars à la campagne. J’aimerais faire un petit carton là-bas, est-ce que je pourrais emporter mon arme ? Je la rapporterai lundi à la première heure, c’est promis et juré. Comme ça, en cas de contrôle, pas de problème. Est-ce qu’un petit billet pourrait aider ?

Le pourboire fut prestement empoché et le client quitta l’armurerie avec son révolver.

La deuxième phase se déroula en début de semaine. Comme on l’aura deviné, le propriétaire indélicat ne se présenta pas à l’heure dite pour ramener son arme. À sa place, un vieux fonctionnaire de police blanchi sous le harnois, probablement à quelques mois de la retraite, vint effectuer un contrôle de routine. Il demanda à voir les registres. Curieusement, il tomba assez rapidement sur le coffre vide et l’arme manquante.

Il dressa un procès-verbal. Ce n’était que le prélude à un contrôle beaucoup plus rigoureux qui se déroula ensuite.

Cela servit de prétexte pour retirer à Denis son autorisation de faire le commerce des armes de 1ere et 4e catégorie (*actuelles catégories A avec dérogation et B*). Lorsque ce type d’autorisation est retiré, il faut savoir que c’est à vie. Il ne pouvait désormais vendre que les armes de chasse et de tir, ainsi que les armes blanches et anciennes (*catégories 5, 6, 7, 8 devenues C et D ensuite*).

Finalement, quelle erreur avait-il commise ? Probablement de s’être cru plus malin que les autres. Sa combine était ingénieuse, certes, mais il n’avait pas imaginé les failles : corrompre un employé avait suffi. De nos jours, afin d’éviter de pareilles mésaventures, la législation a évolué. Désormais, les autorisations de détention sont devenues indispensables pour procéder à l’achat.

Denis, qui était bien parti pour absorber tout le marché de l’arme à Paris, se retrouva brutalement logé à la même enseigne qu’un petit armurier de quartier. Les raccourcis pour aller d’un point à un autre peuvent parfois nous ramener loin en arrière...

***

Au début des années 1990, une armurerie située dans l’Essonne était tenue par deux frères assistés de leur mère. Ils exerçaient depuis quelques années déjà et leur magasin fonctionnait normalement. Ils étaient honorablement connus. Tout semblait se passer bien pour eux. Jusqu’au jour où...

Un gitan avait tué un gendarme lors d’un contrôle, en utilisant un fusil Manurhin FSA en calibre civil. Lors de l’enquête, les inspecteurs avaient retracé la provenance : le gitan avait acheté cette arme d’occasion à un particulier, qui l’avait lui-même acquise en deuxième main.

Le premier propriétaire l’avait achetée légalement. L’armurier avait fait correctement son travail, puisqu’il avait inscrit la vente à son registre avec le numéro de carte d’identité du client. Il n’avait donc rien à se reprocher.

Normalement, après l’enquête, les choses auraient dû en rester là pour les deux frères. C’était du moins ce qu’ils pensaient. Pas du tout... Ils eurent d’abord droit à une descente de police musclée, durant laquelle toutes les armes à feu du magasin furent confisquées.

Étant donné qu’ils les stockaient dans le respect des lois, ils essayèrent d’obtenir la restitution. C’est à ce moment-là que la machine judiciaire s’emballa. Leur mise en détention provisoire fut décidée pendant la durée de l’information judiciaire.

Pendant ce temps, le magasin ne fonctionnait plus guère, malgré leur mère qui faisait ce qu’elle pouvait. Plus d’armes à vendre ! Tout ce qui restait était la coutellerie, l’habillement de chasse et quelques articles de pêche. Cela ne suffisait pas à payer les charges du magasin. L’argent qu’ils avaient mis de côté s’évapora semaine après semaine.

Lors de l’instruction de leur dossier, le juge n’hésita pas à leur dire qu’il voulait prolonger leur détention. Il les considérait presque comme de dangereux trafiquants. En effet, comment se faisait-il qu’ils vendent des armes ressemblant à des fusils d’assaut ? Mais ce motif ne tenait pas légalement, s’agissant d’armes de 5e et de 7e catégorie en vente libre à cette époque (*actuelle catégorie C*). Il fallut cependant beaucoup de temps pour faire reconnaître ce point dans la procédure en cours.

Finalement, après six mois de détention provisoire, les deux frères furent libérés. Entre-temps, leur mère avait été obligée de fermer le magasin qui faisait faillite, puisqu’il

s’agissait désormais d’une armurerie ne vendant plus d’armes...

Ils ne furent jamais dédommagés d’aucune manière. Le stock leur fut restitué. Mais, étant donné qu’ils n’avaient plus le droit de le détenir - leurs autorisations ayant été supprimées - il fut vendu à la hâte, à petit prix, à divers armuriers professionnels.

Comment expliquer une telle mésaventure ? Y avait-il un professionnel de trop dans le département ? Je ne sais.

Un an après cette histoire, je revis le plus jeune des deux frères. Avant, c’était quelqu’un de souriant qui avait confiance en l’avenir. Maintenant, le sourire avait disparu. Dans ses yeux, la gaieté que l’on devinait naguère était remplacée par une lueur d’urgence.

Visiblement, les six mois de détention s’étaient mal passés pour lui. Il en était sorti brisé, ne se faisant plus aucune illusion sur la justice de son pays.

Le pire dans cette histoire ? Cela aurait pu arriver à n’importe quel professionnel de l’arme en France.

***

Dans le métier d’armurier, nous côtoyons la mort sans vraiment nous en apercevoir. Omniprésente, elle joue à cache-cache avec nous.

Un chasseur nous apporte du gibier tué avec l’arme que nous lui avons réglée. Il est heureux et veut nous faire plaisir, quoi de plus normal ? Mais il y a un animal mort derrière. D’un autre côté, lorsque vous achetez une tranche

de jambon, c’est la même chose. Nous ôtons la vie pour manger, y compris celle des végétaux. Aussi, lorsque quelqu’un nous demande :

— Vous n’avez pas honte de vendre des armes qui peuvent tuer ?

Nous répondons :

— Et vous, que mettez-vous dans votre assiette ?

— Vous ne pouvez pas me critiquer là-dessus, je suis végétarien.

— Alors, vous êtes un tueur de légumes !

Tous coupables, en fait ; mais nous sommes incapables de l’admettre. Dans ce jeu hypocrite, nous écartons ce que nos yeux ne veulent pas voir, la mort. Sauf qu’elle court plus vite que nous. Lorsque l’on croit l’avoir oubliée, elle surgit dans nos vies pour se rappeler à notre existence.

C’est ce qui arriva ce jour-là, vers 1991. Dans ma clientèle, trois grandes surfaces appartenaient à une chaîne de magasins de sport. Je pris ma voiture pour aller livrer l’une de celles-ci. Lorsque je déposais les armes réparées devant le chef de rayon, celui-ci me dit :

— Vous ne savez pas ce qui nous est arrivé samedi ? Un client s’est suicidé. Tenez, ça s’est passé juste à l’endroit où vous avez les pieds. Vous n’avez pas remarqué la tache sombre par terre ? On a frotté comme des fous, pas moyen de la faire disparaître.

En effet, je voyais une zone noire d’environ cinquante centimètres au sol, mais il était difficile de deviner qu’il

s’agissait de sang séché. L’employé précisa :

— Il a demandé à voir un fusil que le vendeur a sorti de la vitrine. Puis un client a appelé le vendeur dans un rayon. Oh, à peine un instant... Pendant ce temps, l’autre personne avait une cartouche de calibre 12 dans sa poche, a chargé l’arme avec, puis s’est tiré une balle dans la tête. Cela a fait un gros « *Boum* » dans le magasin, tout le monde se demandait ce que c’était.

J’étais un peu secoué par cette histoire, d’autant plus que j’étais debout exactement au même endroit que la victime. Mon interlocuteur continua :

— Nous n’avons pas encore eu le temps de tout nettoyer. Au plafond, il y a même des bouts de cervelle qui pendouillent encore.

Il ne mentait pas. En levant la tête, on pouvait apercevoir une multitude de petits points accrochés tout en haut, de couleur rouge sombre. Le chef de rayon, plutôt bavard ce jour-là, poursuivit ses confidences.

— C’est notre deuxième suicidé ici. Le précédent avait acheté un fusil russe à un coup, le moins cher que nous avions. Il a mis fin à ses jours un peu plus loin, sous le pont qui se trouve après le magasin.

Lorsqu’un armurier entend ce genre d’histoire, il pense que cela ne se produira jamais dans sa clientèle. Moi aussi, je croyais cela, mais je me trompais.

***

Quelques mois après, une dame m’appela au téléphone pour acheter une carabine de tir en calibre 22 LR. Le prix que je lui avais indiqué lui convenant, elle passa le surlendemain pour passer commande et laisser un acompte.

Elle était âgée d’une quarantaine d’années, vêtue proprement quoique simplement, s’exprimant de manière normale. Bref, rien de particulier à signaler. Si je l’avais croisée dans la rue, je ne l’aurais même pas remarquée. Je lui livrais la marchandise en fin de semaine, sans oublier d’inscrire cette vente sur mon registre, selon la procédure en vigueur à cette époque.

Elle paya le solde et repartit tranquillement avec le colis contenant sa carabine, deux boîtes de munitions et un nécessaire de nettoyage.

Puis les mois passèrent. J’avais complètement oublié cette vente lorsque je reçus un appel d’un commissariat de mon département.

— Dites, est-ce bien vous qui avez vendu une carabine 22 LR à une certaine madame...

Le policier m’indiqua le nom de ma cliente, ainsi que la marque et le numéro de la carabine. Tous ces renseignements concordaient.

— On va vous envoyer quelqu’un. On veut juste une photocopie de la page de votre registre, ainsi que votre témoignage.

— Que s’est-il passé avec cette dame ?

— Elle s’est suicidée avec l’arme qu’elle vous a achetée.

Un fonctionnaire passa à l’atelier dans l’après-midi. Il me posa quelques questions :

— Quelque chose dans l’attitude de cette personne vous a-t-il paru bizarre ?

— Non, rien. Elle était vêtue proprement, s’exprimait correctement, son comportement semblait normal.

— A-t-elle dit qu’elle voulait se suicider avec une arme à feu ?

— Non.

— Avait-elle l’air dépressive ?

— Non plus.

Il rédigea ma déclaration avec une machine à écrire portative. La photocopie de mon registre fut faite en conservant uniquement la ligne qui l’intéressait. J’essayais de lui poser quelques questions pour en savoir plus. Il me répondit :

— Elle vivait dans une caravane, dans un terrain vague à côté d’une cité. Sa vie n’était pas bien rose.

Lorsque les gens veulent mettre fin à leurs jours, ce n’est pas marqué sur leur front. Je me souvins de ce couple âgé que j’avais rencontré dans mon premier emploi, et dont le mari m’avait dit qu’il voulait un fusil pour se suicider avec son épouse.

La seule bêtise qu’il avait commise était de me l’avouer, aussi avais-je refusé de lui vendre une arme. Ma cliente

avait été plus réaliste, puisqu’elle n’avait rien dit sur ses intentions réelles.

À qui viendrait-il à l’idée, chez un pharmacien, de demander des médicaments pour se tuer ? Mais ce rempart-là n’existait pas pour les armuriers, apparemment...

***

Les stylos-pistolets font partie des armes les moins difficiles à fabriquer. La plupart sont en petit calibre, d’habitude du 22. Aussi, bien qu’ils puissent tuer, ils blessent le plus souvent.

Leur dangerosité supplémentaire par rapport à une arme classique vient de trois choses : leur apparence anodine qui ne déclenche pas le réflexe de la prudence ; on peut les oublier dans une poche ou un sac pendant des mois, voire les perdre dans un lieu public ; la plupart d’entre eux ne comportent pas de dispositif de sûreté.

Je ne parle même pas des enfants qui pourraient jouer et se blesser avec. Voilà pourquoi l’acquisition et le port de ce genre d’engin sont à déconseiller. Les inconvénients me semblent supérieurs aux avantages. D’ailleurs, ils sont strictement prohibés dans l’Union européenne.

Toutefois, Il leur est arrivé de sauver la vie de leurs utilisateurs. L’histoire qui suit est arrivée vers la moitié des années 1990 à un général algérien, que nous appellerons Hassan. Je ne sais plus si c’était avant ou après l’assassinat des moines de Tibhirine, mais elle est parfaitement authentique.

Hassan roulait dans l’arrière-pays avec sa femme et sa fille à bord. Tout à coup, ils arrivèrent sur un barrage tenu par trois hommes en armes, en plein milieu de nulle part. Ils firent descendre Hassan, le fouillèrent sommairement pour vérifier qu’il ne portait pas d’armes, puis le conduisirent au bord d’un ravin situé non loin. Pendant ce temps, sa femme et sa fille criaient et pleuraient dans la voiture.

Hassan essaya de parlementer pour gagner du temps. Apparemment, son sort était scellé puisque, sans pistolet, que pouvait-il faire face à des hommes déterminés et armés de Kalachnikovs ? Il se voyait déjà avec plusieurs balles dans la peau, en train de tomber en bas de la falaise. Sentant que sa dernière heure approchait, il tenta la manœuvre de la dernière chance.

Lors de la fouille, le stylo-pistolet de Hassan, glissé dans une poche de sa chemisette, était passé inaperçu. Il s’en saisit et blessa son premier ennemi au visage. Profitant de la surprise ainsi créée, il s’empara de l’AK 47 que celui portait. Sans hésiter, il régla le destin des deux autres en quelques rafales. Puis il s’enfuit, regagna sa voiture et démarra pied au plancher.

Au passif de Hassan, trois morts. À son actif, il avait sauvé sa vie, celle de sa femme et de sa fille, tout en leur évitant les derniers outrages avant de se faire massacrer. Sans parler des nombreuses victimes que les trois meurtriers auraient pu faire par la suite...

Il s’ensuit que les stylos-pistolets ne sont pas destinés à exécuter des contrats - à cause de leur calibre insuffisant, qui blesse plus souvent qu’il ne tue - mais sont plutôt des armes de la dernière chance, lorsque la vie de leur propriétaire est directement menacée. Je rappelle qu’en France, la détention et le port de ce type d’objet sont interdits.

De plus, un stylo-pistolet ne garantit en rien que vous pourrez sauver votre vie. Par exemple, Lord Mountbatten possédait un très bel exemplaire offert par le Maharaja de Jodhpur. C’était une pièce superbe, plaquée or et livrée dans un écrin avec une baguette de nettoyage.

Pour mémoire, Lord Mountbatten est mort en 1979, lors d’un attentat à la bombe. Même s’il avait porté son stylo sur lui, cela n’aurait fait aucune différence...

***

Vers 1998, une femme d’un certain âge me demanda de lui vendre une arme. Elle m’expliqua qu’elle voulait mettre fin à ses jours. Elle me raconta son histoire : un mari impotent qui souffrait d’une maladie incurable ; elle était complètement à bout, avec ses propres soucis de santé ; pour finir de décrire le panorama, des soucis d’argent. Elle pensait résoudre cette situation avec une cartouche pour lui et la dernière pour elle.

Pour la troisième fois dans ma vie, je me retrouvais directement au contact du même problème. Bien évidemment, je refusais de vendre quoi que ce soit à cette dame. Mais j’avais pris conscience d’une chose. Par notre

profession, nous nous croyons protégés : d’abord, par tous les dispositifs de sécurité équipant nos commerces, puis par nos connaissances et notre expérience.

Mais cette protection n’est qu’une illusion. Elle ne sert à rien devant des personnes suicidaires. Nous ne sommes pas formés pour gérer ce type de cas. D’ailleurs, ce sujet ne figure même pas au programme du CQP.

Nous sommes armuriers, pas psychanalystes. Pourtant, nous héritons de ce mal du siècle qu’est le suicide. Le système s’en décharge sur nous, qui ne sommes absolument pas qualifiés pour y répondre. Et que dire d’une société soi-disant progressiste et libérale, qui pousse à la mort ceux qui sont dans l’impasse ?

Après avoir longuement réfléchi à ce problème, je compris que la solution était simple. Il fallait faire appel à d’autres professionnels. Aussi, dans les années qui suivirent, je gardais le numéro de téléphone de SOS Amitié sur mon bureau, prêt à le transmettre à la prochaine occasion.

Certes, ce n’était pas très inventif, mais que faire d’autre ?

***

Vers l’année 2002, je reçus un appel téléphonique de Naxos. Comme d’habitude, il était toujours sous pression. Ce jour-là, il aurait probablement pu faire exploser un tensiomètre.

— Christian, tu sais ce qui vient d’arriver à Patrice Bouteille, le patron de l’armurerie du Maine ?

Il parlait de l’armurerie située près de la gare Montparnasse à Paris.

— Une histoire incroyable, il est mort écrasé dans un parking par sa propre voiture !

— Comment ça ? Difficile d’être au volant et devant le capot en même temps...

— À cause d’un problème mécanique, il avait soulevé le capot. Mais le frein à main n’était pas serré. Son 4x4 a avancé et l’a écrasé.

— Comment ça ? Un 4x4, ça n’avance pas tout seul.

— Il paraît qu’il y avait une légère pente. D’après la police, il s’agit d’un accident.

— Là, j’ai des difficultés à y croire.

— Ah, tu vois, toi aussi ! Pour moi, il n’y a pas de doute, ils l’ont tué !

— Comment ça, « *ils* » ?

— Bouteille travaillait sur une vente d’armes à l’exportation. Mais c’était un marché réservé, une histoire entre gouvernements. Voilà pourquoi il s’est fait buter !

Je connaissais le côté un peu complotiste - pour ne pas dire légèrement paranoïaque - de Naxos, aussi ne prêtais-je pas spécialement attention à ses paroles.

Toutefois, dans les jours qui suivirent, je notais le peu de renseignements disponibles sur cette affaire. D’ailleurs, il en est de même aujourd’hui, une recherche sur le web ne vous apprendra pas grand-chose.

Je me souvenais également d’un confrère que je connaissais, situé dans une rue donnant sur le boulevard Haussmann. Grâce à son carnet d’adresses, il devait fournir une dizaine de carabines à l’équipe nationale de tireurs d’élite éthiopienne. Malheureusement, les autorisations d’exportation ne lui avaient pas été accordées. Certes, il aurait pu continuer en extournant l’affaire hors de France s’il l’avait voulu.

Mais son amie était morte quelque temps après, dans un accident de voiture. Pourtant, d’ordinaire, les femmes font plus attention que les hommes au volant. Pendant une dizaine de jours, il avait porté des lunettes noires tellement il ne pouvait s’empêcher de pleurer. Il paraissait solide comme un roc, fort comme un sanglier ; aussi, cela me surprenait. Jamais je ne l’aurais cru aussi sensible.

Quant à la commande de fusils de tireurs d’élite vers l’Éthiopie, j’ignore ce qu’elle est devenue. J’imagine qu’elle n’aura pas été perdue pour tout le monde...

XXV.
Des armes pour se libérer ?

Je pense qu'il existe des personnes dont nous ne devrions jamais accepter les commandes, quel que soit le montant qu'ils sont prêts à payer. Lorsque l'on exerce un art, il ne faut ni le galvauder ni le prostituer.

Dans nos sociétés, souvenez-vous que les plus riches ne sont pas forcément les meilleurs. Parfois même, ce sont les pires. Une arme de qualité pour une personne de qualité, telle devrait être la règle.

Prétendre que l’argent n’a pas d’odeur, c’est ne pas avoir de nez.

***

N'avez-vous jamais entendu quelqu'un dire, d'un air important : « *Je me suis fait tout seul* » ? Sans clients, sans fournisseurs, voire sans collaborateurs, certainement pas...

Derrière le péché d'orgueil, l'égo n'a pas de mémoire. Il néglige les causes premières. Lorsque vous êtes sur une marche, n’oubliez pas l'existence du reste de l'escalier.

***

Cela m'amuse beaucoup de voir des armuriers ayant appris le métier à Liège faire l'éloge de leur diplôme, tout en vendant des superposés Browning B25 - l'un des meilleurs fusils au monde - oubliant au passage que cette

arme avait été conçue par quelqu'un ne venant pas d’une école d’armurerie.

Les plus grands armuriers n’avaient pas de diplôme : John Moses Browning avait appris le métier sur le tas avec son père, tout comme moi. Et que dire de Boutet, directeur-artiste de la Manufacture d'armes de Versailles ? N’oublions pas les Lepage, Léopold Bernard, Lefaucheux, Devisme, Renette, Samuel Colt...

Pour cette raison, s’ils revenaient aujourd’hui, ils ne pourraient plus exercer en France. Ils seraient obligés de poser leurs valises ailleurs. Leurs brevets profiteraient aux Américains, aux Russes ou aux Chinois. Il serait temps que Marianne mette une paire de lunettes, autrement elle se réveillera un beau matin sans armes.

La valeur d’une personne ne se mesure pas grâce à un bout de papier. Les diplômes sont utiles, certes. Mais ils sont dangereux aussi, car ils nivèlent les connaissances à un niveau standard. C’est comme si l’on disait : « *Il a un diplôme, donc il n’en sait pas plus* ». Ils peuvent limiter la faculté naturelle d'un individu à apprendre par lui-même, à innover, fermant ainsi la porte à de nouveaux savoirs.

Nos connaissances ne devraient pas être un aboutissement, mais un tremplin. Partager un acquis commun ne doit pas nous enfermer dans une bulle rassurante devant nos établis, mais à ouvrir de nouvelles portes.

***

En 2018, combien d’armuriers restait-il en France ? Les nouvelles lois proscrivent désormais certaines statistiques, telles que celles ethniques, mais l’information que je recherchais n’était pas de nature interdite.

Je trouvais un premier chiffre dans une proposition de loi à l’Assemblée nationale en 2010 : 600 armureries. Puis un deuxième dans un rapport d’Yves Gollety, président de la Chambre nationale des armuriers détaillants, en 2013 : 1000 armureries. Et enfin un troisième dans le journal « *Le Parisien* » selon une source au ministère de l’Intérieur, en 2016 : autour de 1800.

Comment expliquer une telle disparité dans les chiffres ? Je me souvenais du premier prix que j’avais reçu dans ma vie : *Qui avait raison* ?

S’ils étaient exacts, alors 400 armureries avaient été crées entre 2010 et 2013, puis 800 entre 2013 et 2016. Or, c’était impossible dans le contexte actuel.

Cela me rappela Madame de Quiqueran au Musée de la Chasse à Paris, incapable de m’indiquer le nombre d’armes entreposées. Rien d’étonnant d’ailleurs. Posez la question aux armuriers pour leurs stocks, la plupart vous répondront :

— Oh... Pfff... Je sais pas, moi... À la louche, peut-être...

Pourtant, quoi de plus simple que de consulter les pages jaunes et faire une simple addition ? Le chiffre n’était pourtant pas top-secret. En 2016, je trouvais cette tâche trop ingrate et j’oubliais cette question.

Pendant une nuit en 2018, une idée simple me vint pour construire un listing rapidement. Il suffisait d'enregistrer un fichier de base de données en .csv avec un logiciel de traitement de texte, puis de l'importer dans un tableur. À partir de là, le comptage se ferait sans erreur, le tout dans le minimum de temps possible. Je constituais ainsi la liste de tous les armuriers français, puis je classais celle-ci par départements.

Je créais ensuite une carte interactive sur mon site internet pour communiquer les résultats. En mars 2018, le nombre exact d'armureries en France était de 803.

Celui qui avait indiqué le nombre le plus approchant était Yves Gollety, président du CNSA. Il précisait même que le nombre d'armuriers diminuait de 5 % environ par an. Si cette estimation s'avérait exacte, le nombre d'armureries en 2031 serait d'environ 400, soit moitié moins qu'aujourd'hui.

Aux États-Unis, le nombre d'armureries était de 64 000 en 2018. Rien qu'à New York, on en trouvait 711 alors qu'il n'en restait plus que 12 à Paris. Voilà le genre de différence que peut provoquer un amendement dans une constitution.

Et que l'on n'aille pas me dire : « *Oui mais ça, c'est les États-Unis* » en guise d'explication définitive. La vraie raison est qu'il s'agit d'un droit constitutionnel chez eux.

Chez nous, ce droit n'est pas garanti puisqu'une autorisation peut vous être refusée, voire même retirée. Étant donné qu'il n'existe aucun rempart dans notre constitution, le gouvernement aurait le pouvoir d'interdire

les armes à feu en France, et même dès demain s’il le voulait.

Ce ne sont pas quelques manifestations de tireurs et de chasseurs qui y changeraient grand-chose, pas après les émeutes de 2005 ou le mouvement des Gilets jaunes en 2018.

***

Les véritables professionnels — c’est-à-dire ceux qui sont capables d’intervenir sur une arme, quel que soit le problème — sont ceux qui disparaîtront en premier.

La pression économique est devenue telle qu’il est quasiment devenu impossible d’exercer sans faire de la vente. Or, on ne peut pas être à fois devant son établi et au magasin.

Un artisan faisant uniquement les réparations ne pourrait plus en vivre aussi bien qu’en 1950. D’abord, étant donné que les armuriers font les travaux les plus simples eux-mêmes, il héritera des plus difficiles.

De plus, il devra effectuer ceux-ci au prix le plus avantageux possible, puisque le donneur d’ouvrage devra prendre sa marge après. Le tout dans le contexte de récession économique actuel, en considérant la perte de pouvoir d’achat de la clientèle.

Ils sont le maillon faible pour cette raison. Conclusion ? Les professionnels survivants ne seront pas forcément les plus doués, mais ceux qui réaliseront le résultat d’exploitation le plus élevé.

La principale raison est la lourdeur de la fiscalité en France. Une fois réglés tous les impôts et taxes, un entrepreneur aura lâché environ 70 % de son profit. Plus nous travaillons, plus nous payons et nous nous affaiblissons, plus nous rendons le pouvoir fort.

Notre position est comparable à celle des rameurs dans une galère romaine, avec un tambour battant la mesure des charges à payer. Pris dans l'action, nous ne voyons même plus la stupidité de notre position. L'argent appelle l'argent, mais le travail n'appelle que le travail...

D'autre part, la réglementation devient de plus en plus restrictive, grâce aux fonctionnaires payés par un Trésor public que nous remplissons. Se durcira-elle encore dans le cadre de la construction européenne ? C'est à prévoir.

Somme toute, par le mécanisme de l'imposition, nous finançons nous-mêmes la disparition de notre métier ; y compris nos chaînes d'esclaves et celles des autres.

Ne vous illusionnez pas sur la confiance, l'espoir ou la chance. Ce ne sont pas des stratégies. La confiance peut-être trahie, l'espoir peut être déçu et la chance est un ticket de loterie.

***

Aux Etats-Unis, les tueries de masse sont fréquentes, au moins une par mois. La tentation de dire « *Interdisons les armes à feu pour arrêter le massacre* » est forte. Mais est-ce la bonne solution ?

Pour éviter les incendies, nous pourrions réglementer la détention et le port des briquets, voire le gaz de ville ; et

même l’électricité pour éviter les courts-circuits.

Il faudrait aussi interdire les couteaux en métal, ne laisser en vente libre que ceux en plastique, pour éviter que des gens ne se fassent égorger dans les rues de France. D’ailleurs, on ne dit plus « *égorger* », mais « *blessure au niveau du cou* » dans les médias.

Cependant, celui qui veut commettre un attentat trouvera toujours les moyens de le faire. Le 14 juillet 2016 à Nice, un terroriste a utilisé un camion pour foncer dans la foule. Il avait loué ce véhicule en utilisant sa carte de crédit. Bilan : 86 morts, 458 blessés.

A-t-on interdit les camions et les cartes de crédit pour autant ? Même pour acheter une voiture dépassant 200 km/h, vous n’avez pas besoin d’une autorisation préfectorale.

Il faut rechercher les véritables causes, sinon l’on ne traitera que les symptômes. Le vrai problème ne proviendrait-il pas plutôt de la pression économique et sociale ? Notre société ne serait-elle pas devenue une machine à broyer les individus ?

À force de taxer les gens, mais sans leur laisser une vraie possibilité de s’épanouir dans un emploi valable, pas étonnant qu’une partie d’entre eux deviennent fous.

Et qu’une autre partie rêve d’une révolution.

***

« *Le monde se divise en deux catégories, ceux qui ont un pistolet chargé et ceux qui creusent* » disait Clint Eastwood

dans le film de Sergio Leone « *Le bon, la brute et le truand* ». J’avais quinze ans lorsque j’ai entendu cette réplique pour la première fois. Je ne l’ai plus oubliée depuis.

Si vous vivez dans un pays de voleurs, vous verrez des serrures partout. Par contre, dans un pays sans liberté, vous ne verrez pas d'armes dans la population. C'était le cas en Union soviétique.

On mesure le degré de liberté aux armes en vente libre. Moins le peuple en possède, plus vous creusez...

***

Des six catégories d’armes à feu de l’ancienne réglementation (*1ere, 4e, 5e, 7e et 8e*), nous sommes passés à 4 avec la nouvelle (*A, B, C et D*) qui correspondent à : interdiction, soumis à autorisation, soumis à déclaration, vente libre. Dans bientôt, il n’en restera plus que deux : interdit ou soumis à autorisation. Et pour finir, une seule : interdit. C’est ce que laisse présager l’évolution de l’Union européenne.

Ce jour-là, si vous êtes armurier, vous pourrez prendre votre retraite anticipée. Si vous n’avez pas assez de points, tant pis pour vous.

Tout cela pose la question de la liberté. En 1951, A.E Van Vogt écrivait « *Être armé, c’est être libre* » dans son roman « *Les armureries d’Isher* ». Mais cela ne suffit pas. Encore faut-il avoir lu le « *Discours de la servitude volontaire* » d’Étienne de La Boétie.

Mais finalement, qu’est-ce que la liberté ? Casser la coquille, sortir de l’œuf. Or, nous vivons chacun dans nos

petites bulles, à faire du surplace devant nos établis, à perdre notre vie à la gagner : nous ne sommes donc pas prêts d’éclore.

Il faudrait peut-être commencer par là.

XXVI.
Glennascaul

Au bout du chemin, comment disparaissent les armuriers ? La plupart du temps, jamais dans la légende. Quoique...

Mon ami Pierre, l'expert judiciaire avec lequel j'avais fait une vente à l'hôtel Drouot, m'avait raconté l'histoire suivante voilà une trentaine d'années.

— Christian, tu as entendu parler de Daniel Cavayé, qui s'occupait de l'armurerie près de la Bastille ?

— Oui, j'ai même eu l'occasion de lui serrer la main.

— Mais tu ne connais pas son père, qui gérait la boutique avant.

— Non. Je commençais le métier quand lui le quittait.

— Et bien, on n'a plus entendu parler de lui du jour au lendemain. C'était au milieu des années 1970. Il a disparu, personne ne sait comment. C'est un mystère pour tout le monde, sauf pour moi.

Je répondis avec un sourire :

— Ah bon ? Raconte...

— Nous étions partis dans les pays de l'Est pour rencontrer un fabricant d'armes civiles. Il nous fallait des fusils à petits prix pour les importer en France. Comme nous étions amis, nous y sommes allés ensemble, en avion.

— C’était du temps où tu avais ton entreprise d’import-export ?

— Tout à fait. Dans la journée, nous avons discuté avec notre fabricant. Il nous a fait visiter ses chaînes de production. Nous avons négocié les remises qu’il pouvait nous accorder selon les quantités. Nous sommes partis en fin d’après-midi, puis nous sommes allés dans un grand restaurant.

— Aucun vol n’était prévu le soir ?

— Non, malheureusement. L’établissement était presque désert quand nous sommes entrés. Vêtues avec distinction, deux femmes étaient en train de dîner. Leur apparence était altière, aristocratique. Malgré tout, nous les avons invitées à notre table et, après avoir fait quelques manières, elles ont accepté. La plus jeune avait mon âge. L’autre était sa mère, une comtesse veuve depuis quelques années. Elle s’accordait mieux avec mon ami Cavayé, à peu près de la même génération.

— Je suppose que vous avez passé une excellente soirée.

— Elles appartenaient à une famille noble d’origine russe. Elles avaient un charme fou, très slave. Ce qui ne gâtait rien, elles avaient appris le français dans une école suisse, aussi étaient-elles ravies de rencontrer des Parisiens comme nous. Nous avons beaucoup ri au cours du dîner, car elles avaient aussi de l’humour. Finalement, elles nous ont proposé de terminer la soirée chez elles.

— Et vous avez accepté ?

— Nous ne nous sommes pas fait prier ! À la sortie du restaurant, leur chauffeur les attendait au volant d'une vieille Rolls des années 1920.

— Une Silver-Ghost ?

— Quelque chose comme ça. Nous avons roulé dans la campagne jusqu'à leur demeure familiale, qui était protégée par de hautes grilles. Derrière, nous avons vu un grand corps de bâtiment avec des tours. Elles vivaient dans un château, mais elles ne nous l'avaient pas dit pour ne pas nous froisser...

Curieusement, cette histoire m'en rappelait une autre. Cependant, je laissais Pierre continuer.

— Chez elles, nous avons discuté en buvant quelques verres. Finalement, nous sommes allés nous coucher, moi avec la plus jeune. Cavayé, plus âgé que moi, avec sa mère.

— Et le lendemain ?

— Les adieux furent difficiles avec ma conquête d'un soir. Elle ne voulait pas que je parte, elle me disait que je serais heureux ici avec elle. Mais je devais prendre mon avion à cause de mes affaires. En descendant, je croisais mon ami Cavayé. Il était encore en robe de chambre. Il m'annonça qu'il me rejoindrait dans une heure. Le chauffeur m'a raccompagné jusqu'à l'hôtel avec la Rolls.

— Et puis ?

— Et puis j'ai attendu au bar de l'établissement. Je n'arrêtais pas de regarder ma montre. Cavayé n'arrivait

pas. À cause de l’horaire à l’aéroport, j’ai dû faire un choix. Finalement, je suis retourné à Paris sans lui.

— Quoi, tu es parti sans lui ?

— Je pensais qu’il embarquerait sur le prochain vol, comme tu peux l’imaginer. Mais le lendemain, il n’est pas rentré. Ni les jours suivants.

— Mais alors, qu’est-il devenu ?

— Une semaine après, j’ai pris l’avion pour revenir là-bas. Avec un chauffeur de taxi, nous avons parcouru les routes pour retrouver le chemin du château. Après des détours sans nombre, j’ai fini par y arriver.

— Et qu’as-tu fait ?

— Je suis entré en poussant les grilles, mais elles étaient complètement rouillées. Le jardin, qui était parfaitement entretenu dans mon souvenir, avait été laissé aux broussailles et aux ronces. Je suis finalement parvenu devant la demeure. Celle-ci semblait abandonnée depuis au moins un demi-siècle.

— Et tu es reparti les mains vides, je suppose.

— Quoi, tu plaisantes ? Je voulais avoir le fin mot de l’histoire. Je me suis introduit dans le château en passant par une fenêtre cassée. Mais à l’intérieur, tout était désert, recouvert de poussière et de toiles d’araignées, avec de vieux meubles sans âge. Visiblement, plus personne n’y vivait depuis des décennies. Tout ce que j’avais vu la semaine précédente s’était évaporé...

— Mais alors, qu’est devenu le père de Daniel Cavayé ?

— Je l’ignore, mais j’aime à croire qu’il est resté là-bas avec sa jolie comtesse, à couler des jours heureux dans le château et le jardin, dans une sorte d’univers parallèle au delà de notre triste réalité... Belle histoire, non ?

Pierre laissa passer quelques instants de silence. Puis il reprit d’un air grave, presque funèbre, en lâchant :

— En fait, il est parti à la campagne pour sa retraite, à cultiver ses poireaux, ses patates et ses courgettes. Je préfère ma version, elle a tout de même plus de gueule, pas vrai ?

Pierre connaissait les classiques d’Orson Welles. Il aurait pu revisiter *Citizen Kane* ou *Macbeth* à sa manière, mais il avait choisi *Glennascaul*.

Néanmoins, il avait raison. Plutôt que de finir dans le jardin potager, quoi de mieux pour un armurier que de se fondre dans la légende ?

FIN

Manuscrit terminé le 16 septembre 2019

Edition revue et complétée le 22 juin 2020

Synopsis

Armurier n'est pas un métier comme les autres. Pourtant, l'un d'entre eux a-t-il jamais écrit ses mémoires ? Dans toute l'histoire de France, aucun d'eux ne l'a jamais fait jusqu'à maintenant.

Afin de combler cette lacune, Christian Féron nous raconte son parcours dans cette profession. Fils et petit-fils d’armurier, il nous relate son quotidien au travers d’anecdotes vécues.

Le temps des hommes de fer, c’est l’histoire d’une époque où certains hommes devaient être de la même dureté que le métal sur lequel ils œuvraient, car leur seule université était leur établi...